
U d'/of OTTAWA
39003003760914

4-3-43

PIERRE LHANDE

---

# Mon petit prêtre

---

Récit d'une Mère

*Opus consummavi*
*quod dedisti mihi ut faciam.*
*Jo.* XVII, *4.*



PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE

# Mon petit prêtre

PIERRE LHANDE

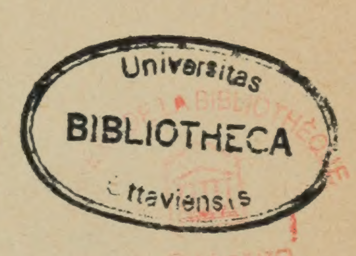
# Mon petit prêtre

## Récit d'une Mère

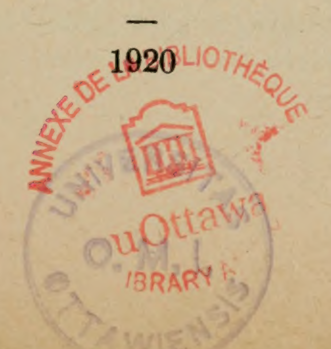
*Opus consummavi*
*quod dedisti mihi ut faciam.*
*Jo.* XVII, *4.*

ONZIÈME ÉDITION






PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
*Rue de Rennes, 117*
—
1920






# Mon petit prêtre

## Récit d'une mère

« Maintenant que mon enfant m'a quittée pour « courir les déserts de neige d'où il ne reviendra « plus, je veux consoler mes derniers jours en fai- « sant revivre, dans ces pages, son cher souvenir.

« Hier, quand je suis rentrée, sans lui, à Jau- « réguizar, j'ai ressenti, au lieu de la douleur que « me promettait la maison vide, une indicible « impression de fierté et d'apaisement. C'était com- « me au jour de son ordination, là-bas, dans la chère « Cathédrale, à Bayonne, lorsqu'en le voyant se pros- « trer tout de son long sur les dalles, quelque chose « me disait de me redresser, moi, sa mère ! Oui, pour

« avoir vu, à travers mes larmes, disparaître, au tour-
« nant des peupliers, la voiture qui emportait mon
« fils, je sentais mon grand œuvre abouti. J'éprouvais
« comme une lassitude pleine de tranquille joie.
« J'avais la douceur reposante qui suit les grands tra-
« vaux achevés. J'étais la mère d'un prêtre. J'avais
« formé un prêtre. J'avais donné à Dieu un autre
« Lui-même, moi, pauvre fille de la montagne basque.

« Cette vocation de mon enfant, je savais, certes,
« qu'elle n'était due qu'à Dieu. Dieu avait appelé
« mon fils dans ses plus jeunes années : et de cet
« appel Lui seul à jamais doit être béni. Mais c'est
« dans un cœur fait de mon sang et de ma chair que
« cet appel a retenti : c'est là qu'il a vibré, là qu'il
« fut reçu. De mes mains j'ai entretenu, au cours
« des années, la flamme qui jaillit de ce coup lointain.
« Aussi me semble-t-il que cette vocation est venue,
« en quelque sorte, de moi, comme ses traits pareils
« à mes traits et comme ses yeux pareils à mes yeux.

« Ah ! tant que ces impressions gardent toute
« leur vivacité, je veux écrire, ici, sur ce cahier fané
« où mon petit collégien commença de copier religieu-
« sement ses premières poésies, tout ce que je vois,
« maintenant, avec une clarté si pénétrante, sur les
« liens que Dieu avait mis entre la vocation de mon
« petit et mon rôle de mère. Je veux fixer ici, vivants,
« de toute ma douleur et de toute ma fierté, ces traits
« de lumière sur ma collaboration avec Dieu dans la

« destinée de mon fils. Je veux recueillir, en gerbes, « ces mille souvenirs sur des événements dont je ne « voyais pas, alors, la portée, et qui, en ce moment, « m'apparaissent comme des jalons admirables posés « par la Providence pour un chemin royal.

« J'exposerai ces détails comme si je les ignorais, « bien que je ne les écrive que pour moi-même. Ainsi « je ferai se terminer par une petite vie de mon enfant « ce pauvre cher cahier où lui-même, quand il avait « treize ans, coucha les premières émotions naïves de « son adolescence.

« Que ce petit travail, entrepris au lendemain « de l'adieu, soit ma consolation aux heures de dou- « leur et ma force aux heures d'abattement. Bénis- « sez-le, mon Dieu, et si j'ose le demander au nom de « ma tendresse de mère exilée et lointaine, bénissez- « le par la main de mon petit prêtre, quand demain, « à la messe, elle se lèvera, là-bas, là-bas, pour « bénir... »

# I

Moi, je ne suis qu'une ignorante, élevée à la mode ancienne dans une sévère famille du pays basque, mais je sais, parce que je l'ai vu, je l'ai vécu dans mon enfant, que Dieu parle, en secret, aux petits qu'il veut un jour faire prêtres. J'entends dire que des savants, aujourd'hui, expliquent autrement ces choses... Ah ! ils n'ont pas vu grandir sous leurs yeux nos chers petits prêtres. Nous, les mères, nous voyons, nous entendons Dieu dans le cœur de nos fils ; peut-être parce que nous regardons comme Dieu veut être vu : par l'amour.

Mais pour cela il nous faut un appel aussi, une révélation, un coup dont Dieu nous frappe, un jour, toute l'âme, quand il nous met soudainement devant cette lumière : « Je serai la mère d'un prêtre... » Oh ! quel trouble profond cette pensée éveille en nous, lorsque, au gré d'une circonstance imprévue, elle se présente comme une chose de notre vie et qui, peut-être, aboutira !

Je revois ce petit appartement du Dr Diriart, à Bayonne, où une parole naïve et très gauche de mon François me révéla tout à coup une vocation insoupçonnée.

Nous sortions des vêpres à la cathédrale, le soir de Noël. Une foule énorme sous ces belles nefs que j'ai toujours aimées. Arrivée pendant le sermon avec les deux petites, je n'avais pu trouver place que devant la chapelle du baptistère, au fond. Stéphanie fit la mauvaise tête parce qu'on n'allait pas bien entendre, disait-elle, François qui devait chanter à la maîtrise. J'ai toujours eu scrupule de me montrer sévère pour ces deux enfants de ma pauvre sœur, devenues les miennes après mon mariage avec leur père, Pierre Jauréguy. Je dus gronder. Fanny se tut. Mais elle gardait son petit air dépité... Chère petite, comme elle s'est corrigée, plus tard, de ce tic de pension !

Il pleuvait. Il pleut toujours, à Bayonne, les soirs de fêtes, pendant l'hiver. La grande rosace cendre et fauve de la chapelle laissait deviner, presque suinter, les grisailles mouillées du dehors ; et les arabesques noires des nervures qui hachaient ce jour pâle de petits fleurages ternes, veinés de violet, ressemblaient à une grosse toile d'araignée barrant le ciel.

J'avais les yeux pleins de larmes à me voir seule avec ces deux petites près de ce baptistère où elles,

et aussi François et mes deux autres garçons, avaient été baptisés. L'avenir m'apparaissait comme ces lueurs livides derrière la rosace : du gris barré de noir grimaçant.

Jusque-là, le violent, l'atroce de ma situation m'avaient aiguillonnée contre la douleur. Oui, quelques nuits plus tôt, lorsque, dans l'intérieur d'une berline, j'avais passé d'Espagne, en plein choléra, le corps de mon mari, je m'étais senti je ne sais quelle sourde puissance de décision et de défi. Livrée seule, jeune femme de vingt-huit ans, au hasard de la pleine montagne en compagnie d'un contrebandier navarrais !... La force me crispait aux lèvres un horrible sourire.

Et lorsque, vers minuit, le carabinero trompé par un faux passeport — et les trois douros glissés dans la main — eut décroché la chaîne de fer qui barrait la route, je riais d'un rire nerveux tandis que le Navarrais lançait à toutes brides ses six petits chevaux sur la route d'Ainhoa.

Maintenant cette énergie sauvage était tombée. Une heure, les ressorts de la race s'étaient tendus en moi. Le sang basque, fouetté, avait battu les artères. J'avais agi. Mon courage et mon sang-froid émerveillaient le vieux curé de Jauréguizar.

— Fière petite Cantabre ! disait-il en faisant appel à ses souvenirs légendaires d'euskarisant.

Plus rien de cette vaillance morte, en ces vêpres

grises du jour de Noël. Désormais mon avenir de jeune veuve chargée de famille m'apparaissait sous les vraies couleurs : inexorable, désespéré.

Déjà un mot de Me Mendiboure, le notaire de mon mari, m'avait fait pressentir des difficultés graves dans la liquidation du fonds de commerce et le règlement des comptes avec notre associé.

Embarras d'argent, scrupules de conscience, terreur de la solitude : je croyais voir se hausser sur moi, derrière la morne rosace, l'ombre ricaneuse de ces trois fantômes.

Agenouillée, mon gant noir sur les yeux, je n'avais rien suivi de l'office qui se continuait, là-bas, au fond de la nef. Au sermon avait succédé le chant des complies : répons alternés par les deux rangs des chanoines, d'une voix toute pareille : en basse et fausset.

Le chant cesse. Un peu de bruit, des livres qui se ferment. La hallebarde du suisse. Des pas. Mes fillettes qui s'étaient assises, se remettent à genoux. Un silence puis un prélude d'harmonium. Où ? Très loin et très haut, dirait-on, dans la forêt des ogives.

Les « Chérubins », les petits chanteurs de la maîtrise, ont ce privilège, à Bayonne, d'avoir une tribune dont l'acoustique est ainsi faite que les sons et les voix, quand on y joue ou qu'on y chante, semblent partir du ciel.

Je ne songeais plus à François. Il est là-bas, pourtant, en soutane rouge et en camail de satin pourpre sur le rochet de dentelles. Ses cheveux ondulés font bien sous la minuscule calotte ronde de cardinal.

Et voici que dans le grand silence de la cathédrale une voix d'enfant, tout à coup, s'est mise à monter : une voix de poitrine, un peu accrochée, à la gorge, par un tout petit « raclement » qui la rend humaine et sentimentale plus que je ne saurais le dire. On pense à un archet qui, tout en pressant avec fermeté une corde parfaitement pure, effleure quel que chose qui la voile : du satin ou du velours. A tout instant la voix est au point de se briser. Toujours elle se survit, elle plane, délicieuse, au-dessus de ce léger voile si « prenant » ! A Bayonne tout le monde connaît François. On va à la cathédrale, les jours de fête, pour entendre le petit « chanteur à la voix voilée ».

Ce soir il chante les strophes du *Panis angelicus* de Théodore Dubois. Dès les premières notes, un silence plat est tombé sur cette immense foule. Seule, peut-être, Stéphanie, à ma droite, a osé bouger, tourner vers moi son visage rose et ses yeux gris :

— François !. . .

Radieuse et gardant son grand sourire — celui qu'elle a toujours pour ce petit frère, son préféré — elle écoute.

J'écoute aussi, mais je tremble. Jamais ce voile

délicat ne m'est apparu plus tendre. Vraiment dans cette poitrine, à la naissance de cette gorge, quelque chose va se briser, libérant la voix ou bien... au contraire... Mon Dieu !...

Toute la grande cathédrale écoute mon petit enfant. Mais savez-vous bien que je suis ici, moi, sa mère, cachée sous mon voile de crêpe au fond d'une chapelle ? Comment ne le devine-t-on pas ? Personne ne se retourne pour me sourire.

C'est pourtant mon fils, mon tout-petit. Cette voix qui vous émeut et vous immobilise, j'ai été la première à l'entendre, je l'ai formée aux syllabes qu'elle module ; tous les jours elle me parle et jase adorablement.

Elle se fait douce, puis la voici, pressante, qui redit par trois fois, accompagnée en sourdine :

*Ad lucem... ad lucem... ad lucem quam inhabitas !...* Un « amen » velouté, délicieusement voilé, et c'est tout. Un chuchotement court le long des chaises...

Aussitôt le salut fini, j'ai confié les fillettes à notre vieille amie, la bonne Mademoiselle Nuche, et j'ai tourné la foule par les bas-côtés. J'ai attendu à la porte de la tribune le défilé des Chérubins. Ils descendent par l'escalier en colimaçon, relevant à pleines mains leur soutane où ils s'embarrassent.

J'arrête François. Un baiser. Je lui passe autour du cou un foulard que j'ai apporté dans mon manchon. Des personnes derrière moi se sont arrêtées. J'entends des bribes :

— Le chanteur à la voix voilée... La mère...

Je dois être pourpre ! Mes doigts s'énervent dans la soie du nœud. N'est-ce pas un peu voulu ?... Je dis :

— Surtout ne prends pas froid dans le cloître ! Déshabille-toi vite. Je t'attendrai ici pour aller chez le Dr Diriart.

Le Dr Diriart n'était pas, mon Dieu, une célébrité médicale. Ancien major de l'armée — il gardait encore les moustaches longues et la « mouche» blanche — retiré dès la chute de l'Empire, il était ce qu'on appelait à Bayonne « le docteur des familles ». De son stage de major il lui était resté, avec l'allure martiale et le ton bourru, un vocabulaire un peu haut en couleur et fortement scandé de jurons qui épouvantaient François. Un jour, au salon, au retour de la campagne, le petit nigaud ne s'avisa-t-il pas de se signer dévotement à chaque exclamation énergique du bon docteur ?

— C'est Annette qui m'a dit.., expliqua l'ingé-

nu ; Annette, la gouvernante de M. le curé de Jauréguizar, qui raffolait de lui.

Le docteur en rit aux larmes.

Au fond je me sentais un peu honteuse. Je n'aimais pas ces petits éclats, chez nous, entre l'esprit très irréligieux de l'ancien major et la ferveur de mes petits anges.

Ce soir de Noël, en rendant visite au vieil ami, je ne songeais nullement à mettre mon François en garde contre les élans de son prosélytisme. C'est d'un autre écueil que je pensais à nous garer.

— François, lui dis-je, comme nous traversions la petite place des ormes, sous les murailles du Château-Vieux, le Dr Diriart va te demander peut-être ce que tu désires pour ton cadeau de nouvel an. Ne va pas surtout demander quelque chose de trop cher : un cheval mécanique, par exemple, ou un vélocipède. Tu entends ? Un petit, un tout petit jouet !

François se serra contre moi, leva sa petite main qu'il coupa de l'index au ras du poignet, et plissant les yeux avec cajolerie :

— Petit, comment ? fit-il. Comme ça ?

Distraitement, — je songeais à un polichinelle, un lapin à tambour, que sais-je ! — je répondis :

— Oui, comme ça !

La rue Vainsot s'ouvrait devant nous, à peine piquée de quelques feux, parallèle d'ombre à la rue

Thiers dont nous avions traversé en diagonale la chaussée illuminée.

C'est là-bas, tout au bout, au quatrième étage de la grande maison qui barre la perspective sur la place, et plus loin, l'Adour et la Citadelle dans ses arbres hauts, que j'ai passé les dernières années heureuses de mon mariage. C'est là que sont nés Arnaud et Dominique ; là François a grandi.

Je baisse les yeux qui s'embrouillent et je cherche, sur la longue façade des maisons, à gauche, la porte du numéro 8. La voici. Je n'ai pas besoin d'épeler, à la clarté chiche d'un bec de gaz, la plaque de cuivre :

Dr DIRIART

MÉDECIN HOMÉOPATHE

Je connais le seuil de deux marches où le vieux médecin, peu pressé généralement avec une clientèle de tout repos, s'amusait à amorcer du bout de sa bottine les jeux d'un jeune chien.

— Bonjour Catitcha ! crie François dès que la porte du premier s'est ouverte sur un bonnet blanc tuyauté.

La vieille bonne basquaise est tout de suite très émue. À genoux, sur le corridor, elle embrasse Fran-

çois. Elle pleure. Deux mots de français, par politesse — de son français pittoresque — et des exclamations en basque :

— Ah ! lé pôvré ! lé pôvré pétité ! *Gaïchoua ! Gaïchoua !* Dé deuil, il est ! dé noir !

Il faut consoler ce bon cœur de vieille amie. Je dis :

— Allons, Catitcha, je vais vous le laisser. Je viens voir le docteur. Gardez-le à la cuisine.

Et je suis entrée dans le cabinet du médecin. J'en connais la porte, mais très peu l'intérieur. Le vieil ami va surtout dans les familles. N'a-t-il pas le temps ? Il reçoit fort peu : de trois à quatre — quand il y est. Cela se voit tout de suite. Le velours du canapé n'est guère élimé. Point de guéridon avec des revues pour l'attente. À l'unique fenêtre, sur la paisible rue, des rideaux lourds qui masquent sans doute la lumière et tromperaient sur les traits des malades. Il y a une petite bibliothèque vitrée, dont les stores en lustrine verte découvrent quelques reliures... Je l'aurais parié ! Voltaire, Diderot, Béranger ! Au-dessus de la cheminée, seule tache claire dans cet intérieur marron, une panoplie : le képi de major, à deux galons, le sabre démodé, les épaulettes, la croix. De chaque côté, un gros œuf d'autruche suspendu dans une housse de soie brune.

Le bon docteur se fait attendre. Je retrouve,

dans cette solitude du cabinet que la nuit envahit, les préoccupations mortelles de ces derniers jours : la liquidation de nos biens, l'avenir et le pain même de mes enfants.

Jamais jusqu'en ces cruelles semaines pareille perspective ne s'était présentée à moi.

Fille d'Américains qui passaient pour fort riches, je n'avais connu jusqu'à mes dix-huit ans que ce confort honnête et modéré dont aiment à s'entourer les Basques revenus d'Argentine ou du Chili. J'avais toujours ignoré la possibilité même d'embarras d'argent. Peu d'années seulement avant le mariage de ma sœur j'avais surpris des allusions à quelques grosses pertes subies là-bas dans la Compagnie de navigation fluviale que mon père avait fondée. Mais en dépit de ces désastres, l'abondance continuait de régner dans notre vieux manoir.

Par quelle mesure d'excessive prudence ou pour quel autre motif ne donna-t-on à ma sœur qu'une dot de cinquante mille francs, lors de son mariage avec Pierre Jauréguy, jeune employé de commerce à Bayonne ? Dépit de voir s'opérer une telle mésalliance de fortune et de rang ? Nécessité imposée par des revers plus considérables que je ne me l'étais imaginé ? Plutôt cela. Car dix ans après, quand il fallut constituer ma dot à moi, on ne trouva pour l'établir que notre vieille propriété de Jauréguizar. Tout le reste avait sombré.

Pierre était laborieux, intelligent, alerte. Devenu l'associé de son ancien patron Bourdieu par l'apport, comme mise de fonds, des cinquante mille francs de Marthe, il sut donner à son commerce un vigoureux élan. Il se servit de sa parfaite connaissance du basque pour étendre ses affaires au delà de la Bidassoa. Les jours d'échéances mensuelles, il rapportait au déjeuner de belles piles d'écus qu'il alignait sur la table en prenant son chocolat. Dans la période qui a suivi notre mariage, le commerce a prospéré de plus belle.

— Vingt ans de ce pas, disait Pierre, et nous pourrions nous retirer à Jauréguizar avec du pain sur la planche pour nous et pour les petits.

Vingt ans !... Mais il disait cela un soir de l'hiver dernier, quand les enfants étaient couchés. Et aujourd'hui ?... L'angoissant pour moi est d'ignorer. Je n'ai aucune idée du bien qui me reviendra une fois notre capital réalisé. Je ne sais qu'une chose : ce ne pourra être, même au plus favorable, la complète aisance...

L'arrivée du docteur vient interrompre un moment ces perspectives désolées.

Malgré ma tristesse, je dois me mordre la lèvre pour ne pas sourire quand je vois entrer le docteur avec « sa tête » de consultation.

Bien sûr il n'a pas compris que c'était moi : il se

fait vieux. Sans cela aurait-il, dès le seuil, ces épaules basses, ce regard lourd sous le front soucieux, cet air, enfin — avec sa barbiche blanche et ses cheveux plats — de Napoléon III malade ?

— Bonsoir, docteur !

Un sursaut et, subitement, le masque tombe :

— Quoi ! c'est vous !

Il me prend ma main dans les siennes :

— Ah ! pauvre chère enfant ! que je suis heureux ! Mais Catitcha ne m'avait pas dit...

— Catitcha ne doit pas avoir sa tête à elle. Pensez donc : je lui ai laissé François pour que nous puissions causer.

— Ah !... Elle a François !... Oh ! alors... Ces vieilles filles, ça vous a des cœurs pour les marmots !

À peine ces boutades échangées, la conversation retombe dans le cours de mes mortelles inquiétudes. Le bon docteur n'est-il pas mon meilleur guide ? Certes, je me suis entourée d'un conseil de famille, mais les six « parents ou alliés » dont il se compose, aux termes de la loi, manquent de compétence ou d'énergie. Bonnes âmes, braves cœurs, esprits courts. Que notre associé, Bourdieu — cet homme glabre à favoris gris qui parle peu, toujours par saccades, en remuant des pièces au fond de sa poche — rechigne à reconstituer la dot de ma pauvre sœur mise en entier sur son commerce, qui verra clair dans ses

manœuvres ? S'il me vole, qui lui fera rendre gorge ? Le docteur, ah ! vraiment je n'ai que lui !

Or — c'est là l'objet de mes angoisses — on a vu mon associé se jeter dans les griffes d'un certain Ibrahim qui tient un « cabinet d'affaires » à Bayonne. Sommé par mon Conseil de remettre ses comptes, il se dérobe. J'ai peur, je me sens perdue d'avance, vouée fatalement aux duperies d'hommes sans loyauté et dont la main est faite à ces sinistres jeux. Et pourtant l'avenir des enfants est là : les deux filles de ma sœur à doter avec la part de leur mère, mes trois garçons à élever avec l'intérêt de cette part, tant qu'elle sera disponible. Et après ?

— Voyons, petite, dit le docteur répondant à mes craintes, vous n'êtes plus une élève des Dames de Nevers, que diable ! Vous êtes américaine, donc pratique, courageuse, décidée ! Voyons, raisonnons ! D'abord je suis là — et d'une ! — pour casser la nuque à cette fripouille d'Ibrahim s'il vous triche ! Mais encore : mettons les choses au pire. Bourdieu empoche tous les bénéfices et ne rend que quarante mille. Reste Jauréguizar . . .

— Jauréguizar ? Des vignes phylloxérées, des forêts mourantes !

Le docteur appuie son bras en arc de cercle sur son genou, taquine de la main sa barbiche.

— Vous ne vendez pas ?

— Vendre, oh non ! mon Dieu ! non ! Trans-

mettre coûte que coûte le bien de famille à l'un de mes enfants qui le continuera !

— On peut toujours aller y vivre : c'est une économie de mille cinq cents de loyer ; à peu près votre revenu.

— Mais les enfants, docteur ?

— Eh bien ! Mauléon, tout à côté, doit avoir une boîte à coton pas cher pour les filles. Et quand aux garçons, dame, pour les premiers temps il y a l'école du village. Et après ? après, ça dépend. Que comptez-vous en faire, de ces bonnes pièces ?

— Ils sont si petits, hasardai-je...

— Oui, mais ça pousse comme des asperges, les marmots ! Et il faut prévoir. François ?...

— Neuf ans...

— Parbleu ! je sais bien ! j'y étais ! Mais qu'en faisons-nous ? Un commerçant comme son père ? armateur comme grand-papa ? Américain, comme la famille ?

Pourquoi donc ai-je rougi encore ? Que je suis sotte ! Des idées qui me viennent parfois à la tête, des idées ne reposant sur rien, des rêves de pensionnaire mariée, des billevesées de petite femme pieuse... Non ! c'est absurde ! Et à l'idée que « c'est absurde » d'ainsi rougir à une idée qui passe, je sens la stupide rougeur monter... monter...

Du coup le docteur rit. Il se lève :

— Appelons le moutard !

Il ouvre la porte :

— François ! François ! Catitcha, envoyez-nous François !

On entend, dans le corridor, quelques mots de basque et le bruit d'un baiser sonore.

— Sapristi, Catitcha, grommèle l'ancien major, vous étiez taillée pour être nounou !

François paraît sur le seuil, timide, doux de cette douceur charmante dont la vue seule calmait, parfois, son père si emporté ! Le docteur le soulève jusqu'au plafond.

— Houp ! là ! là ! Lourd et ferme comme du jambon de Bayonne !

Il s'assied, le plante devant lui, les mains dans les mains :

— François, dit-il, tu es un petit homme, maintenant. Dis-moi, que veux-tu faire, plus tard ?

François sourit, lève les yeux au plafond sans répondre. Le vieux major serre mon enfant plus près de lui :

— Mon loup, dit-il, maman aura besoin de toi, besoin de vous tous, maintenant que papa n'est plus. Il faudra que tu travailles.

— Je lui donne mes sous, dit François.

En effet, le pauvre petit m'a apporté plusieurs fois des sous que lui donnait Mlle Nuche, pour les serrer, disait-il, dans l'armoire à glace.

— C'est fort bien, conclut le docteur. Mais il faut pouvoir lui en donner beaucoup. Il faut gagner. Et pour cela il faut une situation, une carrière... Voyons, mon loulou, veux-tu être négociant, avoir un magasin comme papa, voyager en Espagne comme lui ?

L'enfant, toujours les yeux levés et la tête penchée sur l'épaule droite et un grand sourire aux lèvres, ne répond pas.

— Ah ! le mâtin ! tu trouves que ça manque de mouvement ! Petit Basque, va ! Je vois ça d'ici ! Tu as les Amériques dans le sang, toi ! Tu rêves de la pampa, hein ? Tu veux gagner beaucoup d'or, puis revenir au pays, restaurer Jauréguizar, te promener à Mauléon avec la double chaîne d'or sur le gilet blanc, faire enrager les curés en boudant à l'église et en payant des bals à la jeunesse ! C'est ça que tu veux, hein, mon garçon ?

François, qui a souri toujours pendant que parlait le docteur, s'est rembruni sur ces dernières paroles. Il regarde attentivement le vieillard, et c'est avec une pleine décision qu'il répond maintenant en secouant sa fine tête brune :

— Non, ça, non !

— Alors, quoi ? dis, quoi ?

Pensif et comme obéissant de plus en plus à une répulsion insurmontable, il continue à branler la tête en répétant avec une tristesse pleine de fermeté :

— Ça, non ! ça, non !

— Officier ? suggère notre vieil ami. Tu sais : le lieutenant de chasseurs à pied qui marche près du bataillon quand il défile sur la place d'Armes ? Une ! deux ! une ! deux ! Ou bien le capitaine qui galope aux Allées Paulmy : ta-ka-tak ! ta-ka-tak ! ta-ka-tak ! C'est beau, l'armée, mon rat ! Tu seras décoré, comme moi, tiens, tu vois, sur la panoplie, là-haut, la Croix d'honneur, ce bijou au bout du ruban, rouge comme un filet de sang ! Ça, ce fut en Crimée. Mais, toi, mon prince, ça sera à Berlin ? Et tu l'auras, sa peau, à Bismarck ! Et tu nous vengeras, nous les trahis ! entends-tu, mon capitaine ?

François regarde la panoplie, puis le vieux major sans rien dire :

— Tu ne trouves pas que c'est beau, ça ?

— Oui, dit-il avec émotion.

— Alors, c'est entendu, François ? c'est capitaine que nous sommes ? Saint-Cyr et l'épaulette, hein ?

— Non, répond l'enfant, non, pas soldat.

— Ah, diable ! Tu compliques, c'est beau, mais ça n'est pas ça ! Alors, mon loup-garou, quoi ? Tu ne veux pourtant pas te faire Cher-frère, je suppose ?

François hausse les épaules et balance le front d'un air fatigué. Le docteur comprend qu'il n'en tirera rien ce soir et il change de conversation. Nous sommes à la veille du nouvel an. Le vieux médecin

fera à son ami François un joli cadeau. Lequel ? François n'aura qu'à ouvrir la bouche pour le désigner. Un guignol ou un jeu de massacre ? Un chemin de fer ou un petit bateau qui va sur l'eau ? Quoi ? Une boîte à soldats ? Non. Une boîte à peinture ?

François s'est réfugié contre moi, blotti de côté, la tête sur mon épaule. Il sourit en regardant le docteur qui énumère.

— Mais parle donc, lui dis-je. Tu n'es vraiment pas gentil pour le docteur. Dis-lui : « Ce que vous voudrez, docteur, mais ce sera toujours trop, beaucoup trop. »

— Non, non ! insiste M. Diriart. Il faut que tu dises toi-même. Voyons : que veux-tu ? Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Je veux dire d'abord à maman, *küchelü*[1], dit l'enfant.

Et tandis que le docteur rit de l'expression basque, François, la main en auvent contre sa bouche, souffle à mon oreille :

— Je voudrais... un petit ciboire... Comme ça, ajoute-t-il en me montrant sa petite main fluette.

Un brusque silence. Mon cœur a sauté dans ma poitrine. Des larmes vont monter. Je me débats

[1] Mot basque : en « secret. »

contre mon voile, contre François, que sais-je. Le docteur me regarde, attend.

Un « Non ! » très sec à François, et j'improvise une réponse :

— Un petit... Une petite... boîte à peinture, docteur : c'est ce que voudrait François !

J'ai fini d'arranger mon voile. Je me lève.

— Va pour la peinture. Mais tu sais, garçon, ne te fais pas rapin : c'est peu lucratif !

Nous sortons.

Le long du trottoir, sous la bruine qui tombe, nous marchons sans mot dire. J'ai pris dans mon manchon la main droite de François, et cette main — extravagance d'un cœur de mère ! — pourquoi donc ai-je envie, maintenant, de la baiser avec respect ?

## II

. . . Avec respect, oui, avec une frayeur atténuée de joie, j'aurais voulu la baiser, la main de mon enfant qui serait un jour prêtre, mon prêtre, mon petit prêtre . . .

Ce soir-là, en le déshabillant debout sur son petit lit dans notre grande chambre de la rue Vainsot, je songeais à la gravité de cette parole entendue chez le docteur . . . Mes doigts s'énervaient autour des boutons de son tricot de laine rouge, tandis que, confiant et un peu gauche, il prêtait son petit corps docile à mes mouvements distraits. Mais lui-même, pourquoi ne me parlait-il ? À l'ordinaire il jasait, il avait mille phrases câlines, mille interrogations des plus imprévues.

Ce soir, il se taisait. Ses petits bras potelés ballant le long du corps, les jarrets amollis par le sol mouvant des édredons, le buste prêt à se rendre à mes bras, il regardait par-dessus mon épaule d'un air qui voulait être indifférent. Les tout petits ont déjà

cette diplomatie suprême de paraître nonchalants quand des problèmes les troublent ou des énigmes les aguichent. Sa pensée, je le devinais bien, restait prise au « petit ciboire » : s'il avait su la formuler, elle aurait tenu sans doute dans cet énoncé :

— Pourquoi maman s'est-elle fâchée quand je lui ai demandé, *küchelü*, le petit ciboire ?

Au fait : pourquoi me suis-je « fâchée » ? Un peu de « respect humain », comme nous disons à confesse ? Je ne sais quelle honte d'entendre exprimer des mots de religion devant un homme qui ne partage pas nos idées ? Un raffinement de délicatesse — mêlée d'un peu de terreur — qui veut éviter aux autres les soubresauts, peut-être les violences ?

Mon Dieu, oui, un peu de tout cela, mais surtout autre chose, bien autre chose.

Selon nos mœurs basques — un peu rigides, un peu jansénistes — le prêtre est un personnage à part. Quelque chose s'attache à lui du respect très mêlé de crainte dont nous entourons tout ce qui approche Dieu. Les flèches de lumières qui partaient de la chevelure de Moïse après ses colloques du Sinaï parent toujours, *arment*, à nos yeux, le front du prêtre le plus vulgaire en apparence. Dans nos relations avec lui, comme dans notre piété, la loi qui commande toujours est bien la vieille loi... La loi de liberté et d'amour n'a pas été promulguée dans nos montagnes.

Venue toute jeune d'Amérique, j'ai grandi dans

le vieux château des parents de ma mère. J'y trouvai les habitudes sévères et la religion solide des petits gentilshommes basques. Du grand salon où je faisais la prière, après souper, en compagnie de mes cousins, j'entendais les domestiques réciter aussi à voix haute leurs oraisons. Puis, avant de se retirer dans leurs mansardes, ils venaient, sur le pas de la porte, saluer les maîtres, les hommes en ôtant leur béret, les servantes en pinçant pour la révérence deux petits plis de la robe à hauteur des genoux. Et tous disaient avec affabilité :

— *Jinkuak deiziela gai hun, jaunak eta anderiak!*

« Que Dieu vous donne, Messieurs et Mesdames, une bonne nuit. »

Dans cette société vieille-province, le prêtre apparaissait toujours comme le lieutenant du Devoir et de la Loi. On vénérait en lui l'officier de Dieu.

Au reste, l'aspect du vieux curé de la paroisse, l'abbé Irigaray, aidait à entretenir ces sentiments.

Tout près de toucher à ses quatre-vingts ans, il gardait encore sa verdeur de montagnard. Je revois son visage rose et pointu, ses lèvres souvent pincées en une moue malicieuse, ses cheveux blancs qu'il conservait longs sur la nuque, tandis qu'il abritait sous une calotte ronde en velours bleuâtre, coiffée elle-même d'un tricorne de castor effiloché, son front complètement dégarni. Pour ses visites au château — mais en cette circonstance, pas plus ! — il

prenait, par-dessus la soutane à la française, un manteau luisant et verdi, dont le nom, quand je l'entendis tomber de ses lèvres minces, me parut délicieusement cérémonieux et propret : une *douillette.*

Tandis que les visiteurs ordinaires étaient reçus au petit salon d'entrée, on ouvrait fidèlement pour lui les portes du grand salon. Mon grand-père et ma grand'mère, seuls, lui tenaient compagnie durant toute la visite, leurs vieilles mains blafardes pareillement jointes sur leurs genoux. On n'eût pas souffert la présence d'un enfant à cette réception, solennelle comme des assises.

Plus tard, j'ai reconnu que cette physionomie à l'antique a déteint fortement sur mes impressions premières.

Tout en adhérant par toute mon âme aux idées de Justice, de Sévérité, d'Expiation, fond dominant de la doctrine religieuse des Basques, je sentais que ces principes, loin de soulever l'aversion, s'atténuaient, se teintaient de clair, au contact des mille choses gracieuses ou éblouissantes d'une vie paroissiale fidèlement suivie : le balancement des cloches et celui de l'encensoir, l'alternance des couleurs liturgiques et celle des chants les plus aimés, le pain bénit, les fleurs, les voiles...

Dans cette union intime de l'austérité et de la grâce, je retrouve le double caractère de ma foi craintive et aimée. J'y reconnais aussi l'origine du regard

dont je regarde le prêtre : un respect infini, une consolation secrète. Il est le promulgateur de la Loi : je le vénère. Il est l'intermédiaire du bon Dieu : je l'aime. Juge, il m'effraie ; assistant, il me rassure. En lui, le confident des âmes atténue leur censeur sévère. C'est un Bon Pasteur à qui nous pardonnons sa houlette parce qu'elle nous est un sceptre.

Un sceptre — celui-là ! — dans la petite main de mon François ! Mon petit, devenir si grand ! Tout le Ciel descendant au geste de ses deux bras ! Toute la Divinité reposant entre ses doigts frêles ! Les âmes douloureuses, les incertaines, les violentes, penchées vers le souffle de ces lèvres comme vers le Bonheur, la Clarté, la Paix !

Mais surtout : quelque chose de moi — une femme — passant tout à coup dans cet autre monde : le sacerdoce ! Moi, créature, prêtant à Dieu ! Moi admise à l'autel par mon enfant ! Moi distribuant Dieu par ses mains que j'ai réchauffées dans les miennes ! Le calice succédant sur ces lèvres à mon sein ! La saveur du Sang divin dans cette bouche à qui j'appris la saveur du lait !

C'est tout cela qui m'était apparu, comme dans une déchirure de ciel, à travers la parole naïve de mon François : « Je voudrais... un petit ciboire... Comme ça !... »

Je serai franche : oui, quelquefois, j'avais rêvé de

voir un de mes fils prêtre... Que ne rêvons-nous pas pour nos enfants, nous, leurs mères, pendant les heures de songerie ou nous écoutons croître et tomber sous la voûte des rideaux le bruit calme et vivant de leur respiration !

J'avais donc rêvé... Mais un pur rêve, de ces rêves de petite pensionnaire, que l'on caresse comme s'ils pouvaient « arriver » mais dont — une fois l'imagination calmée — on n'attend pas l'avènement avec sincérité. J'aurais rougi de l'exprimer : plus encore de le voir découvert. Je me sentais trop peu de chose pour oser tant. J'avais cette sorte d'humilité, de résignation au moindre, que les mœurs basques imposent à la femme. J'aurais compris ces désirs chez un homme, un père, plus voisin, par sa dignité, du sacerdoce et de Dieu. J'aurais combattu en moi comme ambition ce que j'aurais approuvé en mon mari comme un projet louable. Ce qui m'avait troublé, chez le docteur, c'était l'imprévu, le subit de cette perspective : la rencontre brusque de ma chimère et de sa possibilité d'être, le saut éblouissant dans un monde nouveau.

Dans quelle circonstance l'avais-je donc éprouvée déjà, cette impression de frayeur heureuse ? Quand m'étais-je sentie, pour la première fois, grandir ainsi en tremblant ? Oui, c'est bien... (Mon Dieu ! quelle coïncidence !...) la première année de mon mariage... quand ce même bon docteur me donna en

souriant la clef de certains symptômes étranges. D'une jeune fille insouciante — je devrais dire d'une petite fille, j'avais dix-huit ans depuis quelques mois ! — j'allais devenir cet être si complexe dans l'esprit des Basques : à la fois idéal et positif, formateur des âmes et pourvoyeur des corps, charmant et cloîtré : la mère ! Dès ce jour, une gravité presque religieuse remplaça chez moi l'espièglerie de l'enfant, la frivolité de la jeune fille dont les saillies avaient surpris mon mari habitué au sérieux par les six années du premier mariage. L'avènement de la mère avait sonné en moi.

Je retrouvai cette impression même, en ce soir de la Toussaint : je me voyais élevée tout à coup à une maternité encore plus auguste que la première. Le passage de jeune fille à jeune mère m'avait fait tressaillir : je franchissais, ce soir-là, le cœur battant, celui de mère d'un fils à mère d'un prêtre. Comme j'avais senti mon cœur battre à se briser la première nuit de silence où je crus surprendre en moi, à peine perceptible, une vie qui n'était point ma vie, j'entendais maintenant parler, par la voix de mon fils, la voix d'un Enfant nouveau : mon prêtre, mon petit prêtre ! Pour la première fois de ma vie je ressentais cette impression grave et troublante qui devait tant me remuer quelque vingt ans plus tard : celle d'être moi-même élevée, sacrée, oui, *ordonnée*...

Comment dirai-je ici le choc cruel que j'éprouvai quand, au lendemain même de cette révélation pleine d'une indicible ivresse, je reçus convocation du Juge de Paix, M. Duplantier, à comparaître « par devers lui » avec mon Conseil de famille pour recevoir les comptes de notre associé de commerce ?

Confinée, comme je l'avais été par mon mari, aux affaires purement domestiques : le ménage, le soin et l'éducation des enfants, j'avais eu jusque-là peu d'occasions de rencontrer notre associé. Je voyais surtout sa femme, une Argentine douce et nonchalante avec qui je prenais parfois le *maté.* Bourdieu ne m'était apparu que dans son bureau, — une enclave sombre à l'angle du magasin de la rue des Orfèvres, — quand, descendant parfois de la cathédrale, avec les enfants, je passais au comptoir pour avertir mon mari d'une course, et prendre un petit air de commerce.

Une chose pourtant me rassurait. Mlle Nuche avait voulu nous prêter son salon pour la réunion du Conseil de famille :

— Il en a tant vu ! disait-elle avec un geste dégagé de la main qui semblait talocher des siècles.

Je croyais vraiment que de ces meubles familiers style empire, de ces guéridons surchargés de bibelots qui avaient amusé mes enfants, il me viendrait comme une protection muette en ces heures si critiques pour moi. C'est dans cette pensée, un peu

superstitieuse, que j'avais fait demander au juge de paix de vouloir bien autoriser la réunion du Conseil chez Mlle Nuche.

Quand je retourne à Bayonne, je ne puis sans frémir lever les yeux vers la façade circulaire de cette vieille maison provinciale aménagée sans doute sur l'emplacement d'une ancienne tourelle au carrefour des Cinq-Tournants. Par une ironie cruelle, je vois s'étaler en lettres d'or sur le mur en rotonde les affiches-réclames de la Société anonyme qui a loué le rez-de-chaussée.

À LA SUNAMITE

| | |
|---|---|
| ÉLÉGANCE | SPÉCIALITÉ |
| CONFORT | DE FOURRURES |
| ÉCONOMIE | POUR DAMES ET MESSIEURS |

Là où je me suis vue odieusement trompée et volée par une bande d'agents véreux, je vois s'étaler la prospérité du commerce neuf.

Le salon en rotonde occupait toute la courbure du bâtiment et plongeait par ses trois fenêtres sur trois rues différentes. Un admirable portrait de Mlle Nuche, jeune fille, en faisait le plus bel ornement. Qui aurait retrouvé sous ces traits ravissants de jeunesse et de fraîcheur la petite vieille ratatinée

que tout Bayonne a connue dans ces derniers temps ? Le délicieux visage d'un ovale de noisette ! L'exquise candeur de ces yeux aux sourcils immenses d'une ligne si régulière ! La jeune fille se tenait debout contre son piano ouvert dont ses doigts longs touchaient distraitement quelques notes. Une ravissante robe de guipure blanche s'agrafait par un nœud rose à deux épaules nues d'un dessin frêle. La jolie musicienne portait les gracieux bandeaux, avec la raie sur le front, des élégantes de 1830. Quand on l'interrogeait sur ce tableau, Mlle Nuche répondait, en trottinant d'un meuble à l'autre:

— C'est ma sœur Henriette. Elle était si jolie !

Jolie, Mlle Nuche l'était encore, mais oui. Dans ses dernières années, avait-elle rapetissé sous les malheurs ? Peut-être. Ce n'était plus, à coup sûr, le port séduisant de la jeune fille au piano, mais l'on pouvait reconnaître encore chez la petite vieille à châles, bien des traits qui charmaient dans le portrait ancien : la coupe délicate du visage, la bonté presque amoureuse des lèvres, surtout l'expression ingénue et la lumière caressante des yeux d'un fauve clair. Toujours vive, allègre et sautillante, elle aimait à nous recevoir le dimanche en famille et assaisonnait des plus charmantes taquineries un repas du reste succulent. Son âge ? Personne en ville n'aurait pu le dire. Elle gardait sur ce point,

comme en tout ce qui aurait pu toucher au secret de son célibat, une réserve fine et obstinée.

M. Duplantier fut exact. À dix heures précises on vit apparaître sa cravate et ses favoris blancs sur la courbe molle d'un menton rose et gras. Mes six « parents ou alliés » se trouvaient déjà au salon dans leurs bons accoutrements d'extrême province : tante Caroline en coiffe noire à larges rubans noués sur le cou, la tête penchée et les lèvres sucrées ; oncle Isidore en redingote large et digne, le visage encadré d'une barbiche rousse, le visage au ciel ; oncle Célestin, grand, maigre et osseux, toujours prêt à faire éclater sa voix sifflante et nasillarde ; oncle Eugène, le subrogé tuteur ; Amama, la bonne vieille mère de mon mari, bien impuissante à saisir quelque bribe dans ces débats en français ; enfin le Dr Diriart.

Bourdieu fit son entrée. Il débarquait, escorté de trois individus que le Code, disait-il, l'autorisait à s'adjoindre, deux comme témoins, un autre comme notaire. À leur nez busqué et leur teint d'un brun blafard, je reconnus les détrousseurs que M. Diriart m'avait souvent signalés comme les conseillers de notre associé de commerce. Souvent j'avais rencontré l'un d'eux dans une des vieilles rues grimpantes du quartier Saint-Esprit, où il possédait une maison, vrai ghetto de juif, avec sa porte étroite et

longue ouvrant sur un corridor sordide, ses fenêtres basses fortement grillagées, sa façade mince de pierre noircie où pendaient les contrevents dépeints aux gouttières de bois. Je n'avais jamais pu voir sans dégoût les clients bigarrés de la juiverie — vieilles à toutous perclus, jeunes gens en pardessus élimés, actrices de tournées, tenancières de maisons borgnes — pénétrer dans ce cabinet aux stores épais dont les mailles noires portaient une annonce en majuscules dorées :

I. IBRAHIM

AGENT D'AFFAIRES

PRÊTS SUR TITRES ET IMMEUBLES

CONSEILS DE JUSTICE ET DE DROIT

RENSEIGNEMENTS

J'ai toujours éprouvé la plus franche répulsion pour ce petit homme chauve et ventru à favoris gris, toujours souriant d'un sourire forcé qui l'oblige à retrousser les papilles du nez comme pour flairer. À Bayonne, où il passe pour un ancien avoué en fuite, il est l'âme damnée des petits commerçants. Dans toute liquidation, tout remaniement d'affaires un peu louche, son nom intervient avec une persistance sinistre. Les gens renseignés disent que le secret de ses audacieuses réussites est dans la collaboration de sa femme à des opérations complexes. On parle avec

terreur de cette immense juive dont les grands yeux d'un noir éteint semblent toujours fureter. L'horrible couple ! et que sa présence secrète dans nos affaires m'inspire d'inquiétudes !

Bourdieu a commencé par rendre ses comptes. Avec quelques mots brefs, il remet ses livres devant le Conseil de famille : ils sont en règle, on pourra contrôler tandis qu'en son nom Ibrahim donnera lecture du rapport.

Aussitôt, de sa voix traînante, le vieil usurier li- un factum épais, hérissé de termes de comptabilité, — assurément sa composition à lui.

Le docteur s'est assis devant le guéridon où l'on vient de déposer les livres, et, ses besicles piqués à l'extrême pointe du nez, les examine à bout de bras, de son regard de presbyte. De temps en temps il grommèle entre ses dents, tire ses lorgnons qu'il rapproche des écritures en guise de loupe. À chacune de ces manifestations je sens passer obliquement dans le salon la lame d'un regard : c'est Ibrat him, que ce jeu pique en dépit de ses efforts pour y paraître indifférent.

Puis tout à coup un terrible coup de poing sur un guéridon nous fait tous sursauter. Le docteur s'est levé et crie, avec l'appui du geste et d'un énorme juron :

— C'est truqué ! c'est faux !

Bourdieu a pâli. Ses yeux, habituellement hébétés, se fixent avec inquiétude sur le bouillant interrupteur. Au fait, que sait-il, lui, des remaniements que sa bande a bien pu faire dans ses livres ? C'est un inconscient, plutôt qu'un coupable.

Les trois hommes louches, sans doute rompus à ces coups de théâtre, n'ont rien laissé transparaître.

— Parfaitement ! reprend le docteur. Je ne trouve aucune mention dans vos livres d'un billet de trois mille francs passé au crédit de mon client par M. Bourdieu à la date du 1er mai 1889. Or, ce billet existe, le voilà ! Comment vos livres ne le mentionnent-ils pas ?

Et fouillant dans son portefeuille, il en retire un des rares billets que j'ai retrouvés dans quelques papiers de mon mari.

M. Duplantier a pris le billet, il l'examine avec un hochement de tête approbatif et le passe à Bourdieu :

— Voyez, dit-il, la pièce me paraît solide.

M. Diriart se croise les bras dans l'attitude du triomphe, et vraiment il a bel air ainsi cambré dans sa redingote serrée à la taille, le ruban rouge à la boutonnière, la barbiche d'argent en bataille au bout de son profil de visage osseux. Il regarde son billet circuler de main en main sans qu'un seul de ses adversaires ose en contester la valeur.

— Nous reconnaissons cette pièce, conclut la voix d'Ibrahim.

Et elle ajoute d'un ton narquois :

— En avez-vous encore d'autres ?

— Oui, monsieur, répond le docteur furieux. J'en ai une autre et je vais vous la servir moi-même. Comment se fait-il que cette dette de votre client ne figure ni sur ses livres de compte ni sur l'exposé que vous faites de la situation ? À ne nous en tenir qu'à votre rapport ou à vos livres, voici une somme de 3.000 francs certainement due (vous le reconnaissez vous-même) qui serait restée dans la poche de M. Bourdieu au détriment de cette pauvre enfant à qui elle appartient. Qui me dit que vos relevés n'ont pas supprimé de même d'autres obligations ?

— Montrez les billets, interrompt Ibrahim.

— Sapristi ! est-ce à moi de venir porter ici des comptes ou à vous de les produire ? Votre client est sommé de faire connaître l'état exact de ses affaires avec son défunt associé : charges et redevances. Il a des dettes, il doit les déclarer, tout comme il nous fait connaître ses créances. Comment ces obligations ne figurent-elles pas sur ces livres ? c'est ce qui nous inquiète pour l'authenticité même de ces paperasses !

M. Duplantier intervient avec un geste d'apaisement :

— Permettez, cher docteur, ceci n'est pas de

votre compétence. Je ferai nommer des experts qui examineront de près le Journal, le Grand Livre et le Livre de caisse de la maison Bourdieu. Pour l'instant, notre tâche se borne à recevoir les comptes d'associé. Nous devons tabler sur ce rapport. S'il y avait eu truquage, la justice plus tard interviendrait. Les experts diront.

Il tourne alternativement sur sa droite, puis sur sa gauche, sa tête blafarde d'angora, et d'une voix doucereuse :

— Mesdames... Messieurs... L'incident est clos, n'est-ce pas ? M. Ibrahim va pouvoir continuer ?...

L'usurier a repris son exposé financier. Dans l'embrasure d'une fenêtre, le docteur, décidément inapaisé, a entrepris de convaincre l'oncle Eugène, le subrogé tuteur, qui n'oppose à sa verve bouillante que des monosyllabes d'acquiescement.

Par la fenêtre ouverte sous mes yeux je vois l'ombre de la pittoresque rue espagnole se briser aux devantures étincelantes d'une bijouterie, puis se perdre, tout au bout, dans le halo lumineux de la Place de la Cathédrale que dérobe un tournant. J'apeıçois sur ma droite la vieille maison bayonnaise à colombages marron que nous avons habitée les premières années de mon mariage. C'est là que François est né : à ce second étage dont les appuis de fenêtres portent tous un petit caisson de bois

d'où débordent les géraniums-lierres. Du dédale des mille volets ouverts qui hachent le ciel, les deux clochers neufs de la cathédrale s'élancent et montent, comme posés sur les nuages de fumée bleue échappés des toits convergents. Les petits ressauts de pierre qui s'échelonnent le long de leurs fûts décroissants m'apparaissent, à travers ma douleur, comme les marches d'une échelle magique par où mon âme rêverait de s'échapper, loin d'un monde cruel, en plein idéal !

Mais non, il faut rester. Mes enfants sont là qui réclament toute ma présence, toute ma pensée. Il faut les défendre, il faut les faire vivre, les faire grandir. Peut-être, un jour, quand j'aurai achevé ma tâche de mère, l'un d'eux, plus près du ciel et encore près de moi, me permettra-t-il d'avoir accès aux choses du paradis... Un jour, peut-être, sans plus me soucier de la recherche du pain, n'aurai-je qu'à savourer le Pain des Anges rompu par la main de mon enfant. Je vivrai à son ombre les heures saintes, dans la douce lassitude du travail achevé. Dans le jardin d'un presbytère basque où s'égrèneront les glycines sous le poids des abeilles, j'égrènerai mon rosaire en songeant aux anciens jours. Maintenant je dois lutter, défendre le patrimoine de mes enfants.

Ibrahim vient d'achever sa lecture. C'est l'esca-

motage pressenti de toutes les charges qui pèsent sur son client, la main forcée sur des avances dont on a gratté l'acquittement.

Priée, enfin, de parler, j'ai demandé l'expertise des livres. Je ne me reconnais le droit d'accuser personne, mais la situation qui vient d'être exposée est trop distante des dernières confidences de mon mari pour qu'il n'y ait pas au moins erreur à mon préjudice.

Mais la bande a trop longuement prévu mes réclamations pour ne pouvoir y parer par des réponses péremptoires : les livres (toujours ces fameux livres !) sont là. Ai-je en main quelque pièce qui démente ces écritures ?

Rien, je n'ai rien. Tant qu'il ne sera pas fait preuve de fraude dans les cahiers, ma situation demeurera inexorablement fixée à l'état où l'a exposée Ibrahim : tout juste une quarantaine de billets de mille qui reviendront en entier aux deux enfants de ma sœur dont ils représentent la dot. C'est des maigres intérêts de cette somme qu'il me faudra vivre jusqu'à la majorité des fillettes. Après ? Après leur avoir restitué ce capital, que nous restera-t-il à moi et à mes fils ? Notre vieux château de Jauréguizar : c'est tout.

Tel est le tableau qui se présente à moi, quand mon Conseil de famille s'est retiré et que je suis restée seule dans le grand salon avec Mlle Nuche qui

est venue me rejoindre. M. Duplantier a bien annoncé une expertise, mais je n'ai aucune confiance dans l'issue de cet examen. La bande Ibrahim est trop rompue à ces sortes de coups pour qu'elle ait laissé percer quelque indice fatal.

— Vois-tu, fillette, dit Mlle Nuche (elle donne ce nom à toutes les jeunes femmes de ses amies), ces gens-là, ça couperait le pauvre monde en morceaux si l'on en pouvait tirer de l'or. Si ça n'est pas une pitié ! Une pauvre jeune maman avec cinq enfants tout petits et mignons à croquer ! Stéphanie : une perfection ! Avez-vous vu comme ça tapote le clavier, ces petits doigts à quatorze ans ! Et jolie... comme sa mère, car elle était ravissante, votre sœur. Ravissante ! Un teint un peu ardent, comme vous tous, mais si nuancé, de la pommette au lobe de l'oreille ! Un *decrescendo* de rose et de nacre ! Des yeux gris clair comme les criques du Port-Vieux, à Biarritz, quand on pêche la crevette à marée basse ! Monique, elle, n'est pas aussi jolie, mais est-elle intéressante, cette petite ! Originale ! Son grand-père de Montévidéo ! ce Basque du cru qui nous débarqua un jour des Amériques pour acheter, disait-il, tous les noyers du pays ! C'était vers 1833, n'est-ce pas, au temps où nous dansions, eh ! mon Dieu ici même, avec les officiers carlistes émigrés... De beaux gars, ma foi, en beau brun ! Voilà pour les deux,

mignonnes. Quant aux garçons, trois charmes ! Avez-vous vu ce petit Dominique ? Un soleil ! Un soleil ! Est-il beau ! et gai ! Il sera joyeux et insouciant comme son père ! Arnaud, moins expansif : ce sera votre enfant sage, Louise, et fin ! discret et timide ! Mais François... Oh ! François !...

Elle se redressa sur son fauteuil, et remuant les doigts fluets de sa petite main longue un peu comme le col d'un pigeon qui picore, elle scanda avec un hochement de tête :

— Oh ! François, ça sera la petite gloire de la famille !

Puis, à brûle-pourpoint :

— Qu'allez-vous en faire de François ?

J'avais aimé les saillies de son babillage ; elle chérissait mes enfants, et nous l'avions assez mêlée à notre vie pour qu'elle pût les connaître. Mais sa brusque interrogation sur l'avenir de François me troubla. Elle ne parlait point de la fortune des autres : pourquoi me taquiner sur le lendemain de celui-ci ? Et le docteur lui-même, pourquoi avait-il posé cette demande à mon fils peu de jours auparavant ? Qu'avait donc ce petit pour intéresser ainsi la curiosité des vieillards ?

Il n'y a pas au monde fille plus maladroite que moi à dissimuler ses impressions. On pourrait suivre sur mon visage avec l'exactitude et la clarté d'un

graphique l'effet des paroles que l'on m'adresse. Au couvent, déjà, mes « fards » étaient célèbres : j'avais beau m'irriter de ma sottise, il suffisait, pour m'allumer, d'un certain regard de la Mère Philomène.

La question de Mlle Nuche eut le don de déclancher dans ma gorge cette vague de chaud qui, en deux ou trois secondes, m'empourprait tout le visage et faisait battre mes tempes.

Pourtant je feins de n'avoir pas compris et je finis par répondre : « L'école... »

Certes, je sais la répulsion qu'éprouvent tous les miens, catholiques et monarchistes invétérés, pour ces palais scolaires que la République a bâtis de front contre l'église dans les bourgades basques. J'ai moi-même en horreur ces petits normaliens, cabotins et mangeurs de curés, qui ont remplacé les vieux instituteurs amis du prêtre et du paysan. Mais à Jauréguizar nous avons conservé heureusement un maître de l'ancien régime, un enfant du pays, et je déclare :

— L'instituteur est de confiance... En surveillant de près les leçons, je pourrai...

Mlle Nuche esquisse une jolie moue :

— Oh ! l'école communale ? Mais François ? François mérite mieux !

À qui le dites-vous, bonne Mademoiselle ? Que « François mérite mieux » ? Ah ! si vous saviez comme c'est vrai ! Mais je ne vous ai pas dit toute

ma pensée. Oui, Arnaud et Dominique iront à l'instituteur, je ne puis faire plus. Mais si chez mon aîné cette vocation naissante se précise et s'affirme, croyez-le bien, je ferai tout au monde pour payer ses études. Les 40.000 francs que je sauve ne m'appartiennent pas, mais j'en ai la jouissance. Et quand j'aurai pourvu à l'éducation des fillettes, je saurai si bien rogner mes besoins à moi que je mettrai de côté pour lui quelques années de collège. Ah ! je souffrirai tout, tout, entendez-vous bien, pour collaborer douloureusement avec Dieu dans l'âme de cet enfant qui sera prêtre un jour. Je lui donnerai tout : ma vie, ma peine, mon bien...

Mais tandis que j'y songe, une voix a crié dans ma conscience : «Et les autres ? Pour un que tu veux grandir d'un argent qui n'est pas à lui seul, as-tu le droit de sacrifier les autres ?... »

L'horrible problème se pose pour la première fois devant ma raison... Seulement à l'entrevoir j'ai éprouvé un choc dans ma poitrine et je sens que j'ai pâli.

Sans attendre ma réponse, Mlle Nuche a quitté le salon. C'est l'heure du déjeuner. Au bout d'une minute, sa voix me crie de la salle à manger :

— Mais, venez donc, mignonne ! Nous avons potage à la Condé ! le triomphe de Mariette !

***

Le soir, quand je rentrai chez nous après de longues heures passées à causer d'avenir avec Mlle Nuche, la nuit tombait déjà. Sous nos fenêtres, à l'angle de la place d'Armes, un roulement de tambours annonçait la retraite. Du haut des glacis de la citadelle, dont les éperons gazonnés apparaissaient sur le ciel bleuâtre avec leur chevelure d'arbres tordus par le vent de mer, une sonnerie allègre de clairons y répondit.

Je demandai :

— Catherine, les enfants sont-ils couchés ? Ils ont été sages ?

— Oh ! Madame il peut être content, répondit la petite bonne basquaise. Ils sont dormis. Ils ont regardé François qu'il a peint tout le temps avec la belle boîte à peinture qu'il a envoyé le docteur !

Je poussai la porte de la chambre : je m'approchai du grand lit où dormaient François et Arnaud. Après cette horrible journée, je me sentais diminuée, déprimée, si peu de chose ! Je pleurais de songer à la cruauté de ces hommes d'affaires louches qui s'en prenaient à une pauvre femme obligée de se faire, à vingt-huit ans, seule pourvoyeuse de cinq bouches à nourrir. Ah ! j'étais bien livrée, impuissante, à la main experte de ces détrousseurs, et avec moi ces petits innocents.

Je regardais dormir mes fils. François était sur

le bord du lit. La lueur de ma lampe, restée sur le secrétaire, caressait son teint mat, où ses cils, très longs et très noirs, traçaient deux ongles d'ombre. Un souffle régulier soulevait et abaissait doucement sa main posée sur sa poitrine par-dessus les couvertures.

Je me souvins de la scène de la veille, chez le docteur. Prêtre ! François prêtre ! Et aussitôt, je me sentais grandir, monter, me dégager ! Il me semblait qu'un rayon descendu d'une hostie dissipait les ténèbres de mon avenir.

Oh ! bienfaits de la petite main de mon François ! Petite main posée, si frêle, sur cette poitrine, qui, un jour, se cambrera, forte du sang du Christ !

J'étouffais de douleur et de joie. Je me penchai vers le grand lit, et j'allais baiser le front de François... mes lèvres déclinèrent jusqu'à baiser sa main.

Alors il me vint à l'esprit de regarder le cadeau du docteur, la boîte à peinture arrivée pendant la réunion du Conseil de famille. La caisse était là, sur une table. Je l'ouvris, et aussitôt un sanglot jaillit de mes lèvres... Sur une page de l'album ouvert, François avait peint un petit ciboire d'or surmonté d'une hostie, d'une hostie blanche où rougeoyait une goutte de sang.

## III

Fille et petite-fille de Basques-Américains, j'étais vouée aux variations des voyages, à l'inconstance des foyers : je n'aurai pas eu ma maison d'enfance. De là-bas, qu'ai-je emporté dans mon souvenir ? La vision d'une terrasse aveuglément blanche qui dominait d'autres terrasses blanches, tiquetées de silhouettes menues d'autres d'enfants jouants. Un jardin, des palmiers, et, sous la pergola, une jeune négresse à qui j'étais confiée, se balançant sur une bergère-gondole. Je passe la mer. Vie à la campagne, un an ou deux, au château de mes grands-parents, puis la pension. Ma vie de jeune fille se passe à Bayonne, dans une villa, sur les coteaux de Saint-Étienne qui longent l'Adour ; pendant l'été, à Jauréguizar. Enfin, mon mariage, les appartements en ville, donnant sur de pittoresques rues étroites et profondes et, ces dernières années, le quatrième étage de la rue Vainsot, éblouissant d'horizon.

Bien peu de ces demeures d'un jour m'ont laissé une impression vivace. C'est à peine si je songe à lever parfois, en passant, mon regard vers leurs fenêtres que parent d'autres tulles ou d'autres cinéraires. Et là, pourtant, j'ai rêvé, jeune fille ; jeune mère, j'ai souri, j'ai pleuré. En les quittant, j'eus peut-être le cœur gros, mais elles me sont devenues indifférentes du jour où j'ai vu des personnes inconnues passer leur seuil du pas délibéré des gens de la maison.

Une seule, vraiment, m'a captivée et garde encore mon cœur entre ses vieux murs branlants : c'est Jauréguizar.

Jauréguizar est une de ces gentilhommières basques, moitié château, moitié couvent, qu'on appelle, dans la région, des « abbayes » ; c'étaient sans doute, avant la Révolution, des résidences d'abbés laïcs ou commanditaires. Vastes édifices de pierre en deux corps de maisons accotés, formant un angle d'où part, en s'élargissant, un jardin planté de très vieux tilleuls. Presque toujours, à la jonction des deux bâtiments, un reste d'ancienne tourelle amputée à la hauteur du grand toit qui la coiffe de ses ardoises bleues. Des contrevents de bois plein, barré d'un chevalet en losange ou en Z. Le long des fenêtres du premier étage, un ruban de vigne ou de glycine enroulé aux crocs de pierre en saillie qui

trouent la blancheur du crépi. Bien peu de ces « abbadia » ont su conserver comme Jauréguizar leur distinction et leur charme d'autrefois. Plusieurs, devenues maisons paysannes, ont été découronnées de leur tourelle, et leur parterre de vieux arbres est devenu une cour de ferme où les poules picorent dans le thuya foulé.

C'est ce parterre, si jalousement gardé aux enfants, qui a fait toujours le charme de Jauréguizar. Beau fouillis d'arbres, de buissons et de massifs ! Nids à surprises et à cachettes. Des bancs circulaires de lattes vertes enserrent les troncs moussus des tilleuls, et une bordure épaisse de buis taillés la rondeur des corbeilles. En été, le rouge des « buissons ardents » fulgure sur le fond blanc des murs. Sur les grilles d'entrée, les berceaux de viornes-obiers font floconner leurs nuages pommelés en boules de neige. Mais j'aime surtout, en avril, le vieil « arbre de Judée » qui penche sur le mur extérieur ses grappes de branches lilas, toutes murmurantes d'abeilles.

Tant que mon mari a vécu, je n'ai pas connu Jauréguizar d'hiver : je n'en gardais alors qu'une vision toute chaude et fleurie. Pour la première fois, je l'ai trouvé sous sa parure des jours froids en cette fin de février où se fit la liquidation de nos biens. J'arrivai à Jauréguizar, au soir d'une journée grise. Le

jardin dépouillé me sembla plus petit. La maison apparaissait entre les massifs nus par larges plaques blanchâtres, comme les chairs froides et ternes d'un mendiant à travers des haillons. Le pic à la gorge bleue dont j'aimais, en été, le toc-toc sec contre l'écorce de l'arbre de Judée pépiait tristement, agrippé au tronc. Pourtant cette impression désolée s'évanouit, le soir, quand je me retrouvai avec mes enfants à la grande cuisine sous l'auvent immense de la cheminée où flambait un fagot de sarments. Des paysans amis étaient venus. Mes garçons s'étaient repris à écorcher du basque avec le jardinier et sa femme qui nous aidaient à préparer notre repas. Les détonations des châtaignes rôties dans l'énorme poèle cylindrique, dont François tournait allègrement la manivelle, les amusèrent beaucoup.

Ces premiers jours de Jauréguizar, que je redoutais, l'empressement de nos voisins et la charité de notre vieux curé les ont rendus légers. L'abbé Iribarne était un ami de famille. Sa haute silhouette carrée de paysan-gentilhomme m'avait souvent intimidée, jusque-là. Cette large figure colorée où brillaient des verres de lunettes qu'il haussait machinalement du pouce et de l'index au coin de l'orbite, cette chevelure étincelante comme de la neige, surtout ce port de tête raide, presque altier, et cette parole lente, solennelle, dans un style toujours châtié,

avaient arrêté chez moi l'élan de la confiance et accru mon impression native de vague effroi devant les prêtres. Il s'appliquait tant, du reste, à garder les distances ! S'il venait au château, c'était toujours aux heures réglementaires des visites en ville. Quand j'apparaissais au perron du salon qui s'ouvrait sur le parterre, il s'arrêtait les pieds joints, prenait à deux mains son tricorne à reflets et disait en s'inclinant vers les boucles de ses souliers luisants :

— Madame la Châtelaine, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes hommages.

Après mon retour à Jauréguizar, il n'a pu sans doute se défaire de ce besoin inné de cérémonieux antique, mais il a su concilier avec des manières bien empesées l'accent de la plus délicate bonté. Il a été la Providence de François qui lui a voué un culte à la fois tendre et révérenciel. Encore tout petit, ce chérubin devenait pourpre et s'arrêtait de jouer, son chapeau de paille à la main, du plus loin qu'il apercevait M. le Curé. Nous avions beau le plaisanter, son père et moi, à nos heures de taquinerie, sur ce respect adorant, il se découvrait toujours avec le même sérieux, figé, le regard sur le grand visiteur. Un jour, je l'ai vu venir à moi le visage baigné de larmes et convulsé par les sanglots, parce qu'un rémouleur étranger au pays et pris de vin avait chanté, dans la ruelle qui longe le mur de clôture, une chanson anticléricale

— au jugement de mon agneau. Une menace a toujours eu raison de ses obstinations ou de ses caprices :

— Je le dirai à M. le Curé !

Quand je repasse dans mon souvenir ces premières manifestations de l'appel divin à l'âme de mon fils, j'éprouve une infinie douceur à en suivre les étapes et comme l'ascension. Du jour où François me fit son aveu naïf dans le cabinet du docteur, il se crut sans doute autorisé à affirmer plus nettement ses goûts. Et pourtant je m'étais fâchée, j'avais été brusque dans mon refus ; il m'avait vue me troubler et rougir. Quel instinct secret avait pu lui dire que cette résistance était tout extérieure et que dans l'intime j'approuvais et j'étais heureuse ? Je ne sais. Qui peut se vanter de définir les limites des investigations d'un regard d'enfant ?

Pour moi, j'ose me rendre témoignage d'avoir tout mis en œuvre pour atténuer, en présence de mon fils, les signes d'un bonheur qui, en pesant sur ses desseins, aurait pu gêner la liberté de son choix. J'ai moins redouté le danger de détruire une vocation par indifférence apparente que celui de la forcer par indiscrétion. Si l'appel est divin, pensai-je, Dieu suffit à soutenir : s'il est illusion, la moindre pression de ma part est dangereuse ou coupable. Plus tard, quand j'ai été bien sûre de la

vocation de mon fils, je n'ai plus dissimulé ma joie ! Mais aux heures encore indécises, surtout aux heures orageuses que je vais devoir raconter, j'ai voulu me montrer comme « neutre » (oh ! l'horrible mot !) dans un débat qui pourtant me passionnait toute. J'ai voulu laisser Dieu, Dieu seul, agir en ce mystère.

Et moi, j'ai adoré.

François, lui, y allait très simplement. Aidé de ses petits frères, il s'était construit une chapelle sur l'un des vastes paliers de l'ancien château. Les débris d'un reposoir de Fête-Dieu trouvés sous les combles et quelques déchets de sacristie donnés par la vieille Annette, son amie, formaient tout le trésor de cette paroisse enfantine. Un verre à bordeaux ébréché s'était vu transformer en calice, un huilier démodé en burettes, un pilon à poivre en goupillon. Quant aux chasubles, la collection du *Courrier de Bayonne* que le Dr Diriart me faisait parvenir en fournissait des lots variés. Deux numéros cousus par le haut en laissant une échancrure pour passer la tête faisaient le tissu et la coupe ; il ne restait plus qu'à badigeonner sur l'une des faces une grande croix à l'encre bleue, à l'encre noire, à l'encre rouge, pour que mon fils fût paré, selon sa petite liturgie, aux couleurs de la Vierge, des morts ou des martyrs. Seulement, aux vacances, ce vestiaire s'enrichit d'orne-

ments plus beaux, quand Stéphanie, revenue de pension, mit tout son savoir de femme au service de son « petit curé ». On vit apparaître, un beau jour, une splendide chasuble gothique taillée par la fillette dans mes provisions de papier blanc à couvrir les terrines de raisiné. Une croix peinturlurée à souhait s'étalait sur un des côtés avec un chargement confortable de fruits, de fleurs et d'oiseaux. Ce jour-là François célébra une bonne douzaine de messes et s'endormit, sa chasuble pliée sur la chaise auprès de lui.

Ces petites scènes que j'observais à la dérobée apportaient quelque diversion à mes tristes pensées : parfois elles m'égayaient. Un jour, François vint me prier de lui donner deux sous de sa tirelire pour acheter, disait-il, des hosties.

— Où veux-tu trouver des hosties ? lui demandai-je. Cela ne se vend pas.

— Si, on en vend : chez Mlle Rose.

— Mais tu rêves, mon agneau !

— Non, non ! J'en ai vu. Mais pas en hostie : en sucre !

— Tu veux dire des pastilles ? Des pastilles de menthe ?

— Oui, mais je vais m'en servir, parce que Monique ne veut plus communier avec celles que je fais. Elle les crache par terre en disant que c'est du papier. Et alors, tu comprends... si c'est des pastilles !...

L'autorisation donnée, (je prévoyais la scène amusante) François part en courant vers le magasin de la bonne Mlle Rose situé au bout du village. Bientôt je le vois revenir par la grande grille du parterre, la main droite dans la poche de son tablier écossais. Mes autres enfants jouaient au croquet sous les tilleuls.

— Venez chanter la messe, dit François.

Monique répond :

— Ce n'est pas dimanche.

— Ça n'y fait rien ; je vais vous donner à communier !

Monique penche la tête, fait la moue, tire la langue :

— Oui ! avec des hosties en papier !...

— Non, dit finement mon aîné ; aujourd'hui c'est mieux !

La grande sœur le regarde, fouillant ses yeux :

— Ah ! Tu as de vraies hosties ! Annette t'en a .donné ?

— Venez, venez, vous allez voir !

— Bien, dit Monique, nous venons. Mais si tu nous trompes, gare à ta chapelle ! je la jette par la fenêtre !

Je ne puis me résoudre à manquer le spectacle, et bien que je me sois fait une loi de ne pas assister aux offices de mon petit célébrant, je m'arrange pour voir la scène de loin. Justement j'ai du linge à serrer dans une grande armoire, sur le palier à côté.

Intimidés de me voir, d'abord, mes enfants bientôt s'absorbent dans leur jeu et m'oublient.

Monique est chantre et Arnaud sert la messe. J'admire la brièveté du *Confiteor* — qui se réduit à peu près aux trois : *pa, pa, pa*, frappés consciencieusement sur le ventre — et la variété du chant liturgique où le *Dixit Dominus* des vêpres voisine avec des motets d'un mysticisme douteux :

Il court, il court, le furet,
Le furet du bois Mesdames.
Il court, il court, le furet
Le furet du bois joli.
Il a passé par ici...

Pour le coup, François proteste et se retournant en pleine *Élévation* :

— Non, non ! pas ça ! Il faut du latin !

— Pas du tout, répond audacieusement la fillette. On peut chanter des cantiques.

— Mais ça n'est pas un cantique !

— Eh ! qu'en sais-tu ?

Le célébrant, visiblement embarrassé, prend le parti de continuer et attaque aussitôt le chant du *Pater noster*.

Enfin le moment que je guettais arrive. François, après avoir vidé d'un trait son verre à bordeaux plein d'un vin imaginaire, ferme les yeux, se recueille. puis retire du tabernacle — une boîte à biscuits —

le coquetier qui lui sert de ciboire. Grave, il se retourne vers les assistants qui viennent de s'agenouiller derrière la rangée de chaises alignées en guise de table sainte, et hausse sur le coquetier l'hostie blanche entre ses doigts.

Mais une exclamation de ravissement accueille l'apparition.

— Hou ! là-là ! des pastilles de menthe !

Là-dessus un dialogue s'engage :

— Ce ne sont pas des pastilles, proteste le célébrant. Ce sont des hosties !

MONIQUE. — On ne peut pas faire des hosties avec du sucre !

FRANÇOIS. — Pourquoi ? quand c'est rond et blanc, c'est des hosties. Tu dois croire. Autrement je...

MONIQUE. — Je crois ! je crois ! (À Arnaud et Dominique :) Dites : Je crois !

TOUS. — Je crois ! Je crois ! Nous croyons !

Devant une pareille profession de foi, le célébrant sent déborder son enthousiasme et, pour prolonger sans doute des moments si doux, entonne, son coquetier en main, un cantique à l'Eucharistie :

Il est né, le divin Enfant ;
Jouez hautbois...

Mais les communiants s'impatientent :

— Non ! non ! pas maintenant ! Les pastilles ! les pastilles !

FRANÇOIS, furieux. — Ce ne sont pas des pastilles !

MONIQUE, prudemment. — C'est vrai ! Ce sont des hosties !

Le célébrant est à la table sainte. Devant lui la fillette s'est agenouillée, les mains croisées sur la poitrine, la tête penchée, les yeux au ciel, la langue touchant la fossette du menton. Elle reçoit la blanche hostie avec un soupir. Silence, puis un bruit terrible de sucre croqué par de petites dents gloutonnes...

La communion va s'achever, mais, tandis que le célébrant présente le cachet de menthe à Dominique, le dernier de la rangée, Monique se lève, très digne, et, le front incliné, les mains jointes, vient se replacer à l'autre bout de la file pour recevoir une seconde pastille.

Cette fois mon François s'indigne pour de bon.

— Oh ! tu en as du toupet ! Communier deux fois !

ELLE, extatique. — Ah ! hostie ! hostie ! je vous aime tant !

LUI. — Mais tu l'as ! tu l'as en toi, l'hostie !

ELLE, simple, tirant largement la langue. — Vois il n'y a plus rien !

LUI. — Mais dans ton cœur ? tu l'as !

ELLE, avec un scepticisme inquiétant. — Je ne suis pas sûre ! Donne ! donne pour être sûre !

L'officiant demeure inflexible.

— Donne ! ajoute la petite-fille d'Ève. Je te ferai des chasubles !

Pour le coup, François s'attendrit et recommence les communions jusqu'à épuisement du coquetier.

Avec l'instinct de la liturgie, le goût de la prédication et de l'apostolat grandissait dans l'âme de mon fils. Il organisait des processions à travers sentiers et chemins en compagnie des enfants du catéchisme. Les petites filles, moins turbulentes que les garçons et plus soumises à ses ordres, portaient la croix, les bannières, le dais. On ne manquait pas de défiler, au retour, sous les fenêtres du presbytère.

Généralement la cérémonie se terminait par un sermon. François installait son petit monde sur les marches du grand escalier, près de sa chapelle. La balustrade du palier voisin lui servait de chaire. Il apparaissait là, en surplis (un rideau de tulle où il avait pratiqué une ouverture pour la tête) et une paire de grosses lunettes de sa grand'mère au bout du nez. Pour avoir toujours vu M. l'abbé Iribarne prêcher en lunettes, il croyait sans doute que ce dernier point était essentiel à la prédication. Du reste, toute son attitude était calquée sur celle de l'excellent ami ; le même air pénétré, le même regard circulaire sur l'auditoire et jusqu'au geste de la main relevant les lunettes avant de commencer ou invitant les gens du fond de l'église à fermer la porte dont la lumière le gênait. Quand mon petit prédicateur n'avait point

d'auditoire et se sentait pourtant pressé de parler, il montait à la plus haute fenêtre de la maison et haranguait de là, en un basque pittoresque, les paysans et les faneuses qui appuyaient, pour l'écouter, leurs bras hâlés sur le manche de leur râteau.

J'ai assez entendu des sermons de mon fils, quand je travaillais à la fenêtre du palier d'en bas ou au parterre, sous les arbres, pour avoir quelque chance d'en reconstituer un fidèlement ; du reste, c'était toujours le même, le sermon sur l'enfer.

TEXTE : *Dixit Dominus magnificat sæculum sæculi melchisedech infernorum.*

TRADUCTION : *Tous ceux qui commettront des péchés iront un jour en enfer !*

« Mes très chers frères,

« D'où viennent ces cris que j'entends ? Oui,
« d'où viennent ces cris ? D'où ? De l'enfer !
« Oui, mes très chers frères, de l'enfer ! Infernorum !
« Sainte Marie-Madeleine a vu dans l'enfer un enfant
« âgé de sept ans ! Il y a une pendule qui dit :
« Toujours ! Jamais ! Toujours dans l'enfer !
« Jamais au ciel ! Oui, mes très chers frères, toujours
« dans l'enfer ! Infernorum ! Si vous n'allez pas à
« la messe, vous irez en enfer ! Si vous dites du mal

« de saint François-Xavier, vous irez en enfer
« Oui, mes frères, saint François-Xavier était le plu
« grand de tous les saints ! Et il n'est pas en enfer
« lui ! Il est au ciel, oui, au ciel ! au ciel ! au ciel
« (*Ici Monique soupirait comme un séraphin, disan*
« *à haute voix :* « *Que c'est beau ! Quel beau sermon !*
« *François reprenait de plus belle.*) Au ciel nous ver
« rons saint Pierre, la Sainte Vierge, Monsieur l
« curé, Annette ! En enfer nous verrons l'instituteur
« le maire, l'Américain de chez Irigoyen (*Moniqu*
« *suggérant:* « *Les bohémiens de Menditte!* » *François*
« *Tais-toi !* ») jusqu'au jour où, oui, mes très cher
« frères, où, sæculorum infernorum, broum ! broum
« broum ! nous irons tous en paradis :

« Ainsi soit-il ! »

En évoquant aujourd'hui ces choses, je ne pui
m'empêcher de sourire, et pourtant elles m'émeu
vent. Leur naïveté m'égaie ; leur gravité, leur haut
importance me frappe. Je vois distinctement le fil
comme le graphique, de cette vocation d'enfant
travers les menus événements d'une vie ordinair
en apparence. Je remarque les étapes par où Dieu
voulu passer pour se choisir son prêtre et le faire
C'est une série continue de sélections successives
À peine Dieu a-t-il *distingué* mon enfant parmi tan
d'autres (qui dira jamais les raisons de ces divine
préférences ?) que déjà il le marque à son signe, l

pare à ses couleurs, le retranche de la foule, de ses frères mêmes — hélas ! de la famille ! « Abandonne ta maison et tes biens, lui dit déjà Notre-Seigneur. Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi... » Paroles dont l'amertume parfois m'a fait pleurer, me faisant jalouse de Dieu, et dont j'adore, maintenant, soumise et meurtrie, la force toute du Ciel !

Quand je revois, par la pensée, François enfant, je ne le vois plus seul jouant, courant, ou endormi. Jésus, qui l'a choisi, — un Jésus adolescent à peine plus grand que lui, — l'accompagne, la main posée sur son épaule en signe de conquête ; et cette main si douce tire toujours à elle avec une force inlassable le petit prédestiné. J'ai assisté, avec un trouble indicible d'abord, puis avec confusion, à cette mainmise de Dieu. J'ai vu mon François comme sortir du rang où l'avait discerné, parmi tant d'autres plus fortunés, plus intelligents, plus entourés, le regard de Celui dont les faveurs sont gratuites, les préférences imméritées.

Souvent je me suis demandé si j'avais pu être pour quelque chose dans ce choix déconcertant. Ma vanité de femme a voulu me persuader que c'était là comme une récompense de mes petits sacrifices, du plus grand, surtout, du plus sanglant, de celui dont mon cœur saigne encore...

Mais non, il n'y a rien eu en moi qui méritât récompense. Je n'ai fait qu'obéir au devoir : toute autre chose eut été lâcheté. Seulement — je crois pouvoir me rendre cette justice — j'ai tâché de seconder l'œuvre de Dieu dans l'âme de mon fils ; et si ce mot est trop audacieux, je dirai : « J'ai voulu toujours loyalement suivre pas à pas Dieu s'agrandissant au cœur de mon fils », et si c'était présomptueux encore, je murmurerais : « Du moins j'ai cherché à ne pas contrecarrer Dieu ! » Mais sans doute est-il plus parfait de renoncer même à la douceur de ce témoignage, de sacrifier jusqu'à la fierté d'une part quelconque dans la vocation de mon aîné, et de redire, au soir d'une vie dépensée toute à cette tâche, la parole de résignation évangélique si dure et si douce à la fois : « Après tout, qu'ai-je été en tout ceci ? Oh rien ! une servante inutile ! »

## IV

Ces premiers signes de la vocation de François auraient dû me remplir le cœur d'une joie pénétrante. Chrétienne de race et fille d'un peuple qui comble d'honneurs ses prêtres, j'aurais dû m'attendrir, peut-être m'exalter, à la pensée de voir un jour mon fils à l'autel. Mais non, j'ai toujours vu passer, menaçante, une lente main d'ombre sur ces visions gracieuses de mon prêtre et mon enfant.

Les incertitudes d'un avenir cruel ont étalé, parfois bien durement, leur tache sombre dans le carré de gai soleil qui a baigné le jardin où mes enfants jouaient. J'ai cru que Dieu appelait, et j'ai cru qu'il me faudrait dire : « Seigneur, je ne puis ! »

Devant ces perspectives, la grâce même des jeux liturgiques de mon petit prêtre m'était cruelle dans sa naïveté : je m'y dérobais, mais en les fuyant j'obéissais moins au scrupule de ne pas encourager une vocation peut-être encore douteuse qu'à l'hor-

reur de souffrir devant les promesses d'un bonheur qui enfin m'échapperait.

Après bien des tâtonnements j'ai pu établir à peu de chose près mon budget normal de vie à la campagne. Je veux copier ici, d'après mes anciens agendas pleins de ratures et de gaucheries, ce petit bilan où François enfant a eu sa modeste part.

| | |
|---|---|
| Contributions | 100 fr. |
| Assurances | 40 |
| Pension de Stéphanie (demi-bourse) | 300 |
| Gages de la bonne | 240 |
| Éclairage | 96 |
| Boulanger | 380 |
| Boucher | 140 |
| Lait | 140 |
| Provisions de l'année | 100 |
| Divers : épicier, cordonnier, couturière | 150 |
| Total minimum des dépenses | 1,686 fr. |

À cela je devrais ajouter bientôt la pension de Monique en âge d'entrer au couvent. Or, toutes mes ressources provenaient des quarante mille francs sauvés des serres de la juiverie et que mon Conseil de famille avait placés sur l'État au vieux taux de 4½ pour cent. Ma petite liasse de titres personnels consistait en une demi-douzaine de valeurs américaines dont

plusieurs ne rendaient plus à la suite de révolutions ou de coups d'État. Les vignes, les prairies, le jardin, donnaient tout juste de quatre à cinq cents francs dans les bonnes années. Sans l'appui de Mlle Nuche qui, deux ou trois fois l'an, glissait un billet dans son enveloppe, je n'aurais pu même faire face à ces obligations. Où aurais-je trouvé encore de quoi payer les années de collège de François ?

Le petit bureau d'acajou poli où je faisais mes comptes, à Bayonne, les premiers soirs de mon deuil, m'avait suivi à Jauréguizar. Je continuais d'y travailler, la nuit, quand les enfants étaient couchés près de moi dans trois petits lits et un grand berceau. C'était pour moi l'heure dure entre toutes. Je voyais pour la première fois fondre l'argent dans les dépenses journalières. Très vite je m'effrayais. Je tâchais d'établir, d'après les dépenses du jour, de la semaine, du mois, un compte régulier. Je faisais pauvrement des additions en comptant sur mes doigts. Je me trompais souvent. Alors je revenais sur mes calculs, j'effaçais, je raturais. À la longue, ce travail deux fois pénible pour ma tête et pour mon cœur finissait par m'énerver ; je me mettais à pleurer, d'impuissance et de frayeur.

Comment, à ces heures-là, mes enfants qui jasaient de lit à lit, longtemps avant de s'endormir, ne se sont-ils pas aperçus de mes larmes ? Je les avais

habitués à ne pas me parler tandis que je faisais mes comptes, leurs questions, toujours des plus inattendues, devant me troubler dans des opérations déjà trop laborieuses. Assise à mon bureau, ils ne me voyaient pas de face et j'avais changé d'emplacement un grand miroir de cheminée où j'avais découvert un jour qu'ils pouvaient apercevoir mon visage. Mais, parfois, des sanglots mal comprimés s'échappaient de mes lèvres ; même des soubresauts ou des hoquets de larmes. Le plus souvent, je pleurais en silence, la tête dans les mains.

Eux, ils gazouillaient. Ils se disaient, en basque, les noms familiers et amusants des cinq doigts de la main, tels que la bonne ou leur grand'mère les leur avait appris : *Minînî, Jaun Kosi, Jaun Panzart*... Il se posaient l'un à l'autre des énigmes. Et, patiemment, indéfiniment, chaque réponse fausse était scandée d'un « non ! » chanté, modulé comme une finale de *malaguen̂a*. En ai-je appris, de ces devinettes basques, de la bouche de mes fils, quand, lasse ou découragée, j'abandonnais parfois la plume pour les écouter !

— Dis, Arnaud, devine ce que c'est : dans un salon trente demoiselles vêtues de blanc et un monsieur habillé de rouge au milieu ?

— La bouche, avec les dents blanches et la langue rouge ! Et toi, devine : jupe courte, jambe longue ?

— La cloche ! Et : rouge rouge, ronde, haute sur pied ?

— La cerise !

Souvent à les entendre gazouiller ainsi avec l'insouciance de leur âge, il me semblait que mon malheur avait été un mauvais rêve. Le père de ces enfants joyeux n'était qu'absent, il voyageait en Espagne. Il reviendrait bientôt.

Je rêvais alors que l'avenir de tous mes enfants était assuré. Stéphanie et Monique auraient leur part maternelle que les bénéfices du magasin agrandiraient chaque année. Cette dot rondelette, le rang et les alliances de la famille, leur charme de petites Américaines leur feraient trouver assurément un parti de choix dans quelque bonne famille du pays basque.

À la rentrée d'octobre, je mettrais François au petit Séminaire et mes deux plus jeunes au pensionnat Saint-Bernard, à l'extrémité de la rue Vainsot. De la fenêtre de ma chambre qui prend la rue en enfilade, je les aperçois, à midi, dès qu'ils ont tourné l'angle du collège. Une centaine de mètres à peine, d'eux à nous. Je n'ai même pas besoin de les faire accompagner. Mon regard y suffit. De loin, Arnaud me fait des signes. Que veut-il dire ? Cette main droite qui appelle et qui montre ? Oui, sur le cœur, me semble-t-il, une tache rouge... Ah ! Arnaud, Arnaud ! La

Croix d'honneur ! Tu veux marcher sur les pas de ton grand frère ! Que de fois il m'est revenu, ce cher petit, par ce même large trottoir ourlé de mourons et de chicorées, agitant de loin le revers de son veston étoilé du ruban rouge !

Du reste, il marche à grands pas, François ! Je me l'imagine déjà élève de quatrième, d'humanités, de rhétorique, à Larressore... Le dimanche soir nous prenons, pour aller le voir, le train d'Uztaritz comme nous allions naguère voir nos filles à Anglet par ce coucou de B. A. B. aux locomotives si drôles avec leur longue cheminée en tuyau de poêle. Le petit Séminaire est délicieusement perché au-dessus de la vallée de la Nive, dans un site ravissant. L'horizon y est large, et l'air salubre. Aussi est-ce plaisir de voir comme mon fils grossit ! Le vent du pays basque, en piquant ses joues, les colore à ravir. Il grandit beaucoup, car c'est l'âge, mais la forte nourriture que préparent les Sœurs Bleues étoffe ses membres en pleine croissance. Quel beau séminariste il fera, dans un an ou deux ! La soutane lui ira très bien. Il aura le pas large et le port de tête un peu haut des vicaires basques de la Cathédrale...

Chimères ? Billevesées ? Fantasmagories ? Ah ! qu'elles me condamnent, les mères qui n'ont jamais rêvé de ces folies près du berceau ou du lit court de leur enfant petit ! Qu'elles me raillent, celles qui n'ont pas cherché à se consoler des peines que

leurs fils leur ont données par la pensée des joies qu'ils auraient pu leur procurer ! Il entre dans les tourments de notre martyre de connaître le choc cruel de ces rêves, quand ils s'éteignent, contre la réalité qui demeure.

La réalité où je me suis meurtrie toute cette première année de mon veuvage, c'est ceci : la frayeur de mon inexpérience devant mon budget insuffisant, les terreurs de ma conscience prise entre mon devoir de seconder chez mon enfant l'appel de Dieu, et celui de ne pas sacrifier à cet appel les justes droits de mes autres enfants sur leur part de fortune.

Certes, je n'étais pas, je suis moins encore aujourd'hui, une victime des préjugés égalitaires des Français en matière de testament. Le sang a toujours crié en moi contre le partage forcé. Fille d'une race qui admet le droit absolu du chef de famille à léguer son bien comme il l'entend selon les intérêts de la maison permanente, je crois au droit d'aînesse et je crois aussi au droit de privilégier un enfant en faveur de Dieu qui l'appelle comme à celui de l'avantager pour le bien de la maison qui le réclame. La vocation est au-dessus même de la famille. Mais si le conflit des deux amours est douloureux au cœur de celui que ces deux amours se partagent, il devient intolérable pour la femme, pour la mère, à qui il appartient, humainement, de faire pencher la balance.

Les sacrifices qu'on aurait accomplis allégrement soi-même, on hésite à les imposer à d'autres êtres également chéris. Si j'allais me tromper sur des signes enfantins et équivoques ? Si j'allais jeter pour une cause stérile et condamnée le pain de la famille et la réserve des mauvais jours ? Si François adolescent, si François jeune homme brûlait un jour le fragile rêve de François enfant ? Si le « petit ciboire » n'était qu'un jouet ?

Un homme était là qui pouvait répondre à mes doutes, que Dieu semblait avoir mis sur mon chemin pour m'éclairer : l'abbé Iribarne. Comment ai-je pu passer toute cette première année de Jauréguizar sans lui parler de ce qui me tourmentait pendant le jour et qui troublait toutes mes nuits ? Comment, dans mes confessions mêmes, lui ai-je dissimulé si longtemps l'objet de mes préoccupations les plus cruelles ? Sans doute cet horrible formalisme, ce guindé, ce conventionnel que j'apportais encore dans mes pratiques de religion et que nous avons hérité, dit-on, des jansénistes en ce pays qui a hébergé Jansénius et donné l'abbé de Saint-Cyran. J'avais du prêtre une idée trop rigide. La vieille physionomie de M. Iribarne venait interposer dans mes confidences son masque glacé.

J'ai laissé marcher les événements. Le curé de Jauréguizar avait vu clair à travers le cristal épais

de ses belles lunettes. Peut-être aussi l'abandon charmant de François l'aida-t-il à percer ma réserve et ses aveux à comprendre mon silence. Par l'âme du fils s'éclaira sans doute l'âme de la mère. Et, s'il continua de garder le silence, il commença d'agir.

Jusqu'au jour de mes premières confidences, M. Iribarne a suivi fidèlement une tactique : c'est toujours par mon fils lui-même que j'ai connu les étapes par où le vieillard acheminait l'enfant vers les marches de l'autel. C'est François qui m'a demandé à faire coïncider sa première communion avec la première messe d'un nouveau prêtre. C'est lui encore qui m'a fait connaître un désir de M. Iribarne : celui de le prendre chaque jour une heure au presbytère pour lui apprendre le latin. Enfin c'est François qui est venu me dire un jour :

— Tu sais, maman ? Je vais être enfant de chœur ! M. le Curé m'a dit que tu dois me faire une petite soutane, et un petit rochet aussi. Et regarde : il m'a donné une image pour toi...

J'ai pris la gravure aux marges dentelées. Elle représente le jeune Samuel qui offre au grand prêtre le pain et les burettes. Je lis au bas deux lignes imprimées : « *Samuel ministrabat ante faciem Domini, puer, et tunicam parvam faciebat ei mater sua.* » (I *Rois*, ch. II). Au verso, la grosse plume de l'abbé

Iribarne a simplement mis la traduction : « Samuel enfant aidait aux cérémonies devant le Très-Haut, et sa mère lui avait fait une aube à sa taille. »

J'ai répondu : « Oui », très bas, et j'ai vite donné à mon fils une commission pour la cuisine, car — c'est absurde ! — je vais pleurer. Elle a frappé mon cœur, cette mère du petit Samuel, cette maman si lointaine, faiseuse d'aube pour son enfant. Je sens qu'elle est ma sœur ancienne, cette femme dont les doigts ont mesuré la toile et poussé l'aiguille et fait froncer les plis pour adapter au corps gracile de son petit garçon une aube de prêtre, l'aube de son petit prêtre.

Je sors, car François va revenir, et je veux être seule. Il a neigé hier légèrement, et, la nuit, le givre est venu. Tout le parterre est figé dans une parure blanche qu'effrite à peine le départ brusque des moineaux perchés. Le sapin du fond semble recouvert d'une housse de velours gris argent, du teint des lichens desséchés sur les chênes très vieux. Et le treillis des buissons, fidèlement ourlé par la neige, dessine au ras du ciel d'admirables broderies délicieusement ouvragées.

C'est là que j'ai eu l'idée, pour la première fois, du rochet de dentelle. J'ai songé tout à coup à commencer, dans mes moments perdus, une broderie ou une dentelle, travail d'art minutieux et très long, que je destinerais à orner le surplis ou le rochet de mon

François prêtre. Lentement je poursuivrais au travers de douze années cette œuvre d'artiste et de mère. Je choisirais un point d'une délicatesse et d'une difficulté exquises : le point de Bruges ou la plus fine blonde d'Espagne. Mes doigts assouplis au fuseau ou à l'aiguille ne redoutent pas la tâche. Aux heures grises, j'irais prendre dans mon nécessaire l'interminable et chère dentelle. J'y ajouterais un dessin, un fleuron, un entre-deux. Je bercerais mon chagrin à la pensée que je travaille pour mon petit prêtre. Et François, plus tard, revêtu de ces ornements qui m'auraient coûté tant d'années, consolée de tant de larmes, porterait à l'église comme les parcelles de ma douloureuse vie mêlées à son sacerdoce triomphant, la trame de mes peines mêlée à la trame de son beau rochet. Je pensais ainsi qu'un peu plus de moi-même, avec mon fils, monterait à l'autel et que nous célébrerions comme à deux les rites où flotteraient ces dentelles.

J'ai voulu commencer aussitôt le cher travail. Pendant plusieurs heures j'ai feuilleté mes collections de la *Mode illustrée* et du *Journal des demoiselles*. Aucun modèle ne me paraissait assez beau. Enfin j'ai choisi un dessin ravissant au point d'Alençon. J'ai été prendre au fond d'une commode mon coussin à dentelles remisé depuis la naissance de mon plus jeune enfant, défait une boîte de pelotes de fil et vérifié les tirants des fuseaux. Puis j'ai tracé la première engrêlure.

Le bruit des fuseaux entrechoqués avec un claquement de castagnettes a éveillé dans mon cœur une chanson. Il m'a rappelé mes jours de jeune mère, quand mes doigts, allégrement, préparaient des dentelles pour l'enfant qui allait venir. Comme ils couraient, mes doigts agiles, à travers le clavier des manettes de buis, les alternant et les croisant, tantôt attachés à l'une sans pouvoir s'en déprendre, tantôt papillonnant et les rejetant toutes après un tour de fil ! Dansez, disais-je, fuseaux légers, pour le petit qui va naître ! que tout s'agite et se remue, comme vous, dans le palais où ce grand petit prince va entrer bientôt ! Faites autour de lui des rondes en lacis et en bisettes ! Chantez-lui des aubades de dentelle et des berceuses de guipure ! Que sa vie soit longue et douce comme le fil qui se déprend de vos lèvres ! Qu'elle soit un bel ouvrage comme la floraison de réseaux que vous sèmerez en courant !

Et maintenant encore je me reprenais à penser : « Courez, mes vieux fuseaux, pour l'enfant qui a grandi ! Courez, mais non plus pour les béguins, les maillots ou les layettes ! Courez pour le rochet. Et bientôt courez pour l'aube ! Courez pour mon prêtre, mon petit prêtre de demain ! Douce et blanche comme le fil qui se déprend de vos lèvres sera la vie de mon enfant. Ouvragée comme vos dentelles et comme elle transparente sera l'œuvre de mon prêtre dans les âmes divinisées... »

Mon imagination, comme mes doigts, avait commencé à courir. Où allais-je, oubliant tout : gêne, scrupules, inquiétudes ? Quoi ? déjà le charme de ce travail d'église sur mes peines du jour ? Ah !... ne dévidez pas trop vite, mes mains, ces écheveaux du fil de bonheur ! Réservez-les pour les heures grises qui s'amoncellent à l'horizon !

J'avais tracé déjà une première ligne. Je m'arrêtai. Je piquai les épingles pour fixer les points. Comme je relevais la tête, je vis que François, debout derrière mon épaule, avait suivi mon travail. Sous son regard, mes yeux se détournèrent. Mais lui me passa, câlin, le bras autour du cou et me murmura à l'oreille, comme il avait fait jadis pour le « petit ciboire » :

— N'est-ce pas, maman ? C'est pour mon rochet ?



Ainsi François a réalisé ce prodige d'établir, sans confidences, et presque sans paroles, l'entente parfaite entre M. Iribarne et moi au sujet de sa vocation. Mon secret n'a pas franchi mes lèvres et pourtant ce prêtre le connaît. Nous nous comprenons à merveille et aucun de nous deux n'a dit : « François sera prêtre un jour. » Je me suis tue parce qu'il aurait fallu dire ma gêne. Il se tait aussi parce qu'il doit la connaître et savoir que j'en rougis. En lui

parlant la première, n'aurais-je l'air de quémander ? Et lui, s'il s'avançait, n'aurait-il l'air d'offrir ? Nous nous taisons, mais le mystère est fragile. Le mur qui le recouvre s'effrite et tremble à tout moment. Nous sentons l'un et l'autre comme une convention tacite sur un point admis d'avance. Il sera très facile, au jour venu, de nommer ce qu'on entend déjà.

Comment François s'y est-il pris ? Je l'ignore. Art exquis des enfants à insinuer les choses ! Des attitudes, des regards, surtout des silences ! J'ai pensé quelquefois que le vrai langage de l'âme est le silence. Les petits le connaissent. Tout le monde ne l'entend pas : il y faut un sens si délié ! Mais les mères, les prêtres, je crois, les grands éducateurs savent le surprendre. Je suis sûre qu'en observant son petit élève, M. Iribarne a compris tous les entours de cette vocation, ses répercussions sur moi, sur nos enfants, sur la maison. En parler, au moment venu, sera la plus simple des choses...

Si simple, si simple que je ne m'en suis pas même aperçue ! Vraiment, je ne puis retrouver les circonstances où ces graves paroles ont été prononcées : François au Séminaire, François prêtre ! Cela était devenu si naturel, avant d'être dit, que le dire par le langage n'a pu frapper mon souvenir.

Ce que j'ai retenu, c'est une lettre du Supérieur du petit Séminaire, le saint M. Bordes, m'envoyant avec le numéro de lingerie de mon fils l'avis suivant

de l'Évêché : « Sur les renseignements très favorables communiqués à son Conseil, Monseigneur a fait inscrire l'élève François Jauréguy au nombre des pensionnaires de l'Institution Saint-Joseph de Mauléon qui doivent bénéficier d'une demi-bourse pendant toute la durée de leur séjour dans cet établissement. »

Quand, ce jour-là, M. Iribarne est venu me saluer, comme d'habitude, au retour de sa promenade, je lui ai tendu la lettre sans mot dire. Il n'a rien perdu, en la lisant, de sa raideur solennelle et il a eu un imperceptible sourire :

— Voici, a-t-il dit, François aspirant. Il vous fera honneur, Madame, et aussi à Jauréguizar.

J'ai ajouté avec émotion :

— Et à son maître, si bon pour lui, pour nous...

Pauvre vieil ami ! Je n'ai pas besoin de chercher bien longtemps pour connaître l'intermédiaire mystérieux qui a donné au Conseil de l'Évêché les « renseignements très favorables ». Il a craint de me blesser en me parlant de ses démarches, et tout s'est fait sans le moindre froissement pour mon amour-propre de châtelaine.

Maintenant le sort en est jeté. J'ai mis François au collège. Déjà sa vocation n'est plus un mystère, car on dit partout qu'il a « commencé son latin ». M. Bordes nous a accueillis avec une bonté charmante quand je le lui ai amené. La présence de ce

vénérable vieillard aux cheveux étincelants de blancheur sur un visage rose et doux m'est un grand sujet de confiance. On le consulte de très loin : des hommes du monde, des industriels, surtout des mères. On ne l'appelle plus que le « saint Monsieur Bordes », et vraiment, à le voir, on ne peut penser qu'à sa sainteté. Le regard est d'un enfant : l'expression de la tête un peu penchée sur l'épaule, toujours souriante, mais sans mignardise aucune, car ce Béarnais, fixé depuis quarante ans parmi les Basques, a toute la finesse de sa race, peut-être même la malice courtoise. Il comprendra mon François, il le dirigera.

Moi, je suis retournée à ma solitude. Monique est entrée, elle aussi, au Pensionnat Notre-Dame d'Anglet. Je n'ai plus que mes deux derniers demeurés auprès de moi. Déjà la grande maison se vide, la tablée s'égrène, je vais être seule... C'est l'heure que Dieu a choisie pour me faire racheter par l'épreuve de ma faiblesse, ma nouvelle grandeur.

## V

Qu'ai-je besoin de taire plus longtemps le secret de ma grande épreuve ? Je n'écris pas un roman : je n'ai pas à graduer les scènes, à ménager l'intérêt comme ferait un écrivain. J'étale ici ma vie toute palpitante et pour moi seule.

J'ai aimé.

La troisième année de Jauréguizar — François avait douze ans — Stéphanie sortit de pension. La pauvre chérie rapportait son brevet élémentaire, conquis de haute lutte après un long surmenage. Le docteur Diriart, qui me la ramenait avec Monique et une de leurs amies — une petite orpheline biscaïenne dont j'avais accepté la garde pendant les vacances — ne me cacha pas son inquiétude.

L'enfant avait besoin de grand air et de suralimentation pour fortifier un tempérament débilité, des poumons surtout, exposés à une menace très nette de tuberculose.

— Une saison à Ahuzky ! proclama le docteur. Jolie altitude, l'air des neiges, une eau exquise qui ouvre l'appétit, du mouton succulent tué sur place, du lait nourri de gentiane et de camomille... Ça vaut un Davoz ou un Font-Romeu, votre Ahuzky.

Il ne disait pas, mais il n'avait garde de l'oublier : « Ça coûte aussi moins cher. » Il savait que mes ressources, même providentiellement augmentées par la pension de Maïté, la petite Biscaïenne, pouvaient à peine me permettre les frais d'une villégiature très modeste.

Ahuzky ne figure pas, bien sûr, parmi les stations et les villes d'eaux à la mode. C'est un maigre bouquet de trois ou quatre grands chalets perdus en pleine montagne autour d'une source minérale, d'une fluidité et d'une fraîcheur merveilleuses. Point d'hôtel : le plus large des chalets en tient lieu. Point de voie carrossable : excursionnistes, vivres et provisions, tout est monté à dos de mulets par les raidillons rocailleux qui serpentent à travers les genévriers et les mélèzes.

Le bon docteur voulut bien se faire notre guide. Il loua pour nous, au chalet Harbibilia, trois grandes chambres sur la longue galerie de bois qui coupe, à la mode basque, toute la façade d'arrière du bâtiment. Nous prendrions là, sous l'auvent qui couvre le balcon, les repas préparés avec nos provisions à nous par notre cuisinière de Jauréguizar. Ainsi

nous vivrions comme indépendants sous le vaste toit qui abritait déjà une vingtaine d'Américains venus pour « prendre les eaux ».

Ce fut charmant. On nous offrit, dans les fermes, des mulets et des ânes. On avait choisi les bêtes les plus douces, et il n'y eut d'autre incident que les ruades du bourricot de Maïté, piqué par des guêpes dont il avait foulé le nid dans une motte de lavande. La courageuse petite, du reste, ne prit point peur et se cramponna si bien au pommeau du bât que les bonds du roussin affolé ne purent jamais la désarçonner.

Partis de Jauréguizar au petit jour, nous passions le licou de nos bêtes aux anneaux de fer de l'auberge Harbibilia vers une heure de l'après-midi.

Le docteur, qui nous attendait, avait fait servir dans la galerie notre déjeuner très couleur locale : la « garbure » ou la soupe au choux, l'omelette aux piments, le gigot de mouton aux haricots et le savoureux fromage de la montagne. Le vent frais des cimes aiguisant l'appétit, mon jeune monde dévora.

Le docteur jubilait. Placé à table entre Monique et Stéphanie, il servait ses voisines avec une opulence qui m'alarmait.

— Laissez donc, disait-il. Le mouton d'Ahuzky est plus léger que du tapioca. Allons, fillette, ton verre ! Ce n'est pas du vin des nonnes, ça, du vin

baptisé ! C'est du bon vin d'outre qui donne des couleurs !

Déjà ces quelques jours passés dans la montagne l'avaient rajeuni. Après avoir pourvu à nos préparatifs, il avait lié connaissance avec quelques amateurs de manille, son jeu favori. On se donnait rendez-vous chaque soir pour la partie, sur l'esplanade du chalet, à la lueur des chandelles.

— J'aime ces Américains, me disait le docteur, en descendant de la galerie après déjeuner. Ils ne sont ni bigots, ni bégueules. Le frottement de la vie leur a raclé la croûte native de leur cléricalisme. Avec eux, on peut raisonner. De plus, des gens très bien... Tenez : il y a un Etchandy...

— M. Etchandy est ici ? demandai-je avec une surprise un peu effrayée.

— Vous connaissez ?... Pour toute la saison. Charmant jeune homme et fort riche, à ce qu'il paraît. De plus, un garçon intelligent qui s'est débarrassé là-bas des préjugés fanatiques... Avec cela, bon, très bon.

***

Jean Etchandy ! À ce seul nom, quel peuple de souvenirs se levait en moi !

Le château d'Etchandy est, comme Jauréguizar, une gentilhommière villageoise dont la grosse tour

ronde s'élève, sur la rive opposée du gave, au long de la route nationale de Tardets à Mauléon.

Quand j'étais fillette, récemment venue d'Amérique, on se voyait beaucoup entre châteaux. J'étais très liée avec les sœurs de Jean : deux brunes au regard de braise noire, dont j'aimais le sourire très doux et les paroles lentes. Jean ne venait à Jaurèguizar que pendant les vacances. Élève de seconde au petit Séminaire, il se préparait, disait-on, aux missions lointaines. On vantait son intelligence primesautière, son imagination riche et ardente. Il obtenait tous les ans, à la distribution des prix, des succès dont parlaient, avec une visible fierté, ses sœurs qui l'adoraient.

Jean Etchandy était, vers ce temps, un grand garçon très droit, bien découplé, aux épaules hautes. Un peu moins brun que ses sœurs, il avait le teint mat où saignait largement le rouge des lèvres grandes, des yeux sombres aussi, sous des arcades bien dessinées par des sourcils très longs. Des cheveux noirs en brosse courte qui achevaient de lui donner un air de force et de tranquille assurance. Le type basque de la Navarre, atténué de vraiment espagnol. Sa mère, une Miranda, était la fille d'un officier supérieur de l'armée carliste, émigré en France après l'échec de son parti. D'elle — qu'il avait peu connue — il avait hérité, avec les marques caractéristiques du sang, cette impétuosité des passions,

cette fougue du tempérament qui devaient lui être un obstacle dangereux dans la forte carrière qu'il rêvait d'embrasser.

L'année où il acheva sa seconde, Jean vint plus assidûment à Jauréguizar. Son âge, sa gravité de jeune homme, faisaient de lui le chevalier servant de ses jeunes sœurs. Elles ne se plaignaient point d'une compagnie qui les flattait, et moi-même je prenais grand plaisir à voir, presque chaque après-midi, s'encadrer, dans l'ovale des viornes-obiers qui couronnaient de leurs houppes blanches la grande grille du parc, la haute silhouette du collégien. Sa gaîté expansive, ses manières empreintes de franchise et de bonté fournissaient à ces visites une note cordiale et très simple que nous aimions. Souvent, après quelques instants de causerie, nous allions en promenade, laissant sous les tilleuls du parterre maman et ses amies — des dames américaines — deviser en espagnol, un ouvrage aux doigts. Jean nous apprenait les chemins de la montagne qui conduisent aux grandes fermes perdues. Dans les taillis de noisetiers, il tirait avec adresse des écureuils en maraude. Nous rentrions quelquefois tard des maisons paysannes où on nous avait servi, pour goûter, du miel de chênes et du pain de maïs.

L'exubérance franche de Jean avait paru tomber avec son retour de l'année de rhétorique. Il avait dix-sept ans. J'en avais près de seize. Sa voix avait pris un timbre grave. Quand il marchait avec nous, je ne le voyais plus prendre, parfois, son élan et franchir d'un bond la haie de branches entrelacées qu'il nous fallait passer avec efforts. Il nous attendait, maintenant, nous offrait la main ou le bras pour sauter. Bien qu'il fût devenu plus taciturne, nos conversations semblaient l'intéresser plus qu'autrefois. Il oubliait de prendre son fusil. Il avait une manière de raisonner posément. Il parlait comme un homme.

Jean, à dix-sept ans, n'avait plus ce regard toujours levé, ce grand air de bonheur, qui nous mettaient à l'aise et en joie. Un sourire plein de pensée régnait sur ses lèvres aux heures de gaieté, au lieu du franc éclat de rire d'autrefois. Je m'étais aperçue qu'il était distrait, car ses yeux s'arrêtaient souvent sur mon visage ou sur mes cheveux.

Pour me faire comprendre ce regard et m'expliquer tous ces changements, il m'a fallu — tant j'étais naïve ! — ses propres paroles et son mouvement passionné, tandis que je le raccompagnais vers Etchandy, un soir de l'automne finissant.

Nous avions rencontré, sur la grand'route, des amis. La soirée était délicieusement douce : le soleil déclinant vers les montagnes de la Basse-Navarre bai-

gnait toute la vallée dans une poussière d'or où étincelaient, comme des jeux de dés épars, les cubes blancs des maisons paysannes. Nous avions voulu reconduire nos amis jusqu'au delà du pont de rondins qui unit les terres de Jauréguizar au village d'Etchandy. Jean nous avait appris un « raccourci ». On abandonnait la route nationale après les dernières maisons du bourg. On dévalait la pente d'une prairie pour franchir le bief d'un moulin sur une passerelle qu'ombrageait un bosquet de hauts saules noirs. Il fallait longer le canal bordé de grands peupliers et traverser les garrigues du gave où galopaient les derrières à houppette des lapins attardés.

Comment me trouvai-je seule avec Jean au moment de traverser le bouquet de saules, je ne puis m'en souvenir. Ma pensée était intriguée par les revirements étranges survenus en ces derniers mois dans l'attitude du jeune homme. Nous avions ralenti la marche. Au delà du boqueteau, nous entendions — un peu adoucie par le bruit d'une cascade tombant d'un aqueduc — les voix tranquilles de nos amis déjà passés de l'ombre du sous-bois à la clarté des landes riveraines.

L'eau tombée de l'aqueduc s'écoule, sous les arbres, par un lit large et peu profond qu'enjambe une simple planche branlante posée sur deux pilotis.

La succession des ténèbres à la lumière m'avait aveuglée. Je dis innocemment :

— Jean, je ne vois pas la passerelle. Aidez-moi.

Un bras souple et fort s'enroula sans brusquerie autour de ma ceinture. Je me sentis soulevée tandis qu'un souffle battait de près ma joue gauche. J'entendis gazouiller sous notre double poids la planche du pont rustique.

Mais le grincement du baliveau n'avait pu étouffer une parole qui, chuchotée dans ce court instant, m'avait bouleversée toute :

— Je vous aime !

Je ne puis dire le trouble où me jeta ce mot quand je repris pied sur la rive. J'étais si loin de soupçonner ! Jean était toujours à mes yeux l'aspirant au sacerdoce, le prêtre de demain. Malgré ses allures toutes de jeune homme alerte et décidé, je le regardais avec respect, comme l'être privilégié, déjà marqué pour l'autel. Son aveu me semblait une défaillance, et d'avoir défailli il ne me paraissait plus le même, tandis qu'en silence je regardais se découper sa haute taille sur les rougeurs du couchant striées par les ramilles.

— Jean, lui dis-je enfin, qu'avez-vous dit ? Vous ne pouviez pas, vous !

Il me répondit d'une voix sourde où l'élan de la passion tremblait :

— Si ! je pouvais ! je puis ! Je suis libre encore. Je ne veux plus être prêtre, plus être missionnaire !

Une angoisse horrible me saisit. Je me crus coupable tout à coup de ce que je croyais être, chez le jeune homme appelé par Dieu, un reniement, une lâcheté. Je me mis à marcher précipitamment sous le boqueteau comme si j'avais voulu fuir un fantôme, tandis que je disais d'une voix haletante :

— Taisez-vous ! taisez-vous ! Votre vocation !

Je rejoignis seule nos amis sur les berges du bief :

— Quelle peur ! leur dis-je pour expliquer ma fuite et mon trouble. Quelle peur ! un homme était caché dans le bosquet ! Il nous a fait : hou ! hou ! Et je me suis sauvée !

Mais, comme je feignais de rire, je sentis mon cœur tout à coup se serrer, car Jean nous avait rejoints d'un pas lent et, sur la mateur de son visage devenu livide, j'avais vu battre à grands coups les paupières comme s'il allait tomber.

Le lendemain, une fillette d'Etchandy, qui venait chaque jour à notre école des Sœurs, m'appela à la grille du parterre et me remit un billet. J'ai gardé ce pauvre carré de papier quadrillé aux plis ternis et usés. Le voici :

MADEMOISELLE,

« Il y a longtemps que j'avais résolu de tout vous dire, mais je n'ai pas osé. C'est absurde, n'est-ce pas ? Mais que voulez-vous ? Hier au soir encore, avant d'entrer dans le bosquet, ma conversation était banale, ordinaire. Combien elle eût été plus intime si j'avais pu vous dire tout ce que je voulais vous confier ! N'aviez-vous donc pas remarqué que, depuis ces dernières vacances surtout, j'essayais de vous parler plus sérieusement, d'aller à vous ? Vous avez été bonne pour moi. Vous ne me repousserez pas. De tout ce que j'avais à vous dire, c'est le plus pénible et le plus vrai que je vous ai dit hier, je ne sais plus comment. Je n'avais pas ma tête à moi. J'ai vu votre frayeur quand je vous ai dit que je ne voulais plus être prêtre. Vous avez pu croire que c'est à cause de vous. Non. Si je sentais encore l'appel de Dieu, j'aurais la force de sacrifier mon amour et je m'en irais aux missions en vous oubliant. Mais il y a des choses plus graves et que je ne puis vous dire à vous qui êtes un ange. Moi, je ne suis pas bon comme vous... Devenir un jour un mauvais prêtre, je ne le veux pas. Et devant le danger d'aboutir là, je veux fuir, tant que je suis libre encore. Je pourrais essayer le Séminaire, en attendre un saisissement qui enchaîne mes passions. Mon directeur me

dit de ne pas espérer ce miracle, si de moi-même et dans ma vie ordinaire je ne suis pas plus fort. Je partirai. Je sais que me tourner vers vous, pour le moment, est inutile. Aux yeux de vos parents et des miens même, je ne serai demain qu'un aspirant qui a manqué son but. Je dois me faire une fortune. Mon oncle du Chili est déjà au courant de mon secret. Il m'approuve et m'appelle. Je pars. Mais, sachez-le, je reviendrai. Mon but unique, c'est vous. Jeter du temps sur mes études avortées, puis gagner beaucoup d'argent pour vous avoir, pour vous rendre heureuse. Rien ne sera épargné : ni peine, ni sacrifice. Vous ne m'attendrez peut-être pas. Moi, je ne me découragerai qu'au jour où je vous verrai morte. Vous saurez tout ce que peut faire un Basque à qui vous avez inspiré un amour aussi profond ! Adieu ! Adieu ! »

JEAN.

Jean disait vrai. Peu de jours après, la rumeur circulait de son renoncement. Ni lui ni ses sœurs n'étaient plus venus à Jauréguizar : sans doute, la confusion de reparaître en public après une défection toujours déshonorante aux yeux des paysans. Son père le munit rapidement d'une provision de voyage et il partit, accompagné jusqu'à Bordeaux par l'aînée de ses sœurs.



Depuis ces temps déjà lointains, je gardais au cœur le coup de ce premier aveu et de ce premier brisement. Après quelques années de silence autour de l'émigré, j'avais entendu reparler de Jean. L'oncle du Chili avait été bon avec munificence. Heureux de voir chez son neveu la volonté de réussir, il lui avait passé, avec le gros de ses bénéfices de commerce, une affaire pleine d'avenir : l'exploitation de terrains où l'on venait de découvrir d'importants gisements d'onyx. Le petit aspirant de la veille était maintenant un très riche « Américain ». Je savais aussi qu'il refusait obstinément de se laisser marier.

Il y avait donc quinze ans que j'avais perdu de vue Jean Etchandy (quinze ans depuis le soir de la scène du boqueteau !) quand son nom revint à passer brusquement devant moi. Je tremblais de me retrouver, jeune femme, devant l'homme qui, le premier — l'unique ! — m'avait murmuré l'aveu de son amour.

Je sais bien : cette perspective n'embarrasserait pas les femmes d'aujourd'hui ! et comme mes amies elles-mêmes riraient de ma simplicité, si ces confidences tombaient quelque jour sous leurs yeux !

Oui, je tremblais. J'aurais tout donné au monde pour que me fût épargné le supplice de cette rencontre. Mais il était trop tard pour reculer.

Bien sûr, nous allions nous rejoindre, et au moment le plus inattendu, au tournant de ce couloir, en ouvrant cette porte ! Quelle attitude prendre et quels mots *lui* dire ? Comment me défendre contre la stupide rougeur qui, je le sentais bien, allait me monter au visage ?

Le mot final du billet écrit au lendemain de la passerelle revivait dans mon souvenir : « *Vous ne m'attendrez peut-être pas. Moi, je ne me découragerai qu'au jour où je vous verrai morte...* » Un instinct secret me disait que, de son côté, et en dépit de son long effacement, Jean gardait aussi mémoire du serment d'autrefois. Son obstination même à refuser tous les partis trahissait la fidélité de son premier amour.

Dans le cône d'ombre d'un mélèze, sur l'esplanade du chalet, une petite table de bois blanc réunissait quelques joueurs de cartes. À l'apparition du docteur qui sortait avec moi de l'auberge, des hommes se levèrent.

Le vieux médecin me présente ses nouveaux amis avec une rondeur qu'autorisent les circonstances. Du reste, on se connaît déjà quelque peu ; les familles d'Américains se voient beaucoup dans le petit pays et l'étiquette d'*Indiano* suffit à faire agréer. Les amis du docteur sont bien dans le genre consacré : beaux hommes aux épaules fortes et à la moustache fournie, en veston noir et chapeau mou. Plusieurs en manches de chemise, croisent sur des torses d'athlètes des bras puissants. Des boutons de manchettes en gros or

brillent à leurs poignets et des bagues à leurs doigts courts.

Mais tandis que je reçois leur salut cordial, presque cavalier, à la mode de la pampa, j'ai très bien aperçu un grand jeune homme, habillé lui aussi de noir, qui se tient un peu en arrière, plus effacé, plus attentif. Je sens passer sur moi le rayon sombre de son regard qui s'attache. C'est bien lui...

Quinze années d'Amérique n'ont guère changé l'expression de ce visage plein et mat qui reflète toujours la tranquille assurance d'une force consciente. Le port de tête maintenant affermi, le buste tassé, les épaules toujours hautes, mais plus reposées, aident à cette impression. Le jeune Américain a bien pris l'extérieur et le costume des Basques revenus d'Argentine ou du Chili. Il arbore sur le gilet blanc la double chaîne d'or et, aux doigts, des pierreries. Mais sa finesse native lui fait porter avec une élégance de bon goût ces hochets et ce clinquant dont se parent chez nous, avec une outrecuidance amusante, les paysans enrichis.

Jean ne s'est pas avancé vers nous et j'ai feint de ne pas le voir. Notre situation, si nous en demeurons là, deviendra des plus épineuses ou des plus absurdes. Par bonheur, notre vieil ami sauve tout, lui qui, bientôt, va tout compromettre. Une forte tape sur l'épaule de l'Américain et une exclamation enthousiaste :

— Et Etchandy, petite ? Etchandy que je ne vous présentais pas ! La crème des Américains !

Je m'empresse à réparer et j'en deviens maladroite :

— Nous nous connaissons, docteur. Bonjour, Jean !

Le docteur pirouette sur son talon, fait claquer ses doigts :

— Diantre ! Si nous en sommes au petit nom !

Il n'y a plus qu'un moyen de me sauver, car je deviens pourpre. C'est de renchérir gaiement :

— Mais oui, docteur, vous le savez bien ! Les Etchandy et nous, c'est de toujours ! du temps où nous étions tout petits !

Je sens passer de nouveau la nappe d'un regard noir, sans doute chargé de souvenirs. Jean se contente d'affirmer d'une voix tranquille, d'une voix grave :

— Bien sûr, docteur, bien sûr !

Ces révélations faites sur le passé, il ne restait plus, pour ne les point démentir, qu'à continuer de voir, en effet, aux chalets, aux sources, à la promenade, celui que la rondeur expansive du vieux major m'avait forcée à reconnaître devant tout le monde comme un ami d'enfance.

Jean fut dès lors notre compagnon de tous les jours. Le matin, après le petit déjeuner, il nous conduisait aux fontaines par le haut chemin en corniche sur les flancs des rochers. Tandis que le docteur, resté en arrière, discutait religion ou politique avec ses partenaires de jeu, il coupait, dans les anfractuosités, des crosses de fougères pour nous en faire des sièges autour de la source. Quand nous étions assises, mes filles et moi, devant l'admirable panorama des vallées et des cimes, il nous servait à tour de rôle l'eau glacée et légère dans un joli gobelet de cristal à garniture d'onyx. Mes garçons folâtraient ou buvaient dans le creux de leur main à même le filet d'eau.

Souvent, au retour, Jean nous proposait d'allonger la promenade. Nous allions visiter les cabanes des bergers. Les enfants s'intéressaient passionnément à voir traire les brebis dans l'enclos, presser le fromage, ou rôtir le pain de maïs. Les jeunes chevriers nous offraient des myrtilles ou venaient le soir au chalet porter à mes filles de petits fromages ronds comme une pomme, qu'ils avaient faits exprès pour elles et qu'on appelle en effet dans le pays « fromages de demoiselles ».

Comment ces visites rustiques n'auraient-elles évoqué dans notre mémoire le souvenir des hautes fermes de Jauréguizar, quand nous étions enfants ? Plus d'une fois, un mot rapide le rappela ; et quand les lèvres n'osaient, nous sentions souvent, à notre silence même, que se retrouvaient nos rêves.

La compagnie de Jean était un enchantement pour mes filles. Il était si attentif à leurs moindres désirs, si prévenant dans leurs maladresses ou leurs effrois naïfs ! Son courage à border les abîmes, à passer les obstacles, les éblouissait d'admiration. Un jour qu'il avait tiré devant elles un énorme vautour, elles l'avaient vu lutter corps à corps, comme dans une lutte d'athlètes, avec l'énorme rapace qui, blessé par les chevrotines, s'était jeté sur lui et l'enveloppait de ses ailes blafardes, l'encerclait de son cou rugueux et pelé.

Moins entourés de prévenances que leurs sœurs, mes garçons vouaient cependant au jeune Américain le même culte admiratif. Seul François se montrait plus indifférent. Plusieurs fois même je l'avais vu repousser, avec un ennui presque hostile, les caresses ou les attentions de Jean. Mon petit chérubin avait-il eu connaissance des sentiments irréligieux ou de la vocation brisée de l'ancien aspirant ? Un instinct confus l'avertissait-il de la sympathie que nous éprouvions l'un pour l'autre, et, jaloux, ou ombrageux, réclamait-il pour lui seul, par le reproche muet de cette sourde inimitié, une affection qu'il ne jugeait due qu'à lui ? Je n'ose croire que son flair d'enfant allât jusqu'à redouter de voir un jour l'influence de cet homme sans religion s'introduire dans notre foyer et contrarier l'essor de sa vocation. Pourtant j'ai appris, en observant mes fils, à craindre la mys-

térieuse portée de leurs investigations. Nous disons : « C'est un enfant ! que sait-il de la vie ? » Et quand nous en sommes encore à ramasser vaille que vaille les éléments d'un problème qui nous remplit d'angoisses, eux, les petits, en ont déjà confusément touché la clef.

Il est certain que je me débattais dans les imprécisions et les ténèbres. Je ne voulais pas m'avouer mon amour : surtout, je refusais d'en envisager l'accord possible avec ma vie dans un foyer renouvelé. Un jour j'avais été méchante pour mon petit Arnaud qui, en présence de l'Américain, m'avait posé naïvement la question :

— Est-il vrai, maman, que François devra être soldat comme nous, si tu te remaries ?

Certes, je ne pouvais cacher à ma raison mon droit à me refaire une vie. Mariée jadis par dévouement pour le mari et les enfants de ma sœur, j'aurais achevé ma tâche et satisfait à mon devoir le jour où ces enfants seraient établis et leur père mort. Pierre m'avait quittée déjà ; les deux petites de Marthe allaient sortir de pension : je serais donc libre demain. Qu'est-ce qui pourrait m'empêcher dès lors de refaire selon mon cœur un foyer que j'avais fondé selon ma raison ? Mes enfants ? Eh ! leur formation, leur avenir n'étaient-ils intéressés à une alliance qui allait me permettre, précisément, de leur procurer cette formation, de leur préparer cet avenir ?

François lui-même ne devrait-il pas à ce nouveau mariage l'assurance de pouvoir terminer ses études et de toucher enfin au but de sa vocation compromise par ma pauvreté ? Quoi encore ? Le souvenir d'une défection ancienne, d'une vocation brisée ? Sans doute, je savais la ténacité des rancunes populaires, en pays basque, contre les aspirants au sacerdoce qui échouent dans leur projet, mais je savais aussi, mieux que personne, combien le motif qui avait arrêté Jean était honorable, puisque le jeune homme au tempérament impétueux n'avait reculé que devant le danger de devenir un mauvais prêtre. Qui oserait vraiment lui reprocher la loyauté de son geste ? Et puis, il avait réussi... Et à qui réussit, le peuple pardonne tout.

Cependant, je mettais, à rejeter ces suggestions, autant d'intransigeante raideur que j'en aurais mis à repousser des doutes contre ma foi de chrétienne. Je m'évadais dans la négation passionnée. J'écartais avec rage la pensée positive d'un avenir où Jean aurait pu entrer en tiers, et je m'imaginais que, ce renoncement fait, il m'était permis de penser longuement à lui, comme nous pensions parfois, toutes jeunes filles, à des êtres de chimère, inconsistants et impossibles. Ainsi nous cherchons à nous tromper nous-mêmes jusqu'au jour où la conscience qu'on veut leurrer s'élève et crie et fait tomber les masques.

Il est de ces impressions troublantes et profondes dont nous ne voulons jamais nous donner la formule afin de continuer à nous en nier à nous-mêmes l'existence. Elles sont, pourtant ; elles ont, dans les replis de la conscience, leur force impérieuse et sourde ; et telle est la puissance de vie qu'elles amassent dans cette activité occulte qu'un jour, enfin, elles s'imposent à nos lèvres et en jaillissent dans un cri d'effroi, de surprise ou d'amour.

Les jours d'Ahuzky passaient. Mes enfants avaient embelli. Stéphanie ne toussait plus ; elle avait retrouvé son teint de rose. Nos ressources fondaient. Il fallait penser au retour.

La première allusion que je fis à un départ prochain fit s'élever deux protestations : l'une éclatante, l'autre muette. Le docteur tempêta : écourter ainsi la saison était une folie : le bien des enfants réclamait une quinzaine de jours encore. Jean tressaillit, s'étonna et parut se plonger dans des rêves. Je cédai. Mais dès ce jour il me devint visible que la menace du départ avait profondément atteint notre compagnon de villégiature et d'excursions. Son visage refléta une souffrance inexprimable. Il y eut dans son regard comme une agonie, un adieu éperdu. Le docteur, qui avait noté ce changement, me dit :

— Bizarre ! très bizarre ! Hum ! hum ! qui sait ?... Enfin, il faut distraire ce garçon. Tenez :

personne dans le chalet ne joue du piano ; vous devriez venir le soir après dîner au salon avec les fillettes faire un peu de musique...

— Docteur ! vous n'y pensez pas ! Une jeune femme qui porte le deuil !

— Parce que vous le voulez bien, petite ! Ne l'oubliez pas ! Il y a près de trois ans déjà ! Et puis — sac à papier ! — nous n'allons pas danser ! Il s'agit de dérider un peu un excellent garçon que j'aime bien pour ma part, entendez-vous ? Quelques-unes de ces belles chansons populaires du pays basque : *Maitia nun zira, Prima eijerra*, etc., que vous chantiez si bien autrefois.

— Non, non, vraiment, docteur ! Vous ne savez pas ce que vous demandez !

Il me pose la main sur le bras, et, le regard fixe, le regard qu'il a quand il formule un diagnostic :

— Si ! si ! petite ! très bien !

Il renverse la tête les deux mains ouvertes :

— Et puis, sapristi ! vous qui êtes une dévote, si vous ne savez pas pratiquer mieux que ça la charité ! c'est nous, alors, les sacripants, qui devons donner l'exemple ?

— C'est bien, docteur, j'irai. Mais je pose une condition : M. Etchandy ne viendra pas me tourner les pages...

Pour le coup, le vieux major arque les sourcils avec une expression indéfinissable :

— Eh ! qu'est-ce que cela peut bien vous faiie ?

Je me mords les lèvres de dépit. Je suis devenue pourpre. Je balbutie quelque vague explication, tandis que le docteur s'éloigne non sans jeter en cascade, malicieusement :

— Tiens ! tiens ! tiens ! tiens ! tiens !

## VI

J'ai rencontré peu d'hommes aussi dépourvus de sens musical que ce pauvre docteur Diriart... L'oreile nulle, la voix fausse, le goût déplorable. Malgré tout, il voulut être, à Ahuzky, l'organisateur de nos petites séances après le dîner du soir. Il demanda en grande hâte à Bayonne des recueils de romances fades comme on en chantait en 1830, des opérettes italiennes, surtout des chansons populaires du pays basque. On le voyait feuilleter entre deux parties de manille la collection de Salaberry et fredonner sur des tons mineurs invraisemblables les complaintes souletines ou les fandangos de Guipuzcoa.

Le soir, quand je descendais après notre souper, le docteur frappait des mains comme un impresario dans les coulisses, bousculait sans merci les groupes, ouvrait le piano :

— Allons ! Allons ! un peu de musique ! Serrez les jeux, messieurs, serrez ! Ici on écoute !

Le vieux major prenait son indispensable Salaberry, en cassait le dos à la page choisie d'avance :

— Tenez petite : *Argizagiak zelutik*... Dites-nous un peu ça !

Je devais m'exécuter. Par bonheur, je tenais au bout des doigts toutes ces mélodies que j'avais jouées pendant non enfance et que mes filles déjà tapotaient gentiment. Je les chantais, je crois, avec simplicité, sans emphase ni trémolo : le charme, à mes yeux, était à les faire revivre telles qu'elles étaient nées sur les lèvres d'un pâtre pendant la garde des troupeaux, dans le cœur d'un petit paysan de notre vallée partant pour la pampa. À les chanter ainsi, je trouvais tout naturellement une note d'émotion sincère qui, sur la fin des strophes, me voilait aussi la voix comme à mon enfant.

Ces chansons basques, sont pour la plupart des chansons d'amour, mais telle est la naïveté de leur ton et la pureté de leur langue qu'on n'éprouve aucune gêne à les dire. Mes filles, si jeunes pourtant, pouvaient les chanter sans déroger, et sans qu'on y prît même garde. Seul, François avait toujours refusé obstinément de puiser dans ce répertoire.

Dès que j'étais au piano, le docteur allait s'asseoir à un angle du salon — toujours le même — où l'on pouvait me voir de profil. Quelqu'un s'y trouvait déjà qu'il avait pris la peine d'attirer le

premier soir : Jean Etchandy. Les deux hommes demeuraient là, silencieux et immobiles, pendant que je chantais. Puis, aux pauses, le docteur abandonnait son compagnon pour feuilleter encore notre recueil et m'imposer un nouveau morceau.

J'étais docile aux injonctions musicales du vieux médecin. Une seule pièce me causait un insurmontable malaise, depuis le soir où, surprise avant de pouvoir contrôler le choix du docteur, j'avais dû la chanter en me brûlant les lèvres. Oh ! mon Dieu, ce n'était rien de bien lancé ! mais ce poème parlait d'amour et il parlait d'Ahuzky... Le trouble que j'avais ressenti, en chantant cette complainte, avait-il donné à ma voix un timbre plus émouvant ? Je ne sais. Mais, dès ce jour, le docteur ne cessa plus de me demander *Bortian Ahuzky.* Devant mes résistances, il se fâchait :

— Voyons, mon enfant, vous êtes ridicule ! Cette pièce est charmante ! Je ne vois rien à reprendre, même pour une dévote de votre espèce !

— Mais moi non plus, docteur, rien, rien...

— Eh bien ! alors, sac à papier !

— Alors, docteur, alors, je ne veux pas ; c'est bien simple.

— Tête de Cantabre, allez !...

Il s'éloignait en maugréant. Un jour, il me dit :

— Tenez, vous allez me faire croire qu'il y a des

mystères sous cette obstination à ne pas chanter *Bortian Ahuzky* !

Je protestai — mais j'avais rougi. Et je ne pouvais me flatter d'avoir caché mon trouble au regard scrutateur du médecin. Je résolus de réparer cette maladresse en payant d'audace, et un soir, je laissai notre directeur ouvrir le recueil à la page redoutée. J'attaquai franchement la première strophe :

En montagne est Ahuzky où les eaux sont toutes bonnes...

La seconde fit à peine trembler ma voix :

Jeune fille jolie, ô vous, à l'œil bigarré, d'où êtes-vous venue jusqu'à ces cimes de montagnes ?

Je sentais fondre ma belle assurance ; je chantai pourtant :

Comme le soleil au beau nimbe dans les matins, autour du monde tourne, tourne, l'éclairant, ainsi je vais après vous. Ah ! dites-moi, je vous prie, si vous m'aimez !

Mon regard maintenant brûlait la page.

La strophe trop vraie allait s'imposer à moi, et comment en étouffer le cri ?

Il y a longtemps, longtemps que je vous ai aimée.

Soudain, il se fit dans ma gorge comme un déclanchement. La voix qui avait bravé les notes éclatantes venait de se voiler de ce voile singulier

d'une corde touchée par un archet qui frôlerait aussi du satin, ou du velours. Et je terminai par ces notes :

À vous-même encore je n'ai osé le dire : à grand'peine, dans mon cœur, j'ai gardé ce secret. Ah ! ne pouvoir me décider à vous en parler à vous-même !

Au silence qui venait de se faire pendant cette strophe je ne pouvais plus douter que l'accent de ma sincérité n'eût subjugué l'auditoire. Des applaudissements saluèrent ces phrases troublées, où, sans doute, on n'avait vu qu'un effet d'art. Mais comme je brouillais une finale sur les touches, je vis très bien que, dans son coin d'ombre, près du docteur lyrique et transporté, Jean avait applaudi à peine et que, dans la mateur de son visage, les paupières, comme au soir de la passerelle, avaient battu.

Il était écrit que je n'échapperais pas à l'emprise de *Bortian Ahuzky*.

Au moment où, la soirée achevée, nous regagnions nos chambres, le docteur me retint sur l'escalier et me dit :

— J'ai à vous parler ce soir même. Quand les enfants seront couchés, vous ouvrirez votre porte sur la galerie. J'entendrai le grincement du gond et je viendrai causer.

Je n'avais rien à objecter. Le bon vieil ami avait tous les droits et je n'osai mettre en avant aucun pré-

texte pour écarter une conversation dont je ne pouvais plus me dissimuler l'objet.

Les enfants endormis, j'ouvrais doucement la porte sur le long balcon de bois.

Il était désert.

Sous l'empire des émotions que venait de remuer en moi la cantilène basque, comment serais-je restée insensible au charme de cette nuit d'été ? Sous le dôme rutilant du ciel étoilé, la déclivité de la montagne plongeait vers les vallées de la Basse-Navarre que caressaient des écharpes de brumes en voyage. Les clochettes des vaches paissant autour du chalet, à la clarté nocturne, semblaient être les grelots des mules invisibles qui promenaient au loin ces coches de nuages. Ma pensée suivait ces caravanes floconneuses à travers les villages où les vieilles diligences aux coffres ventrus et peinturlurés se mettaient à leur suite, pleines de jeunes garçons épris de l'humeur des courses lointaines. Nous passions les mers, nous touchions les grèves, nous abordions au grand môle... Je revoyais notre maison de Montevideo, blanche sous la lune, et, là-bas, nos *estancias*, taches d'arbres et de meules sur l'uniformité désolée de la pampa.

Je ne fus pas bien longtemps à mes rêves. J'entendis que la porte du docteur, sur la galerie, s'ouvrait. Une ombre humaine apparut, mais haute et svelte, marchant sur moi.

C'était Jean Etchandy.

Un cri s'étouffa dans ma gorge et je voulus rouvrir la porte de nos chambres comme pour me sauver.

L'Américain supplia :

— Madame, je vous en conjure !

— Je ne comprends pas, protestai-je. Le docteur...

— C'est lui qui m'envoie, rassurez-vous.

— Oh ! j'ai confiance en vous, Jean, lui dis-je. Mais ce soir, vraiment, je n'aurais pas voulu, après cette chanson...

Il se redressa, parut hésiter :

— Vous me chassez ?

Il me laissa le temps d'une réponse. Puis, comme je me taisais :

— Est-ce que ce chant, dit-il, ne m'appelait pas:

*Eia maile naizunez othoi erradazu*
Si vous m'aimez, je vous prie, dites-le-moi ?

Eh bien ! c'est cela que je suis venu vous dire, — vous redire, ajouta-t-il avec une insistance dans l'accent. Vous avez oublié, peut-être ; moi, jamais. Je me suis écarté, oui, tout le temps que cela n'était pas possible, mais j'ai attendu, je vous ai attendue.

— Vous ne le deviez pas, Jean. Ainsi, quand mon mari vivait, vous caressiez l'espoir de sa mort ?

— Vous dites ces choses cruellement. Je n'escomptais aucune mort. Je n'y voulais point penser, mais, je l'avais promis, je ne voulais renoncer à vous

qu'au jour où je vous verrais morte. Vous viviez. J'avais foi dans mon étoile. Savez-vous que dans les horribles heures de ma défection, autrefois, seule votre pensée m'a soutenu ? J'ai vécu mes dures années du début, au Chili, dans cet espoir fou — si lamentablement fou que je n'ai pas voulu vous l'écrire, pas même le confier pour qu'il vous fût redit — qu'un jour, réhabilité par le travail, je pourrais vous retrouver, être digne de vous ! Rien n'a pu me faire abondonner cette chimère, pas même la nouvelle de votre mariage, apportée là-bas par un garçon du hameau de Tardets. Ce fut comme si je n'y croyais pas, et je ne sais vraiment si j'y ai cru jamais. Quand nous avons appris la mort de Pierre Jauréguy, je n'ai éprouvé aucune joie égoïste, je n'ai pas cru mon bonheur plus assuré. Cela m'a paru tout naturel, tant j'avais la foi...

— La foi ? On m'assure que vous ne l'avez plus.

— En Dieu ? Non. Je n'y crois pas.

— Ce n'est donc pas de sa bonté que vous attendiez la récompense de votre courage ?

— Cette bonté de Dieu, on ne la voit guère aux Amériques. Le monde y souffre.

— Et si je vous disais, Jean, que j'y crois, moi, précisément parce que je souffre ?

— Que voulez-vous dire ?

— Parce que je souffre — et je tâche à bien souffrir — je sais que Dieu me regarde. Il m'aime. Il prend ma douleur en pitié. Il a dit par les lèvres du

Christ : « Vous tous qui êtes brisés, vous qui pliez sous la peine, vous tous, venez à moi ; je vous soulagerai. »

— Que n'est-il allé dire cela aux pauvres Basques de la pampa ou des Andes ! Ils l'appellent, les premiers temps, de toute la force de leur foi. Puis, après dix ou douze années, quand ils voient que l'appel est vain, ils s'enveloppent dans leur détresse et meurent, foulés aux pieds par les heureux, ou bien ils se démènent dans une activité farouche et ils réussissent. Mais dans les deux attitudes, le résultat moral est le même : ils ne croient plus à la bonté de Dieu ni au prêtre qui la promet.

— Tous n'en sont pas là, Jean. Mes parents étaient Américains aussi et je suis née à Montevideo.

— La génération qui ne croit pas est celle qui a peiné. La seconde, l'héritière, peut se payer le luxe de la foi.

— La foi est le pain nécessaire, et vous l'appelez un luxe ?

— En Amérique elle coûte cher. Un baptême vaut trente pesos, un mariage cent, un enterrement est inabordable. La bonté de Dieu se fait payer lourd.

— Vous voulez plaisanter, Jean. La bonté de Dieu n'a rien à voir avec un tarif du culte qui varie suivant les régions et répond généralement aux ressources du milieu. Vous êtes injuste d'en vouloir à Dieu des nécessités imposées à ses prêtres par les exigences de la vie américaine.

— La vie américaine n'exige pas qu'on fasse bonne chère et qu'on se paye tous les plaisirs sans autre mérite que celui de porter une robe noire et de marmotter du latin.

— Avouez-le, Jean, le reproche est vieillot. Nier Dieu parce que ses ministres, parfois, ne sont pas ce qu'ils devraient être ! Est-ce donc uniquement sur leur témoignage que vous avez cru jadis en Lui ? Votre foi, en effet, eût été bien fragile. Moi, je verrais tous les prêtres adorer Satan que je ne cesserais une minute d'adorer Dieu.

— C'est du fanatisme.

— Non, c'est de la raison. Je ne crois point à cause d'eux : pourquoi, à cause d'eux, cesserais-je de croire ? Ne pensez-vous pas, bien au contraire, que des infirmités humaines comme vous en constatez, dites-vous, là-bas, chez certains de vos prêtres, montrent bien que la force de la religion ne vient point d'eux ? S'ils étaient les uniques soutiens de l'Église, il y a beau temps que l'Église aurait sombré par eux. Si elle se maintient, cependant, si elle s'agrandit chaque jour et prend chaque jour plus d'empire, c'est qu'elle ne repose point sur ces fondements apparents, mais plutôt sur une base divine que rien ne peut effriter.

— Le mauvais prêtre perd cependant la religion. Je connais plusieurs hommes qui ne croient plus parce qu'ils ont rencontré de mauvais prêtres.

— Oui, c'est le péché de scandale. Plus l'homme était haut, plus sa chute est profonde. Son auréole, en s'éteignant, tout à coup, semble faire pâlir l'auréole même de Dieu tant ces deux lumières étaient voisines à nos regards. Voilà pourquoi rien n'est horrible comme la chute d'un prêtre, rien n'est redoutable comme le mauvais prêtre. Vous-même, Jean, — pardonnez-moi ce rappel, — un jour n'avez-vous pas tremblé ?

— J'aime mieux mille fois être ce que je suis : un incroyant, que ce que j'aurais pu devenir : un mauvais prêtre. Cependant — ajouta-t-il après quelque hésitation — je dois à ma loyauté de vous le déclarer: je suis l'ennemi de tout prêtre, quel qu'il soit : du mauvais, parce qu'il nous trompe par hypocrisie ; du bon, parce qu'il nous trompe avec sincérité. En fait, celui-ci n'est pas le moins redoutable.

— Jean, m'écriai-je, vous m'épouvantez ! Vous en viendriez à haïr...

— Oui, au fond, tout ce qui est du prêtre. Oh ! sans éclat, sans jacobinisme ! Je ne suis pas un sectaire. Vous ne me verrez pas, comme tant d'autres Américains, me jeter dans la politique, m'ériger contre le curé. Je suis correct avec ces messieurs. Mais dans l'intime, j'ai une inimitié sourde pour tout ce qui est clergé, séminaire, vocation. Et si un jour j'avais des enfants, je ne permettrais jamais qu'un seul d'entre eux osât formuler le mot que j'ai eu le malheur de prononcer jadis : « Je veux être prêtre !... » Ah ! je le briserais !...

Je m'étais appuyée à la balustrade et j'avais penché mon front contre l'un des hauts montants de bois qui, de trois en trois mètres, supportaient l'auvent. La condamnation irrémédiable des rêves confus que j'avais ébauchés pendant ces jours d'Ahuzky, je venais de l'entendre. Comment pouvais-je songer à sauver par Jean l'avenir sacerdotal de mon fils que compromettait mon indigence, si, par lui, cette vocation devait se trouver plus compromise encore ? J'avais entrevu, obscurément, l'appui de cet homme pour écarter l'obstacle matériel de l'argent, et voici que cet appui m'apparaissait tout à coup plus funeste à mes desseins — les desseins de Dieu sur François ! — que ma pauvreté même. Non, je ne devais pas songer à introduire dans mon foyer une influence qui s'emploierait toute — je venais de l'entendre — à combattre en mon enfant le prêtre de demain. Et puisque le point capital de mon rôle de mère devait consister à préserver, développer et mener à terme une vocation sublime dont Dieu m'avait confié l'honneur et la charge, non, vraiment, je ne pouvais, sans trahison, accepter le concours d'un homme qui travaillerait à la ruiner. Des deux écueils où je me trouvais exposée, — la pauvreté matérielle, la mésalliance religieuse, — le second seul me paraissait redoutable au regard de la conscience. Si mes ressources insuffisantes devaient perdre cette vocation, du moins ma responsabilité serait sauve : si l'échec, au contraire, ne venait que d'interventions

librement accueillies, que répondrais-je à Celui qui, un jour, me demanderait compte de mes actes ?

Pourtant, une Force, une Force sauvage et souveraine, combattait en moi ces impérieuses lumières de la raison, ces intransigeants décrets de la volonté. Dans mon cœur trop sevré jusque-là, je sentais l'amour battre ses grands coups aveugles. À la clarté nocturne que projetait sous le toit penchant de la galerie l'écran moelleux des brumes basses, je voyais se dresser la haute silhouette de l'homme qui m'avait aimée, — qui venait, après l'épreuve de quinze années douloureuses, m'apporter l'hommage de sa fidélité.

Eh quoi ! Tant de constance à aimer allait-il se briser contre un préjugé ? La longue patience, les souffrances amères, les désillusions courageusement subies, seraient-elles rendues inutiles par cette haine importée d'Amérique ? Ne pouvais-je donc espérer qu'un jour ma tendresse, mon dévouement auraient enfin raison de ces résistances ? Ne pourrais-je peu à peu ramener l'ancien élève du vénéré M. Bordes à la tolérance, puis à la ferveur de la foi ? Et avant même d'en arriver là, mon influence auprès de François ne serait-elle pas plus puissante à sauvegarder que celle de Jean à compromettre ?

Mais quoi ! déjà un conflit, à la base même de cette union ? Un choc de volontés et d'influences, en perspective dès les premiers jours de cette colla-

boration à notre bonheur, à celui de nos enfants ? A qui de nous deux François obéirait-il ? A sa mère ? Mais c'était, alors, l'inimitié implacable de l'enfant contre l'intrus ! A Jean ? Mais c'était l'apostasie d'une vocation que tout semblait révéler divine. Il me fallait donc ou sacrifier la paix de mon foyer ou exposer le dépôt dont Dieu m'avait commis la garde. Mieux valait ma pauvreté, mieux valait la faim d'un cœur inassouvi. Mon impérieux devoir m'apparaissait avec une clarté souveraine. Je suivrais mon métier de mère : souffrir...

Jean avait respecté mon silence. Tant que j'avais gardé la tête appuyée au montant de bois, les yeux à demi clos, il était resté lui-même immobile. Je le devinais, plus que je ne l'entrevoyais, debout, frémissant et contenu, le regard sur moi. Quand je me fus arrêtée au dur parti que me conseillaient ma raison et ma foi, je me redressai :

— Jean, lui dis-je, un jour Dieu reprendra sur vous son empire. Vous n'avez pu souffrir en vain vos longues années de fidélité à un amour juré, vous n'aurez pu souffrir encore sans compensation la nouvelle et décisive douleur que je vais vous infliger ce soir...

Il eut un sursaut farouche, horrible comme un spasme :

— Vous ne me repousserez pas ! s'écria-t-il. Vous ne pouvez pas me repousser !

— Je le dois.

— Non !

— Je le dois, Jean. Rien ne m'arrêtera.

— Je me tuerai !

— Dieu nous voit : il vous garde.

— Dieu ! Je le hais !

— Il vous sauvera, je le prierai tant pour vous !

— Je ne veux pas être sauvé si je vous perds. Si je vous perds, cette vie ne m'est plus rien !

— Il reste l'autre.

— Ni même l'autre ! Sans vous, je la hais !

— En Dieu tout amour vrai se retrouve.

— Vous m'aimez donc ! Ah ! pourquoi, alors... ah ! vous êtes mon ciel, mon illusion, ma vie, mon tout !

— Jean, je vous en conjure !

Il s'était avancé vers moi jusqu'à me dominer de toute sa haute taille. Et étendant la main pour dire : « Je vous en conjure ! » je l'avais touché involontairement. Il eut un soubresaut et voulut me saisir.

— Je crie ! lui dis-je

Il recula avec sauvagerie :

— Non, non, mon amour ! Mais votre main, votre seule petite main — tout ceci est un mauvais rêve ! — vous allez la mettre dans la mienne, et cela voudra dire que : oui ! que vous voulez bien ! que

vous avez voulu seulement m'éprouver ! que vous avez pitié ! Votre main, votre seule petite main !

J'avais, en me rapprochant de la porte de ma chambre, pris mon chapelet, machinalement, dans la poche du tablier. D'un geste nerveux je l'enroulai autour de mes poignets, et sur le seuil, près de disparaître, j'élevai les mains :

— Impossible, lui dis-je, voyez, elles sont liées !

Il poussa un gémissement.

Comme je refermais ma porte, de l'intérieur, je l'entendis qui se couchait contre elle, tout de son long, dans la galerie, et pleurait, secoué par les sanglots.

J'aillai au lit de François, je pris sa main qui pendait, à son habitude, posée sur le rebord. Je la pressai contre mon visage, la mouillai toute de mes larmes, et je redisais inconsciemment sur cette main de mon petit prêtre — cette main qui venait de tant meurtrir ! — les mots trop passionnés qui bourdonnaient encore à mon oreille :

— « Votre main, votre seule petite main ! »

Dans la nuit, je réunis nos paquets. Le lendemain, nous rentrions à Jauréguizar.

## VII

Misère d'un pauvre cœur ! Après avoir repoussé Jean au nom de mes croyances froissées, au nom, surtout, de l'avenir de mon petit prêtre, j'allais me surprendre à le rappeler, dans le secret, par toute la sincérité de mon amour...

Ah ! les horribles veillées de Jauréguizar au retour de notre villégiature ! À Ahuzky, j'avais laissé dormir mon cahier de comptes. Revenue à la paix de ma maison, je dus le reprendre. Ce court séjour dans la montagne m'avait pris un peu au delà de mes prévisions : il fallait, maintenant, fureter dans mon modique budget pour couvrir cette brèche.

L'effervescence que j'avais emportée de mon dernier soir d'Ahuzky rendait deux fois pénible ce travail déjà si cruel pour moi. Je n'arrivais pas à calmer ma pauvre imagination, et je souffrais du contraste que présentaient ces opérations d'écolier avec les sentiments qui agitaient mon cœur.

Je travaillais, près de la fenêtre ouverte sur le parc (ces nuits d'octobre sont tièdes, en pays basque, comme des nuits andalouses), à mon éternel bureau d'acajou. Derrière moi, dans leurs lits, les enfants s'endormaient en jasant. Bientôt je n'entendais plus que le bruit de leur respiration, mêlé aux notes flûtées des rainettes chantant sous les vieilles pierres de mon château.

Alors commençaient à ricaner en moi des voix : « Sotte ! fille de petit esprit ! Scrupuleuse et bigote ! Repousse, si tu veux, ton bonheur ! mais celui de tes enfants ? Quoi ! Tout était dans tes mains : amour, fortune, avenir ! Mariée par devoir, tu n'as jamais obéi à ton cœur, jusqu'ici : maintenant tu le pouvais ! Tu en es à peser et à mesurer ton pain à la juste ration : maintenant tu allais connaître l'abondance ! Tu ne rêves de l'avenir de François qu'en tremblant de toucher à l'avenir des autres : maintenant tu allais pouvoir diriger largement chacun de tes enfants vers la voie qu'il préfère. Tu crains pour l'avenir de ta maison de famille : maintenant tu pouvais l'assurer à tout jamais... Et tu as défait tout cela, tu as détruit ton bonheur, ta sécurité, ton lendemain, en une seule minute, d'un seul mot, d'un geste stupide de tes mains liées à ton chapelet ! Quelle folie ! quelle sinistre folie ! Et la raison de cet acte ? Un scrupule ridicule et qui portait à faux ! L'impiété

de Jean déteindre sur François ? Allons donc ! Ton père aussi, après vingt années d'Amérique, tenait de ces propos irréligieux : et vous tous, pourtant, ses fils et ses filles, vous êtes de fervents chrétiens, et lui-même a voulu mourir, comme ses ancêtres, dans les bras d'un missionnaire basque ! Un peu de contradiction aguerrit, fortifie. Tiens ! à dire vrai, je tremble que toutes les précautions, toutes les délicatesses jalouses dont tu entoures cette vocation ne la perdent ! Laisse François arriver à l'âge critique — il n'en est plus bien loin — et tu verras ce que lui auront valu tant de soins effarouchés !... Laisse-lui étudier et discuter sa foi aux prises avec les objections : et tu verras de quoi lui aura servi la piété béate que tu lui inculques ! En attendant, va, compte un peu sur tes doigts : six et deux huit et quatre : douze... Non : tu te trompes : recommence... Calcule ! additionne, soustrais, multiplie, divise !... Quoi ! ce n'est pas le compte ? Tu n'arrives pas au prochain trimestre ? Ah ! dame ! quand on villégiature à Ahuzky !... Alors vois, recours aux derniers moyens : vends un de tes titres ! Plus tard, ruinée, François — s'il aboutit — te prendra dans son presbytère ! Ou bien encore écris au tuteur : une petite avance... »

Elles criaient en moi, ces voix, elles se levaient, nettes comme des figures ; parfois je croyais voir leur visage grimaçant se hausser, du dehors, à l'angle

de la fenêtre ; et quand, soudain, éclatait dans la nuit l'*irrinzina* de quelque pâtre criant dans les hautes fougeraies, je frissonnais comme si ce long hennissement eût été le cinglant éclat de rire des fantômes acharnés après moi.

Mais, l'oserai-je dire, la pire misère dont je souffrais en ces cruelles heures, ce n'était point cette ironie, ce n'étaient point ces alarmes. Non. Plus impérieuse, plus séduisante, plus troublante que jamais se dressait devant moi la physionomie de Jean Etchandy. Je revoyais ce grave visage mat, rendu plus mat par les reflets nocturnes dans la galerie où il m'était apparu la dernière fois. J'entendais ces réponses précipitées, presque haletantes : « Cette vie ne m'est plus rien... — Il reste l'autre. — Ni même l'autre : sans vous, je la hais ! — J'en serai : en Dieu... — Non ! non ! c'est vous seule... » Jamais un homme ne m'avait parlé ainsi : et cet homme était la sincérité même. Ces paroles avaient mis à sourdre ainsi en lui toute sa jeunesse : elles étaient le prolongement infini de ce premier flot jailli au soir de la passerelle : « Je vous aime ! » Ah ! je n'étais pas, pour cet homme, l'objet d'un caprice, d'un passager éblouissement. J'avais bien occupé et rempli sa vie ! J'étais même sûre que j'y avais suffi, et qu'aucune autre femme ne m'y avait jamais supplantée. Eh quoi ! un homme qui se garde ainsi chaste au milieu de toutes les séductions d'une vie aventureuse perdrait-il donc tout son

mérite, toute sa valeur morale, du fait qu'il a perdu la foi ? Tant d'autres femmes n'hésitent pas à épouser, sous prétexte qu'il est « pratiquant », un homme dont on sait les petites frasques ! Alors ? ne pouvais-je pas passer sur la question croyances l'éponge qu'elles passent sur la question mœurs ? Pourquoi celle-ci, plus que celle-là, laisserait-elle à un homme son honneur intact aux yeux d'une chrétienne ? Toutes deux, l'incrédulité comme l'inconduite, n'éloignent-elles pas aussi bien de Dieu et n'expédient-elles pas leur homme en enfer ? Allons ! allons ! j'avais agi sottement ! j'avais gâché mon bonheur ! J'aimais. Je voulais aimer encore !...



J'allais être tirée bientôt de ces préoccupations, mais pour tomber dans d'autres inquiétudes. Notre métier de mère l'exige : nous devons être continuellement arrachées au souci de nos propres peines par la sollicitude incessante que nous apportent nos enfants.

Je n'avais pas été longtemps à m'apercevoir que Stéphanie, depuis son retour de pension, était souvent songeuse et distraite. Elle, la toute gaîté, prenait un air grave, quand elle se trouvait seule avec moi. À des heures toujours les mêmes, elle s'enfer-

mait dans sa chambre, disparaissait dans le grand vieux château.

Stéphanie avait alors dix-huit ans. Elle ressemblait étonnamment à sa mère, si jolie ! Le même visage long et mince, les mêmes yeux gris très clair, le même teint de rose pâle. Quand nous passions à Biarritz elle était très regardée : ce qui paraissait beaucoup plus l'amuser que la flatter. Très innocente, elle riait au nez des dandys qui la suivaient des yeux.

Dix-huit ans... Stéphanie devait bien penser à quelque chose... ou à quelqu'un. Enfant, elle aimait tant jouer « au mariage » et aux autres « petits jeux » qui gravitent autour de cette grande affaire d'une vie de jeune fille, qu'elle devait songer, sûrement, à passer du jeu à l'affaire. Avec cela, pas intrigante du tout, pas coquette : plutôt dégagée et quelque peu taquine dans ses relations avec la demi-douzaine des jeunes gens — la plupart cousins et amis — qui venaient à Jauréguizar.

À vrai dire, Stéphanie avait bien un ami, un très grand ami : François... À son retour de pension surtout, elle parut s'attacher très vivement au petit frère grandissant. Si elle ne lui faisait plus de chasubles, comme autrefois, elle lui copiait de sa plus belle écriture, avec une patience et l'art d'un enlumineur, les *Offices* et les *Prières* qu'il aimait à réciter. Pendant les vacances, elle l'aidait à faire ses composi-

tions françaises ou ses devoirs d'arithmétique. Ils allaient souvent se promener, le soir, vers la vigne ou le bois, tous les deux seuls, et s'arrêtaient longtemps à l'église ou devant les tombes du cimetière. Un jour, je les surpris, dans l'ancienne chapelle de François, agenouillés, récitant l'office à deux chœurs.

Quoi ! ma grande jolie ! ma grande folle ! ma brillante musicienne... psalmodiant !... Oh ! je la savais pieuse (elle l'avait toujours été) mais à ce point, comme une petite novice !... Est-ce que par hasard, mon étourdie songerait ?... Ah ! je ne le permettrais pas ! Elle est le charme de ma solitude, ma compagne, ma joie... Mon Dieu ! encore quelques années laissez-moi ma grande enfant ! Elle élèvera mes plus jeunes, elle apprendra un peu de ménage, elle sera le sourire et le rayon de tout Jauréguizar !

Un jour, — un matin de Pâques, avant la grand'-messe, — Stéphanie entra dans ma chambre, vint à moi, m'entoura câlinement de ses deux bras, et sa joue contre ma joue (je sentis entre nous passer une larme), elle me dit : « Maman, je dois être religieuse ! C'est le bon Dieu qui le veut ! »

Oh ! j'ai lutté ! J'ai refusé de croire ! C'est un enfantillage, un caprice ! Peut-on savoir ! sans connaître rien de la vie ? Allons donc ! Et je me suis

prise à murmurer, comme aurait fait le docteur, contre les religieuses qui embobelinent ainsi de naïves pensionnaires.

Dans cette épreuve que je lui ai imposée, — par incrédulité quelque temps, puis par calcul, — la pauvre enfant a été exquise. Ni bouderie, ni froideur. Au contraire : des prévenances, des cajoleries, de l'aisance, de la joie. Autour d'elle, personne n'a soupçonné le mystère. Elle a continué d'être, dans les réunions de jeunesse, la gaîté et le boute-en-train : jouant du piano, chantant les jolies chansons amoureuses du pays basque, dansant s'il le fallait. Cependant elle avait soin de me montrer, à moi, derrière cette façade qui aurait pu me tromper, ses vrais sentiments toujours aussi forts.

Je réfléchissais. J'essayais d'être sincère dans ma résistance. Moi, si scrupuleuse sur l'appel de Dieu quand il s'agissait de François, si j'allais l'entraver quand il s'adressait à ma fille ?

Au milieu de ces angoisses, un conseiller s'offrait qui était un ami : l'abbé Iribarne.

— Ne résistez pas, me dit-il avec douceur. C'est le bon Dieu.

— Mais les signes, Monsieur le Curé ? Les signes de vocation ? Je ne les vois pas !

— Les signes ? Mais celui-ci seul suffit, Madame : qu'elle le veuille et qu'elle ait, comme nous di-

sons, les « qualités requises ».

— Alors, pour se faire religieuse, il suffirait...

— De le vouloir. L'Évangile le dit, Madame, en termes formels : *Si vis*... Si tu veux être parfaite, viens, suis-moi. Ce n'est qu'un conseil, mais il est en ton pouvoir d'y répondre si tes forces, physiques ou morales, n'y mettent point obstacle.

— Oh ! Monsieur le Curé, vous me direz que je suis bien ignorante, mais je croyais vraiment qu'il fallait un appel spécial, un signe, enfin ce que nous appelons une vocation ! Il suffit de vouloir... Mais alors, François... C'est uniquement parce qu'il veut bien ? Dieu ne l'a pas choisi entre mille ? Le regard du bon Dieu ne s'est pas reposé, un moment, sur mon enfant ? Oh ! vraiment, vous me désillusionnez !

L'excellent vieux curé me fixait d'un regard un peu amusé, presque malin, derrière le cristal de ses tranquilles lunettes. Il sourit.

— Non, dit-il, ce n'est pas la même chose. Tout le monde n'est pas appelé au sacerdoce : aussi bien le Sauveur n'a-t-il pas dit : « Si tu veux être prêtre, viens », mais : « Si tu veux entrer dans le chemin des conseils, te signaler à ma suite en vivant pauvre, soumis, chaste, viens. » Cela, chacun, normalement, peut le faire s'il le veut. L'appel au sacerdoce, Dieu ne le fait entendre qu'au petit nombre, par lui-même ou par des voix autorisées. Et ceux-là sont les privilégiés.

— Ah ! vous me rassurez deux fois, car, si je comprends bien : François a la vocation parce que Dieu l'y invite ; mais Stéphanie ne l'a que parce qu'elle veut bien ? Alors, si elle cesse de vouloir, sur mes instances ou d'elle-même, personne n'a rien à y voir et Dieu n'est pas repoussé ? Si le conseil est général, pourquoi Stéphanie plutôt qu'une autre ?...

— Et pourquoi, Madame, le Sauveur a-t-il formulé cet appel, pourtant commun à tous, plus spécialement au « jeune homme riche » de l'Évangile ? Il aurait pu l'énoncer devant une foule, dans le discours sur la montagne ou au bord du lac. Croyez-vous que l'adolescent auquel il fut dit ne fût pas plus « tenu » par cette invite que les autres témoins de cette scène à qui, cependant, elle s'adressait aussi ? Des Pères de l'Église ont pensé que ce jeune homme s'est perdu pour n'y avoir pas obéi : et ce n'était qu'un conseil ! Ainsi, quand Dieu envoie à une âme un désir, un attrait, enfin une grâce qui l'incline vers la vie religieuse, il faut y voir — si elle est par ailleurs dans les conditions voulues pour y répondre — une intention toute spéciale de Dieu.

— Et vous pensez que Stéphanie ?...

— ...est appelée, oui, par ce désir, par cet attrait, et aussi par sa piété sérieuse, par son grand don de communication, d'influence, de sympathie : de précieux instruments de bien dans les âmes !

— Mais elle n'est encore qu'une enfant ! Elle

n'est pas juge de ces qualités, de ces ressources...

— Mais il y a un juge auquel elle obéit !

— Qui ? Ses maîtresses qui l'ont enjôlée ?

L'abbé Iribarne dit avec une douce fermeté :

— Non, Madame : le Prêtre !

Le Prêtre ! Comme ce mot me parut dur, sur ces lèvres solennelles ! Le Prêtre : c'est-à-dire, n'est-ce pas, le directeur ? Dites le grand mot : le confesseur ? Je savais la confiance absolue que Stéphanie avait mise en l'abbé Iribarne. Souvent, de ses directeurs du Pensionnat même, elle en avait appelé à cet obscur desservant de village. Aux années surtout de cet âge ingrat par où, quelquefois, passent plus violemment que les garçons, les petites filles, quand ses bizarreries d'humeur, ses extravagances d'enfant dissipée et têtue la faisaient mal noter de ses maîtresses, le curé de Jauréguizar l'avait comprise, relevée, réconfortée. C'est un bienfait que les enfants n'oublient plus, et le prêtre qui le leur rendit un jour demeure à jamais leur souverain....

L'abbé Iribarne avait compris qu'il venait d'être cruel. Il se radoucit aussitôt, sans rien perdre de sa majesté, et il me dit :

— Quand le bon Dieu jette ainsi les yeux sur une famille, il se contente rarement d'une seule proie. Pour peu que l'enfant choisi le premier réponde à son désir, il revient à la même adresse. C'est pour lui la

« bonne maison » et il choisit, choisit encore, parmi les plus jeunes. Parfois même, il remonte à un père, à une mère après leur veuvage ! Voyez nos prêtres basques : tous ou presque tous ont connu d'autres prêtres, aujourd'hui disparus, dans leur famille, sous leur toit, portant leur nom. Tous ou presque tous ont une sœur, une cousine, ou aux Dominicaines de Mauléon ou aux Bénédictines d'Urt, aux Filles de la Croix ou aux Servantes de Marie...

— Cela prouve que nous sommes pour la tradition, voilà tout. Écoutez nos paysans : l'unique raison qu'ils apportent à leur manière de faire, c'est le sempiternel : *Gure aitzinekuek kala egiten zizien !* Nos devanciers faisaient ainsi ! Les devanciers donnaient des prêtres : nous aurons des prêtres. Les devanciers prenaient la corde ou le voile : nous prendrons le voile ou la corde ! Ce n'est pas très glorieux, et même, cela détruit, je crois, un peu, ce que vous me disiez tout à l'heure sur l'appel, le choix, la grâce de Dieu.

Le bon vieux curé se redressa. Quand on attaquait devant lui les usages basques, l'esprit basque, la langue basque, on était sûr de le voir aussitôt frémir ; et le ton de sa réponse avait alors ce je ne sais quoi de vibrant et de grave qui subjuguait et qui faisait de lui l'orateur le plus populaire de tout le pays basque.

— Ainsi, le goût de l'autel ou du cloître cesse d'être à vos yeux une grâce parce que, au lieu de séduire isolément deux, trois enfants appartenant à des

foyers divers, il entre dans l'esprit d'une famille, dans l'âme d'un foyer, dans le sang d'une race, si bien que tous les enfants le respirent, le boivent, s'en imprègnent! Parce que Dieu nous donne à flots ce qu'il mesure aux autres, il ne nous fait pas une grâce ? Parce qu'il fait collaborer à l'éclosion d'une vocation la famille tout entière et les ancêtres mêmes, présents au foyer par l'esprit qu'ils y ont implanté, cette vocation n'est plus une grâce ? Voilà bien notre petite manière d'apprécier les choses de Dieu ! Nous ne les comprenons plus dès qu'elles s'élargissent au delà des bornes de l'égoïsme humain, et il nous faut les ramener toujours à nos misérables limites ! Ah ! remerciez Dieu, Madame, d'appartenir, au contraire, à une de ces vieilles familles basques, encore nombreuses, certes, où chaque génération se faisait honneur de donner un fils ou deux à l'Église et une fille à un couvent ou deux ! Toutes ces mains levées pour la prière, quels paratonnerres sur la maison ! Allez : Dieu vous prend votre fils, qu'Il soit béni ! Il vous prend votre fille, qu'Il soit béni deux fois !

Pendant tout ce dialogue, je m'étais mal défendue. Dès les premiers mots, l'abbé Iribarne avait atteint en moi le vieux fonds trop chrétien pour résister longtemps à Dieu. J'étais bien convaincue de l'appel divin à Stéphanie. Je demandai pourtant à la jeune fille de surseoir aux vacances et de réfléchir.

De mon côté, j'envisageais la perspective de l'isolement — et de la gêne — où me laisserait ce départ. Je n'avais pas osé le dire à l'abbé Iribarne, dans la peur de sembler quémander : Stéphanie, en me quittant, n'emporterait pas que le charme de sa présence et de sa gaîté : elle prendrait aussi, avec sa dot, presque la moitié de nos ressources, puisque nous ne vivions guère que des rentes de Monique et de Stéphanie... Ah ! s'il ne se fût agi que de moi ! J'aurais rogné encore sur mon maigre train de maison ! Mais les enfants qui grandissaient ! Mais Monique, dont il faudrait payer un an encore la pension ! Mais François ?...

Maintenant m'apparaissait dans toute sa netteté la conséquence la plus cruelle et la plus irrémédiable de cette vocation. M. Iribarne m'avait montré comme les vocations nombreuses s'harmonisent dans un foyer : et moi, dans le mien, j'en voyais deux se combattre ! La seconde m'ôtait le moyen de pourvoir à la première : celle-ci tuait celle-là. Des deux, la plus haute était bien la première : mais la seconde était la seule rentée. Et toutes deux, pourtant, venaient du Ciel ! Ah ! Le Ciel, lui, s'accommode sans doute de toutes ces luttes ! Mais les mères, chargées d'exécuter ses ordres contradictoires ? Alors me revenait à l'esprit une parole blasphématoire que j'avais entendue un jour avec horreur dans mon salon de la rue Vainsot : « Dieu bénit les familles nombreuses »,

ricanait cette pauvre Lucie N..., dont le fils, le fameux « unique », est mort si tragiquement d'un accident d'auto. Ha ! Ha ! Eh bien, je lui réponds, moi : « Que ne vous chargez-vous de les nourrir ? » Je me surprenais à murmurer : « Dieu me demande mes enfants . . . Que ne m'envoie-t-il les moyens de les lui donner ? »

Dieu, sans doute, me voulait à mon rôle de mère : il voulait me faire coopérer par l'inquiétude et la douleur au grand œuvre de ces deux vocations.

Pendant les longues heures de travail manuel — au rond-point des tilleuls, quand il faisait tiède, contre la vitre de la porte-fenêtre, au petit salon, quand le vent était frais — je réfléchissais, j'envisageais toutes les hypothèses.

Implorer une mesure d'exception ? Proposer à la communauté de prendre Stéphanie sans sa dot ? Mais quel odieux procédé envers des religieuses du reste peu fortunées ! Et quelle humiliation pour la jeune fille si elle l'apprenait un jour ! Demander à l'Évêché la bourse complète pour ces deux dernières années de François au collège ? Mais il faudrait révéler le motif de cette démarche, et n'accuserait-on pas les religieuses d'intérêt !

Stéphanie, qui peignait sur l'ivoire ou brodait auprès de moi, se taisait, devinant mes pensées. Avait-elle entrevu ces obstacles où se débattaient ma tendresse et mon devoir ? Alors, comment ne venait-

elle à mon secours ? Oserait-elle bien, par je ne sais quel égoïsme de religion, sacrifier la vocation de son frère pour faire triompher la sienne ? Mais, sans doute, enfant insouciante, ne soupçonnait-elle rien de ces côtés matériels d'une vie qu'elle envisageait toute par le haut, par l'idéal. Comme il faut du temps aux petits qui ont été trop choyés, pour se rendre compte des inquiétudes secrètes qui ont présidé à leur éducation, des obstacles d'ordre positif qui ont failli l'entraver !

Ah ! mieux valait compter sans elle, compter sans les sœurs, compter sur moi-même ! C'est bien. Je laisserai partir Stéphanie ! Je proposerai de lui donner sa part ! Il me reste deux titres ou trois sur les Chemins de fer de Rosario à la Plata : des valeurs d'avenir, dit-on. Tant pis ! Je les vendrai. Je me dépouillerai. J'arriverai à conduire ainsi François jusqu'à sa rhétorique, jusqu'au Séminaire. Le voilà, ensuite, au port. Mon enfant est à deux pas du sacerdoce : rien n'entravera sa marche. J'aurai mené sa vocation jusqu'à l'autel, celle de Stéphanie jusqu'au voile. Monique reste avec sa part. Les enfants n'auront été nullement lésés dans leur droit. Ils se feront leur place dans la vie : négociants comme leur père. Et moi, j'ai besoin de si peu, en attendant le petit presbytère basque, où, près de François curé, j'égrénerai mon rosaire, dans les tournesols du jardin !

— Stéphanie, mon enfant, tu veux donc nous quitter !

— Maman... Le bon Dieu le veut...

— Nous partirons pour Anglet, veux-tu, le 8 décembre...

— Maman ! que tu es bonne !

— ...avec François, que nous prendrons au collège !

Ma grande fille vint à moi. Elle me serra avec effusion dans ses bras et elle me dit, en me couvrant de baisers :

— Oh ! maman ! maman ! comme tu as compris !

## VIII

Je n'avais pas revu Anglet depuis deux ans. Je ne puis mettre le pied sur le quai de la petite gare basse en planches d'ocre, sans revoir le passé affluer à ma mémoire en ondes amères. Tant de fois, jeune femme, avec mes enfants tout petits, avec Pierre, j'ai fait ce trajet de Bayonne à Anglet, les après-midi de dimanche ! C'est dans ces chemins, entre ces haies de troènes aux faux airs de lilas blanc, que François a appris à marcher. Voici le fronton byzantin de l'église et la statue haute de Notre-Dame émergeant du chaos des toits, grisâtres ou bruns, de la petite cité monastique, et là-bas, isolées dans la clairière des pins, les tuiles rouges, la façade neuve du pensionnat *Stella Maris* où nos filles ont grandi.

Dès que je suis entrée sous le long berceau noir des platanes qui ombragent l'allée, dès que j'ai entendu tomber dans le silence des sables les huit notes du carillon qui précèdent les heures, coupées par deux ou trois chants de coq, j'ai senti mon cœur subjugué

par la paix, cette grande enchanteresse de Notre-Dame. Ah ! comment Stéphanie aurait-elle résisté au charme de cet horizon aperçu entre les lances des yuccas qui bordent le jardin des récréations ? À portée de la main, des cultures dans les sables plats ; là-bas, les ormes des Allées Marines d'où fusent les deux aiguilles blanches de la cathédrale ; et courant en bordure, des dunes aux clochers, la grande forêt égrène ses mamelons alignés contre le ciel comme une file d'autels gigantesques où fument, de toutes leurs houppes funèbres, des candélabres de pins noirs.

Dans ce site agreste qui se ressent à la fois de la grève et de la forêt, les âmes gardent je ne sais quelle naïveté qui me plaît. Il est vrai que la plupart de ces bonnes religieuses appartiennent à des familles de paysans basques, isolées dans leurs fougeraies. J'aime à retrouver chaque fois le petit cérémonial en vigueur quand on demande la Mère générale.

Certes, les bonnes sœurs ne me reprocheront pas d'avoir dérangé trop souvent la Très Chère Mère : j'ai respecté la consigne. Mais cette fois, vraiment, je devais réclamer le privilège. J'amenais ma fille : pouvais-je faire moins que de la remettre aux mains de celle qui, désormais, me remplacerait auprès d'elle ?

Ce fut classique. La bonne sœur de la porterie, petite vieille au profil très mince de pure Basquaise, bien pris dans le bonnet de laine violette, me sourit

du sourire très bon qu'elle réservait aux mamans des élèves, mais elle mesura prudemment ses promesses :

— Je vais voir... Si la Très Chère Mère n'a pas Conseil, je pense qu'elle pourra...

La petite vieille a disparu. Nous sommes assis tous trois dans le canapé du parloir, face à la portre d'entrée. Une housse uniforme de sergé blanc recouvre les chaises et les fauteuils. Le parquet est inexorablement luisant de cire. Au mur : un grand portrait du fondateur, un agrandissement de Mgr l'évêque de Bayonne, le tableau d'honneur des élèves du pensionnat : Gloria Olazabal, Henriette Duverdier... Alternant avec les tableaux, des inscriptions ascétiques en lettres de papier bleu collées sur une planchette peinte au blanc de céruse : « Si vous vous trouvez ému, taisez-vous ; quand vous serez calme, vous parlerez. »

Nous attendons. Je me suis énervée, et, comme il arrive toujours en pareil cas, je plaisante, pour me donner du courage.

— Vous allez voir, la porte va s'ouvrir, nous allons nous lever, croyant que c'est la Mère générale... Pas du tout, ce sera une sœur-écoute qui viendra voir si c'est bien nous.

J'achevais de parler. La porte s'ouvre. Nous nous levons. Une tête s'encadre dans la fente de la porte et disparaît.

Bon ! voilà que mes deux grands étourdis pouffent de rire sur le canapé ! Stéphanie à droite, François à gauche. Mais d'un rire ! d'un rire inextinguible ! Mon grand garçon, aux pantalons et au veston étriqués par la croissance, plonge sa tête dans un coussin, où il essaie en vain d'étouffer sa bruyante hilarité. Moi-même, gagnée d'abord par cette gaîté, je comprends bien vite le ridicule de ma situation. C'est absurde ! Je viens abandonner là, pour la vie, entre des mains étrangères, cette enfant bien-aimée, enchantement de ma solitude ; avec elle je vais remettre la moitié de mes pauvres ressources, j'ai le cœur horriblement meurtri des récents sacrifices... Et nous rions ! nous rions comme des novices, ou comme des malades !

J'essaie de ressaisir mes pauvres nerfs : j'y réussis, à peu près, mais les enfants !

Une seconde fois la porte s'ouvre. Nous nous relevons. François et Stéphanie vont être corrects...

Allons ! fausse alerte ! La porte se referme.

Une seconde de silence, puis les joues crèvent.

— Oh ! non ! oh ! maman ! Allons-nous-en, supplie François.

Stéphanie, que cette menace impressionne, redevient sérieuse, prend sur une table un album de photographies, tourne quelques pages, puis subitement s'effondre, en proie à une crise de fou rire aigu.

— Tu es stupide ! dis-je d'un ton agacé.

— Non ! non ! maman ! Mais c'est... mais c'est...

— Allons-nous-en, supplie François.

— ...Mais c'est... la mère Philomène... que je viens de voir... Celle qui avait... qui avait un orgelet...

— Oh ! non ! Et la mère-écoute ! Allons-nous-en, gémit François.

C'était fatal ! Au moment où mes deux grands enfants se roulaient sur le canapé, congestionnés par le fou rire, la porte s'ouvrit, pour de bon cette fois. C'était la Mère générale, accompagnée d'une assistante.

J'ai été seule à me lever, d'abord. Mais, derrière moi, mes enfants, subitement rassérénés, avancent, penauds et confus.

La Mère générale marque la cinquantaine. Petite, un peu forte, le teint animé, tout son prestige extérieur vient de son regard, un regard long et chargé, un regard à la fois pénétrant et doux de ses yeux noirs.

Dès l'entrée, ce regard a tout saisi :

— Ma chère Madame ! Ma chère enfant ! À la bonne heure ! Nous ne nous donnons pas au bon Dieu en pleurant !

Elle a pris la main de Stéphanie entre ses mains courtes et potelées, et elle vient s'asseoir sur le canapé entre la jeune fille et moi, tandis que la Mère assistante et François prennent des chaises, devant nous.

— Et mon petit... Il faut dire maintenant : mon *grand* François ? Quelle classe ? la rhétorique, déjà ?

— Non, ma Mère, dit mon garçon, rouge comme une joue de bigarreau, la Seconde.

— La Seconde ! et à peine quatorze ans ! Il promet, notre « petit curé », comme dit Stéphanie.

Après avoir porté son attention sur mes enfants, la Mère générale vient enfin à moi. Avec des bontés de maman, elle me prend à mon tour les mains :

— Oh ! bonne Madame Jauréguy, qui donne ainsi au bon Dieu tous ceux qu'Il lui demande ! François d'abord, et puis Stéphanie (un long regard et un bon sourire à notre fille) et puis... Est-ce fini ?

— Oh ! ma Mère ! j'espère bien que oui !

— Mais non ! mais non ! il faut *espérer* que non !

— Ma Mère ! mais si tout le monde se faisait prêtre ou religieuse...

— Oh ! ma bonne Madame ! ne craignez pas ! Quand le bon Dieu prendrait tout le monde, ou presque, dans nos populations si chrétiennes, dans nos familles patriarcales des Pyrénées, il resterait bien assez pour le monde, ailleurs !... Le diable a le champ assez vaste.

Elle rit un peu et redevient sérieuse :

— Mais non : je crois, comme vous, que c'est fini, chez les Jauréguy, avec notre chère petite et avec François. Monique fera une excellente maîtresse de maison (elle est d'un pratique, cette mignonne !

il faut la voir s'arranger dans ses petites histoires, au Pensionnat !) et quant à Arnaud et Dominique...

— C'est encore si petit, ma Mère !

— Oui, mais ils ont déjà leur idée, paraît-il ! N'est-ce pas, Stéphanie ? L'un, pâtissier, je crois, pour manger des gâteaux — fi ! le gourmand ! — et l'autre, *boulangère*, pour aller en voiture, de village en village ?

— Ma Très Chère Mère, dit Stéphanie avec onction (déjà !), ils ont grandi depuis qu'ils vous ont fait leurs confidences...

— Oui, cela remonte à quatre ou cinq années ; quand vous veniez de Bayonne voir les fillettes, le dimanche soir...

Un silence est tombé sur le petit parloir propret. J'évoque les dimanches d'autrefois quand nous arrivions à Notre-Dame pendant l'*Ave Maris Stella* des vêpres, chanté sur l'air d'une cantilène basque qu'on appelait « l'air du Bon Père ». Je revois le long défilé des fillettes en voile blanc et ceinture bleue, leur sourire discret quand elles reconnaissaient, au passage, dans la petite foule massée au fond, quelqu'un venu tout exprès pour les voir.

La Très Chère Mère a compris que c'est le moment de causer à nous deux.

— Mon enfant, dit-elle à Stéphanie, allez donc faire voir à François notre chapelle... Les novices vont aller à la Lecture spirituelle. Mettez-vous à la

tribune, pour que votre frère voie comment vous serez au noviciat : en voile blanc, puis en voile bleu, puis, plus tard, en voile noir...

Les enfants sortaient, avec la Mère assistante...

— Mais pas de fou rire, hein ! Je le défends ! Les novices y sont déjà bien assez portées, merci ! Vous sortirez, si ça vous prend !

Quand la porte s'est refermée, le visage de la Très Chère Mère est devenu plus grave :

— Ma bonne Madame, ainsi, vous nous la donnez ! comme je vous remercie ! au nom du bon Dieu ! au nom de la Communauté ! Vous ne savez pas comme Stéphanie est aimée à Notre-Dame ! Oh ! elle a été très espiègle, très remuante : c'est le sang basque ! Je vois encore sa maîtresse d'étude, cette petite sœur Marie-Aimée, presque en larmes : « Mademoiselle Jauréguy ! je vous en supplie, obéissez-moi ! faites-moi ma punition ! » Mais quel riche cœur et quelle belle intelligence ! Et toujours pieuse comme un saint Louis de Gonzague ! Madame, oh ! vous nous faites un grand don, le plus beau qu'on puisse nous faire ! Et je devine qu'il a dû vous en coûter beaucoup...

— Beaucoup, ma Mère...

— Vous vous dépouillez pour nous de votre joie, vous si affligée ! de votre compagnie, vous si seule !

Je me demande si elle songe : « de vos ressources, vous si pauvre », et j'interromps, gênée :

— Oui, ma Mère, c'est vrai ; mais puisque le bon Dieu le demande... Tout, tout, j'irai jusqu'au bout de mes sacrifices.

La religieuse se retourne, comme se parlant à elle-même :

— Que c'est beau, le son d'une âme chrétienne !

Puis, souriant avec malice :

— Nous avons entendu l'autre, l'autre son, ici même, hier, et au sujet de Stéphanie.

— Qui donc ?

— Le docteur Diriart !

— Le docteur est venu ? Mais pourquoi ?

— Quel furieux ! Il nous est arrivé, la barbiche en pointe, le melon en bataille, la canne en moulinet. Les sœurs de la porterie se sont sauvées à la chapelle, le laissant seul ici. Les deux sœurs qui ont entrebâillé la porte ont été reçues ! Nos Mères ne voulaient pas me laisser venir, mais je connais mon docteur Diriart, vous pensez bien, depuis vingt ans qu'il soigne les Pénitentes (il a le ton qu'il faut pour elles !) et sans vouloir être payé !

— Alors ?

— Alors, j'ai tenu tête à l'orage... Et j'ai fini par le calmer.

Mais pourquoi le docteur a-t-il donc pris sur lui de venir disputer lui-même Stéphanie à la Mère générale ? Cette vocation l'a mis en fureur, c'est

vrai : toute sa bile voltairienne en a été soulevée. Mais enfin, quel intérêt voyait-il — oh ! pour nous, bien sûr, car il ne compte pas pour lui-même ! — à venir tempêter auprès de la Très Chère Mère ? Pensait-il l'intimider ? Elle ne doit pas se laisser démonter aisément. Obtenir un délai, un...

Oh ! j'ai compris tout à coup, et une rougeur me monte au visage... Le docteur a dû parler de la dot !

Il a dû dire à la Très Chère Mère mon embarras, demander une exemption pour Stéphanie, peut-être l'exiger ! Et n'aura-ton pu croire qu'il venait en mon nom ?

Je me retourne, vraiment bouleversée, vers la religieuse :

— Ma Mère... Je vous en supplie !... Je crois deviner... Le docteur a été indiscret... Il a dû vous faire une demande odieuse, aveuglé qu'il est par le souci de mes intérêts ! Mais je ne veux pas !...

— Il n'a eu à faire aucune demande... Dès le premier mot vous concernant, nous étions parfaitement d'accord. Pour Stéphanie, il ne doit pas être question... de ces choses... En nous la donnant, elle, vous nous donnez un trésor...

— Mais moi, je ne puis accepter, ma Mère... Les valeurs sont déjà à la Société générale, rue Vainsot. On peut les prendre. Elles n'ont jamais été à moi, elles sont à Stéphanie.

— Mais Stéphanie (c'est une chose entendue déjà entre nous) vous les confie, ma chère enfant, pour

vous en servir jusqu'au jour où François sera prêtre, vos tout-petits casés, Monique mariée, vous-même, enfin, à l'abri pour vos vieux jours...

— Ma Mère ! Ceci est une aumône, une grosse aumône que vous faites à la châtelaine pauvre !

— Et vous, mon enfant, ne nous en faites-vous pas une plus grande ? Ce que nous abandonnons, n'est rien auprès de ce que nous gardons ! Et ce que vous allez garder, pauvre petite, qu'est-ce donc auprès de ce que vous nous laissez ?

— Pauvre Stéphanie !

— Dites : « Riche Stéphanie ! » Déjà si riche des dons du bon Dieu : de talent, de caractère, de tact, de cœur ! et qui va s'enrichir encore... Oh ! non pas des trésors de la terre... (son royaume tiendra dans ces pauvres sables, ces pins, ces murs !), mais l'incomparable trésor qui, selon le mot de Notre-Seigneur, « ne lui sera plus enlevé à jamais » !

Un bruit précipité de pas dans les escaliers. La porte s'ouvre avec fracas. Stéphanie entre, courbée en deux, riant à perdre haleine, tandis qu'on entend François pouffer dans le corridor. La Mère assistante arrive sur leurs pas en secouant la tête :

— Eh bien ! ça nous en promet pour le noviciat !

— Mère assistante, mais qu'ont-ils donc, ces fous ?

— C'est la vocation, ma Très Chère Mère, c'est le signe...

— Ah ! bien ! elle est solide, alors !

Stéphanie tâche d'expliquer :

— La mère à l'orgelet...

— Tais-toi ! supplie François mourant de rire derrière la porte ouverte.

— Allons, dit la Très Chère Mère qui s'est levée, je vois que ces enfants ont besoin de prendre l'air. Ce soir, vous ferez une bonne promenade au lac.

Oh ! oui, dit François réapparaissant. Au lac Chiberta, maman !

— Au lac Chiberta ! répond en écho la Très Chère Mère. Et vous pourrez prendre au Pensionnat Monique et aussi votre petite Maïté qui grandit et a besoin d'exercice.

— Oh ! avec Maïté ! Quel bonheur ! s'écrie mon grand bébé.

Le lac Chiberta est à une distance de trois kilomètres de Notre-Dame, vers l'embouchure de l'Adour. Il s'étend en un ovale parfait, au creux d'une combe profonde formée par les hautes dunes aujourd'hui toutes couvertes de pins. Pas une maison en vue, pas un clocher. C'est la grande solitude des *pinadas* que trouble à peine le pas balancé des résiniers. Hélas ! une Société d'exploitation a déjà jeté son dévolu sur ce site ravissant, et dans quelques années les cuivres d'un orchestre de casino frapperont

les échos qu'éveille seul, aujourd'hui, le roucoulement des tourterelles.

Bien des fois j'avais conduit nos petites pensionnaires à ce but charmant de promenade : j'en connaissais la direction, je savais sur quel point de la route qui conduit à la Barre il faut tourner à gauche et s'enfoncer résolument dans la forêt. On dévale et on escalade plusieurs dunes plantées de genêts chevelus. La trouée d'arbres guide au loin et bientôt le miroitement de l'eau verte plaquée d'argent.

Je n'eus pas de peine à retrouver la route. Nous nous assîmes quelques instants au sommet de la dernière dune, car le temps était doux et le vent du Sud soufflait d'Espagne ses bouffées chaudes. Puis François, Monique et Maïté me laissèrent pour aller jouer dans les sables ou au bord de l'eau. Stéphanie demeura auprès de moi. Elle était redevenue toute petite fille et, la tête penchée sur mon épaule, elle s'exprimait par petites phrases, comme une enfant :

— Tu vois : les roseaux bleus, là-bas ? Il y a des poules d'eau à côté : une maman avec ses poussins. On dirait des châtaignes en bogue, sur l'eau... Comme c'est joli !

Et moi, je songeais : C'est la dernière fois que je sens cette petite tête posée sur mon épaule, tout contre ma joue ; c'est la dernière fois que je respire l'odeur de ces cheveux que j'ai tant de fois nattés.

Demain, tout ceci: le bras qui m'enlace, l'épaule qui pèse sur la mienne, la joue dont l'approche attiédit ma joue, seront tout à coup figés ou raidis ou glacés dans l'armure religieuse. J'appellerai ce front et il ne se penchera pas ; j'implorerai ces lèvres et elles ne me toucheront pas. Ou s'ils veulent, par condescendance, ces bras me presser encore, ce front s'incliner vers moi et sur mes lèvres se poser ces lèvres, je comprendrai vite à leur réserve, à leur légèreté furtive, que désormais quelque chose a passé entre nous, d'irrémédiable...

Mais que de douceur, que de délicatesse dans le geste qui va trancher ces liens et creuser entre nous cet abîme ! À la paix de ces dernières heures tout ici collabore : ces femmes qui seront demain les mères ou les sœurs de ma fille adoptive, le paysage accalmi des futaies, les lignes pures de l'horizon, mais pardessus tout, la présence de François et sa vocation sauvée une fois de plus, ce matin, des menaces de ma pauvreté. On me prend ma compagne de vie à Jauréguizar, mais on me rend le protecteur de ma vieillesse, plus tard, dans le presbytère de village. En amenant ici François, je ne voulais qu'unir mes deux sacrifices et les présenter tous deux sur le même autel. Mais dans la pensée de Stéphanie, dans son exclamation affectueuse à l'annonce du voyage de François : « Maman, maman ! comme tu as compris ! », cette dernière faveur était un merci providentiel. Dieu lui

envoyait, pour l'accompagner au couvent, le petit frère à qui elle ouvrait le séminaire...

Il allait s'ouvrir, en effet, dans deux courtes années, au pas de mon enfant, le sanctuaire, l'asile où sa vocation mûrirait désormais. J'avais des ressources suffisantes pour ces derniers temps de collège, puis ce serait la bourse entière promise par l'Évêché. François n'avait jamais fléchi dans son dessein. Tout me paraissait assuré dans l'avenir. Je me croyais au terme de mes angoisses. Deux fois compromise — par ma pauvreté et par mon cœur — et deux fois sauvée au prix de mes larmes, la vocation de mon fils était sans doute assez chèrement payée, et l'épreuve allait finir ?

Avec ma fille — son front toujours sur mon épaule — nous regardions jouer les enfants. Monique, à genoux au flanc de la dune, était occupée à creuser, toute seule, des galeries dans le sable. François, aide de Maïté, avait formé, avec des branches flexibles d'ajoncs, une sorte de niche où il venait de placer une croix de roseaux liés par leurs feuilles ; et maintenant les deux amis étaient allés chercher des fleurs pour orner leur autel. Sur les flancs escarpés d'une petite falaise, à l'abri des vents du Nord, quelques touffes d'œillets sauvages achevaient de rosir au soleil pâle. La délicieuse fleur parfumée des *pinadas* avait tenté la petite fille : mais comment y atteindre ? À travers les fûts des grands pins, je voyais se lever vers les bouquets roses les admirables yeux noirs

de Maïté, tout brillants de convoitise. J'aperçus bientôt mon grand garçon juché à mi-côte dans les ronces : il tendit la main à Maïté, l'aida à gagner le tertre d'où l'on pouvait atteindre les fleurs :

— François, criai-je, prenez garde ! Ce sable peut vous glisser sous les pieds !

— Non, maman ! C'est solide !

Il n'avait pas achevé sa réponse que la corniche sablonneuse s'effondrait tout d'une pièce entraînant dans un tourbillon de sable, de genêts et de ronces mes imprudents explorateurs.

En quelques pas, Stéphanie fut auprès d'eux. Quand j'arrivai, ils secouaient, en riant comme des fous, la chape de sable qui les recouvrait. La petite Biscaïenne était jolie à ravir, avec ses grandes boucles noires toutes saupoudrées d'argent, son beau visage mat que la frayeur avait coloré, sa gerbe d'œillets roses dont elle n'avait pas voulu se dessaisir dans la chute.

François, rasséréné, la regardait :

— Oh ! tu n'as pas perdu tes fleurs, toi ! Moi, les miennes sont écrasées dans le sable !

— Tu les veux ? tiens ! je te les donne, dit la fillette en tendant la gerbe, d'un geste de reine, pendant que Stéphanie renouait la ceinture de soie bleue, chiffonnée dans la catastrophe.

François prit les fleurs et aussitôt il s'effraya :

— Du sang ! maman, il y a du sang sur les fleurs ! Maïté, tu as pris mal ?

— Moi ? dit la fillette d'un air étonné.

— Vois, là, sur cet œillet, une toute petite goutte, comme une bête à bon Dieu !

Maïté me tendit son visage :

— Est-ce que je suis égratignée ?

Elle étala ses petites mains et rit en montrant son poignet droit légèrement éraflé par une ronce :

— Oh ! ce n'est rien !

Le soleil baissait vers la dune longue du couchant. Une poussière rose descendait sur le lac. Je dis aux enfants :

— Allons ! posez les fleurs dans votre chapelle. C'est l'heure de rentrer.

François coucha le bouquet au pied de la croix de roseaux, fit mine de s'en aller, revint sur ses pas, et comme je me retournais, je le vis prendre furtivement dans la gerbe un œillet, l'œillet de la bête à bon Dieu...

## IX

Par quelle fatale inconséquence, par quelle amère ironie, nous, les femmes, si instinctivement perspicaces et déliées dans les choses de l'amour humain, devenons-nous pratiquement aveugles ou maladroites, quand il nous faut découvrir — ou guérir — le mal d'aimer dans le cœur de nos enfants ? Les psychologues qui passent pour nous mieux connaître disent que ce n'est point aveuglement ou maladresse mais naïve, et souvent coupable indulgence. Ont-ils raison ? Serait-il vrai qu'au fond de cette indifférence il y ait un inconscient effacement de l'être féminin devant celui qui, fait de notre chair, commence à s'imposer à nous avec le prestige et la supériorité de l'homme ?

Assurément, la petite scène de l'œillet réservé, au soir de la promenade dans les pins, aurait dû m'ouvrir les yeux. J'aurais dû comprendre qu'en cette journée même où la générosité de la Très Chère Mère avait levé, devant la vocation de François, l'obstacle de la gêne à venir, un autre obstacle s'était

dressé qui menacerait plus dangereusement encore l'avenir sacerdotal de mon fils : la crise de l'âge, l'amour naissant.

Mais non. La scène du lac Chiberta ne m'apparut que comme un jeu d'enfants : je ne vis, dans le geste de dérober la fleur perlée du sang de Maïté, qu'une amusante tendresse de petit garçon. Il y avait plus.

À vrai dire, l'avènement de l'adolescence chez François m'a prise au dépourvu. Il était l'aîné de mes fils. Je n'avais donc pu observer encore chez un garçon ces phénomènes et ces phases de l'âge, dont nos filles ne m'avaient donné, vers leurs quatorze ans, que la contre-partie féminine. Par son mélange de contrastes et de ressemblances, cette expérience partielle m'aurait plutôt déroutée si j'avais essayé de m'en servir pour le « traitement », surtout moral, de mon enfant. Discrètement prévenue par le Docteur de ce qui arriverait un jour, j'attendais. Je faillis attendre trop.

À mes yeux, François demeurait toujours « l'enfant », l'être gracile et joyeux qui court, jase, joue, insouciant, léger, joli : le charme du jardin, l'idole de la maison.

Je n'avais pas pris garde, pendant ses dernières vacances, à tout ce que révélaient, chez lui, de physiologique et de profond, maints phénomènes extérieurs soudainement apparus : la croissance qui étriquait les vestons, tirait les manches sur les poignets

maigres, allongeait et amincissait l'ovale du visage, en distendait les traits ; la mue de la voix qui, haute et enfantine encore, accrochait cependant, de la façon la plus drôle du monde, en passant par la gorge, des notes enrouées comme le cri des poules d'eau.

Il fallut, pour éveiller mon attention, que vînt le bulletin de fin d'année, en juillet, m'apporter les dernières notes de mon grand collégien. Elles étaient mauvaises. Une brève remarque de l'abbé Bordes y relevait des singularités alarmantes : la baisse soudaine des notes de piété, le relâchement complet de l'application. Jusqu'à ce moment, l'enfant n'avait donné, en ces matières, aucun sujet de plainte : seuls ses bulletins d'arithmétique m'arrivaient inexorablement marqués à l'encre rouge. S'il était nul en mathématiques, il avait de qui tenir : je ne m'en inquiétais point. Quand il serait curé, il établirait son budget de paroisse en comptant sur les doigts. Mais ce changement brusque de conduite, surtout ce nouveau son de cloche dans la note de piété, avait de quoi me surprendre.

J'exprimai mon étonnement à François quand il vint à Jauréguizar pour les grandes vacances. Je ne tirai pas bonne impression de ses réponses aigres, bourrues, pleines de récriminations contre les professeurs, le régime, l'esprit du collège, — toutes choses dont ne s'était jamais plaint, jusque-là, mon enfant. Il prétendit que le surveillant « lui en voulait », il se plaignit du vénéré supérieur lui-même. Il contrefit

assez pauvrement son professeur, qu'il désigna d'un surnom fade, et me bouda pendant deux jours.

Cette année-là Maïté ne vint pas à Jauréguizar. Une tante lointaine l'avait réclamée pour ces vacances. On la lui accorda. Cette déception acheva d'aigrir le caractère de mon pauvre grand. François se montra bizarre, déconcertant, baroque. Tantôt il se livrait à des pitreries qui faisaient rire ses jeunes frères et scandalisaient ma dévote domestique ; tantôt il rêvassait, seul, des heures, dans le jardin, ou courait les champs.

À ces symptômes ne tardèrent pas à se joindre d'autres indices d'un changement moral considérable : François, dont le premier soin, quand il revenait du collège, était de monter à son grenier dire une messe, ne parut même pas à sa chapelle : je ne le vis plus se promener posément dans l'allée du parc tenant à deux mains son bréviaire, et, — signe autrement grave, — il ne communia qu'une fois ou deux en ces trois mois.

Ce dernier point m'étonna si fort que je commis la maladresse de le relever. Malgré la douceur que je mis dans ma voix, malgré l'air d'indifférence dont je crus me parer et la modération de ma remarque, François bondit. Il fronça les sourcils durement, rougit jusqu'au bout des oreilles et dit d'une voix sourde à sa sœur qui nous entendait :

— Les mamans n'ont pas à s'occuper de ça ! Qu'elles donnent la bouillie aux marmots : voilà leur affaire !

— François ! criai-je en me redressant. Est-ce ainsi qu'on parle de sa mère ?

Devant mon attitude, le collégien aussitôt tenta de biaiser, chercha ses mots, bredouilla, finit par s'emporter encore et sortit brusquement. L'instant d'après, je l'aperçus, par la porte vitrée, qui partait, sous la pluie, le béret enfoncé sur les yeux, le fusil en bandoulière. Il allait se calmer en courant les bois.

Je ne pouvais plus hésiter : François était en pleine crise ; l'avenir de sa vocation, peut-être, se jouait en ce moment : je me devais de soutenir, qui sait, de relever mon enfant ? Il me fallait donc chercher appui et direction pour me guider dans un chemin si nouveau pour moi.

J'allai trouver le supérieur du Collège.

Quand j'entrai dans ce cabinet du premier étage dont la porte restait toujours ouverte pour permettre au directeur affairé de sortir et de rentrer rapidement, M. l'abbé Bordes écrivait, debout, devant un pupitre haut, la tête penchée, les cheveux d'argent ourlant le velours bleui d'une calotte ronde. Il acheva la ligne, posa la plume, vint à moi, et, sans me faire asseoir mais atténuant par son sourire et par tout son bon visage cette réserve que commandaient ses trop nombreux travaux, il croisa ses mains à la hauteur de la poitrine et me dit avec douceur :

— Vous venez pour François ? Je vous attendais. J'étais sûr de vous voir venir...

— Toutes les mères en auraient fait autant.

— Oh ! que non pas ! dit vivement l'abbé Bordes. Je vois bien des mères accourir au premier signal d'un fléchissement dans le succès, dans la note d'examen, à tout indice qui paraît menacer le résultat final : le baccalauréat. Mais peu, très peu se dérangent pour me demander compte d'une baisse dans les notes de piété ou de conduite : cela ne compromet pas l'avenir, puisque cela n'intéresse pas le « bachot », comme on dit aujourd'hui élégamment.

— Oh ! mon Père ! vous nous faites bien mauvaises !

— Vous êtes au contraire les bonnes, les meilleures. N'est-ce point l'élite de la société, — j'entends au point de vue chrétien, — qui nous confie ses enfants à élever ? Vous ne voudriez pas, pour plus tard, de ces frasques tapageuses qu'amènent trop souvent une éducation sans principes. Mais combien, parmi vous, s'inquiètent de ces crises d'adolescence, d'où le reste, pourtant, peut bien découler un jour ? La plupart des mères ont, en ce point, un bandeau fatal sur les yeux. Toutes ont je ne sais quelle indulgence naturelle à excuser, ou, pour le moins, à ignorer les premières faiblesses, voire les premières fautes, de leurs garçons...

Il s'arrêta, leva par-dessus ma tête ses clairs yeux noirs vers les cimes des acacias qui s'encadraient dans le carré de la porte ouverte sur la cour.

— Mais à vous, dit-il, je conseillerai au contraire le calme, la patience. Priez seulement, priez beaucoup, et tout en demeurant sur vos gardes, soyez bonne, inlassablement bonne. Voici le moment où Dieu va permettre que soit éprouvée la vocation de François. Ne vous effrayez pas : à toute vocation il faut une épreuve. Tantôt elle vient du cœur, tantôt de l'esprit : mais il en faut une, au moins une. La vocation qui y résiste est la bonne : elle s'améliore dans ce combat, elle s'y trempe. D'autres, hélas ! s'y perdent... Mais ce ne sont pas celles-là, surtout, qui m'affligent : elles auraient succombé tôt ou tard avant le terme, — le « pas » du sous-diaconat, comme nous disons. Je pleure bien davantage sur les vocations qui sortent de la lutte, ni triomphantes ni abattues, mais seulement blessées. Celles-là, comme la palombe démontée qui a pu fuir sous la fougère, traîneront encore vaille que vaille ! trop frappées pour pouvoir reprendre l'essor, pas assez pour mourir tout de suite. Celles-là surtout ont fait les mauvais prêtres.

Je me souvins de la conversation avec Jean Etchandy dans la nuit qui précéda notre départ de la montagne. Je crus entendre sa voix grave et franche scander ces mots sous l'auvent de la galerie : « J'aime mieux mille fois être ce que je suis : un incroyant, — que ce que j'aurais pu devenir : un mauvais prêtre ! » Mon Dieu ! me faudrait-il redouter pour mon enfant le danger qui avait fait reculer, sur le même chemin, mon amoureux de la seizième année ?

Ce fut à ce moment précis (je revois nettement ma place et mon attitude même) que le rapprochement des deux crises de vocation, celle de François et celle de Jean Etchandy, me fit soupçonner tout à coup la cause secrète des revirements qui m'avaient alarmés chez mon fils. Quoi ! François, ce bébé, amoureux ? Amoureux à en être troublé dans sa vocation ?

Certes, mon premier mouvement, à cette suggestion, fut bien d'incrédulité. J'aurais été tentée d'en sourire. Mais les événements d'Ahuzky étaient encore trop présents à ma mémoire, pour me permettre de nier les redoutables surprises du cœur. La gravité du danger m'alarma plus que ne me tranquillisait son invraisemblance. Et je dis au vieillard :

— Vraiment, mon Père, ne pouvons-nous intervenir dans ces crises, nous, les mères, autrement que par la prière, la vigilance, l'amour ?

— Hors de là vous pouvez peu, bien peu de chose, dit le prêtre. Dès que la crise atteint le problème de la chasteté, l'enfant, du moins l'enfant averti, ou mis en éveil, éprouve à l'égard de sa mère une pudeur instinctive qui empêche toute confidence. Or ce mal se guérit surtout par la confiance et l'abandon. Ce qui ronge à cet âge un cœur d'enfant, c'est le secret où il s'enferme, bien plus que la passion elle-même. Cette solitude dont il s'entoure — ou dont il ne sort que pour raviver ses flammes malsaines dans des

conversations déplorables avec d'autres enfants atteints comme lui — l'aigrit, le rend ombrageux, exaspère sa sensibilité. Il faut, pour le sauver, une main discrète, douce et ferme à la fois. Vous me direz : « En est-il de plus discrète, de plus douce et de plus ferme que la main d'une mère ? » Oh, madame, que cela est vrai ! Et c'est pourquoi bien des théoriciens qui ont écrit sur ces choses des articles et des volumes ont cru que la mère devait être ici le grand arbitre et le grand médecin : ils ont même fait d'elle l'initiatrice naturelle de l'enfant au problème de la chasteté. Mais ces confesseurs laïques ne connaissent pas les exquises délicatesses de la pudeur enfantine, — et aussi de la pudeur maternelle. Huit fois sur dix leur théorie est impraticable. En tout cas elle ne répond pas à la vie vécue : ce n'est pas le penchant de la conscience.

— Mais à défaut de confidences, monsieur le Supérieur, le cœur d'une mère devine...

— Quelquefois, oui. Mais ici encore il n'est pas rare de voir les mères tomber dans deux travers opposés : les unes — et c'est le grand nombre — tout en déplorant l'offense de Dieu, tout en craignant, pour l'avenir, des catastrophes, ne s'alarment pas outre mesure. Elles considèrent l'éveil, puis l'épanouissement de la passion chez leur enfant comme une chose toute naturelle : pour un peu plus, elles en seraient secrètement flattées...

Les autres (et veuillez plutôt prendre garde à celles-ci) poussées, presque toujours, par le désir — oh ! très légitime, certes ! plus que cela : saint, sacré... mettez tous les mots les plus forts... mais peut-être indiscret — de voir aboutir une vocation très chère, entourent de précautions trop minutieuses, pressent d'instances trop chagrines, poursuivent de soupçons trop naïfs leurs enfants grandissants. Or, ne l'oubliez pas, l'adolescence, chez le garçon, est l'étape de l'émancipation voulue par Dieu pour la primauté de l'homme sur la femme. Traiter le garçon de quinze à seize ans comme le bébé de huit ou de douze est une erreur et un danger. Le jeune homme ainsi méconnu et froissé se retourne souvent contre sa mère et poursuit, chez elle, de sa haine, les vertus qu'il vient de trahir dans sa propre conscience. L'histoire de ce phénomène serait amère à écrire un jour et j'en aurais ici même (il frappa du poing sur le pupitre ciré) les documents les plus vécus. Ces indiscrétions ont fait perdre des vocations admirables et elles en ont compromis d'autres qui mourront plus tard, — trop tard !

Vous pensez que j'exagère ? — ajouta le vénérable Supérieur — tenez... (Il prit dans le pupitre une liasse de lettres à écriture penchée et courante). Voici une mère, une sainte femme. Éducation très soignée. Mariage désiré. Fortune considérable. Trois filles mariées. Un fils au diable. Le second fils devait

être l'Élu : il l'était en effet. J'ai vu, Madame, j'ai de mes yeux vu Dieu travailler dans l'âme de cet enfant ! Il avait tout pour lui : talent, sympathie communicative, piété, relations, richesse... Sa mère couvait son rêve : prêtre ! religieux ! hommes d'œuvres ! apôtre ! Rien de mieux, mais l'âge arrive ! Mon agneau adore le mouvement. Il prend goût à l'auto. Sa mère tremble. L'auto, c'est le luxe, c'est la vie mondaine, c'est la ruine de la vocation. Tout, plutôt que de perdre son rêve ou même s'en remettre à Dieu. Elle ne consulte que sa générosité. Elle m'écrit... Tenez, lisez : « Cette auto est toujours là... Si elle devait être une chaîne trop forte, je prie le bon Dieu de la rompre lui-même. Rompue, brisée, brûlée, peu importe, pourvu que la grâce de Dieu soit victorieuse dans l'âme de mon enfant ! » C'est superbe ! Ce serait digne d'un autre âge, s'il n'y était question d'auto. Mais cette mère trop admirable ne se borne pas à poursuivre la malheureuse machine de ses imprécations. Elle finit par la vendre. Ainsi elle est assurée de tenir enfin sa vocation : « Cette belle 40 HP qui t'aurait mené hors de ta voie (eh ! qu'en savez-vous ! Arrêtez, tant que vous y êtes, le cheval de Saul sur le chemin de Damas !), je l'ai détournée de toi, mon cher petit. Nous avons vendu l'auto. Mais je n'ai pas voulu te laisser sans distraction aucune pour tes vacances, et sur mon conseil (admirable mère !) ton père t'a acheté un gentil poney et une charrette anglaise ! » Résultat : mon

agneau, furieux de se voir ainsi traqué et forcé, envoie promener sa vocation et sa mère et, à son tour, se donne au diable.

Par contre, dit l'abbé Bordes, voici une autre mère (il me montra et lâcha aussitôt une autre liasse de lettres) qui, dans une circonstance toute semblable, a daigné, elle, consulter, attendre, obéir. Le directeur a dit : « Laissez faire. » Deux mois après, mon chauffeur impétueux renverse un petit garçon sous sa moto-block. Bouleversé, horrifié, devant le petit cadavre, il jure de ne plus toucher à un volant, il se ressouvient des aspirations pieuses de sa treizième année. Il fait une retraite fervente et entre au Noviciat des Jésuites.

Madame, conclut le prêtre, en refermant son pupitre avec une douceur qui étouffait trop visiblement un geste plus vif, veuillez seulement retenir ceci de tout cet entretien : Que la mère du prêtre se contente de sa grandeur ! Elle donne à Dieu un autre Lui-Même, fait de son sang à elle, venu et grandi en ses bras ! Elle collaborera à cette vocation par sa vie sacrifiée. Mais qu'elle accepte, en retour, l'humiliation de n'être guère associée ordinairement — elle, femme, — à la formation ascétique, intellectuelle et même morale de son enfant. Qu'elle laisse agir ici le Prêtre et qu'elle s'en remette de tout à Dieu.

J'avais écouté l'abbé Bordes, pendant ce long discours, avec un intérêt passionné. Ses paroles sévè-

res ne m'avaient nullement troublée. Elles répondaient trop et à mes scrupules d'excessive ingérence dans une vocation d'En-Haut et à l'idée que je me faisais, par mentalité de race, du rôle limité de la femme dans la formation du prêtre. Le fin Béarnais dut s'en rendre compte très vite, dès qu'il eut achevé de parler, car soudain il se fit très bon et très doux.

— Tout cela, dit-il, c'est pour d'autres mamans que celle de François. Je la sais, celle-ci, extrêmement réservée dans ses désirs les plus chers. Aussi Dieu pourrait-il bien lui réserver la faveur et l'angoisse d'être associée plus étroitement à la crise d'âme de son enfant. Précisément parce qu'elle s'efface, Dieu pourrait bien l'appeler à sortir du rang où elle se confine.

Du reste — ajouta-t-il après une pause — il n'est pas rare que les enfants chez qui la crise de l'âge laisse intacte la chasteté proprement dite s'ouvrent plutôt à leur mère de leurs difficultés. Chez eux la pudeur dont je parlais tout à l'heure est moins ombrageuse parce qu'elle touche moins aux sens. À leurs yeux, plus purs, une mère est toujours personne compétente dans un litige où il y va de leur peine.

Je marquai un pas vers la sortie.

L'abbé Bordes leva son regard limpide un peu au-dessus de moi (je vis qu'il allait à une statuette

de Notre-Dame-de-Lourdes posée sur une console entre deux fleurs artificielles qu'emprisonnaient des globes de verre ourlés de papier doré) :

— Prier, Madame ! Il faut prier... Et puis, être bonne, infatigablement bonne, passionnément bonne...

## X

Les vacances terminées, François retourna à son collège.

— Tu es maintenant un grand rhétoricien, dis-je à mon fils. Je pense bien que les enfantillages de l'an passé ne se reproduiront pas. C'est ta dernière année de collège : tu dois, dès maintenant, te préparer au grand Séminaire...

L'enfant eut un geste évasif :

— Oh ! je suis si jeune ! j'ai bien le temps !

— Mais tes études sont finies. Tu auras seize ans sonnés. C'est l'âge normal.

— Ouiche ! Tout le monde dit que j'aurai la mine d'un enfant de chœur !

— Précisément à cause de cela, à cause de ton air de jeunesse, il faut que tu prennes, déjà, un peu de gravité et de sérieux. Et puis ! — ajoutai-je, non sans un brin de complaisance intime — tu n'es pas si « enfant de chœur » que cela ! Tu as grandi beaucoup !

Tu as une voix grave ! Dans dix mois, mon garçon, les moustaches !

Quand François revint, dix mois après, à Jauréguizar, ma prédiction s'était réalisée.

Le François de cette époque m'apparaît comme une jolie petite personne longue, un peu étriquée, mais soignée et charmante, à la voix presque affermie : et son geste machinal était de pincer rêveusement les duvets dont la ligne blonde mourait aux deux coins de ses lèvres.

L'année avait été meilleure. L'application, très distraite au début, avait fini par s'améliorer. François avait pris goût au vieux « discours français » dont l'abbé Bordes gardait obstinément la pratique démodée. Il y réussit — en récompense, peut-être, de ses lointaines écoles de prédicateur à Jauréguizar. Il remporta le prix de « composition française » et celui de « déclamation ». M. Bordes me dit : « Il prêchera ! »

Il prêchera ! Tel était bien mon rêve ! Et je me voyais, toute petite, en noir, au pied de sa chaire, buvant ses paroles et n'osant lever sur lui mes yeux ! Moi que remuaient si doucement jadis, à Bayonne, les notes du petit « chanteur à la voix voilée », comment pourrais-je écouter, sans frémir d'émoi, les accents de ce petit devenu mon juge et mon docteur ?

Mais avant de le voir monter posément les degrés de la chaire, vêtu peut-être du rochet qu'aux

heures perdues continuaient de broder mes doigts, que d'alarmes encore me réservait l'avenir ?

Je redoutais surtout ces vacances, celles qui allaient, la rhétorique achevée, précéder l'entrée de François au séminaire. La crise de l'âge, commencée aux vacances dernières, n'était pas entièrement terminée. Elle avait changé seulement de période. Ce n'était plus tout à fait « l'âge bête », mais c'était encore « l'âge ingrat.»

Avec François, les vacances ramenèrent Maïté à Jauréguizar.

Maïté avait quinze ans, les quinze ans d'Espagne. Son visage plein et mat avait toute la fermeté des traits que les jeunes filles possèdent, chez nous, à dix-huit ans. Le nez petit, rond et roulé, la lèvre supérieure mollement proéminente, le menton à fossette, les joues harmonieuses ,accusaient le tranquille repos d'une économie arrivée à son épanouissement normal. Les deux bouffettes de soie blanche qu'elle accrochait dans ses cheveux noirs à la hauteur des deux lobes d'oreille n'arrivaient pas à rendre seulement enfantine cette ravissante tête de niña, déjà mûre pour une madone de Juan Valdès.

François et Maïté ne s'étaient pas revus depuis la scène de la « bête à bon Dieu ». Mise en éveil par mon entretien de l'an passé avec M. Bordes, j'observai les deux jeunes gens à leur rencontre. C'était bien cela : chez mon fils, un éblouissement ingénu ; chez la

jeune fille, des élans combattus et, dès lors, de la gaucherie.

Tout de suite ce fut, dans le cœur du collégien en vacances, le heurt navrant des joies enfantines et des froissements prématurés. Avec nous, le délicieux abandon du petit qui revient à la maison de famille ; avec Maïté, les préoccupations de vivre, d'être pris au sérieux, comme un homme. Puis les inconséquences, les poussées de l'âge : des heures de folie auxquelles succédaient des heures d'abattement.

Enveloppée de sa petite maturité de femme, Maïté semblait étrangère à ces revirements. Je lui en voulais, dans le secret, de ce charme si naturel et si néfaste ; je me reprochais même la sympathie qu'elle exerçait sur moi par cette prévenance, cette cordiale soumission à mes ordres, qui rendaient plus insolent son triomphe sur le cœur de mon enfant. Sa beauté de Biscaïenne brune était d'autant plus victorieuse qu'elle consentait plus facilement, sur les désirs de ma tyrannie inconsciente, à s'effacer ou à s'atténuer.

L'avouerai-je ? Au travers des inquiétudes que m'apportait cet amour naissant, je me sentais parfois des poussées secrètes de cette indulgence maternelle dont avait parlé le saint abbé Bordes à l'égard des premières manifestations de l'homme chez l'enfant. Je me prenais à me complaire dans la pensée que mon petit François d'hier était ce joli garçon à la lèvre déjà ombrée. Et quand je surprenais, s'attar-

dant sur lui, le regard noir de la jeune fille, je me sentais partagée cruellement entre l'angoisse et la fierté : l'angoisse sur mon petit prêtre, la fierté sur mon fils.

Cependant, aux heures réfléchies, je combattais vaillamment ces instincts de chair et d'orgueil. Je songeais aux paroles de l'abbé Iribarne qui m'avaient révélé la grandeur de la maternité sacerdotale, — à celles de l'abbé Bordes qui m'en avaient tracé le rôle et le devoir. Je pleurais de pitié sur la femme que j'étais, sur ses égoïsmes et ses vanités mesquines : je tâchais à former en moi la mère sublime, la mère de l'homme qui donne Dieu au monde. J'étouffais mes suffisances vaines, j'écartais avec une rigidité douce les suggestions de l'instinct qui me montraient en mon fils le bel être plastique et mouvant issu de moi : j'agrandissais en moi la Mère, l'Élue qui devait, au prix de sa peine, enfanter une seconde fois au sacerdoce l'enfant qu'elle avait mis au jour dans la douleur.

François, lui, me fuyait. Partagé entre le désir de rester auprès de Maïté et celui de se réfugier dans les rêves, tantôt il passait toute la journée à courir les combes boisées, son fusil sur le dos ; tantôt il flânait au croquet, suivant en distrait, son maillet à la hanche, ces jeux de petite fille qui ne l'intéressaient pas. Ses maladresses volontaires, quand il avait la petite Biscaïenne pour adversaire, ses partialités quand il l'avait pour partenaire, don-

naient lieu à des réclamations énergiques auxquelles il ne répondait — lui, si violent à cet âge — que par un timide sourire.

Cependant les semaines passaient. Sa rhétorique achevée, François devait entrer au séminaire et prendre la soutane. Avant de lui faire franchir cette étape, devais-je l'interroger à nouveau ? ou fallait-il feindre de n'avoir rien surpris, en ces derniers temps, qui contredît son premier projet ? Si je gardais le silence, n'allais-je pas exposer mon enfant à tenter une fausse démarche ? Si je l'interrogeais, je semblerais douter de lui ; et sentir peser sur soi la défiance — la défiance d'une mère ! — est intolérable à un cœur de seize ans ! Une invitation à se déclarer ne semblait-elle une pression exercée en vue d'une vocation qui peut-être n'était plus ? et le silence n'était-il une complicité ?

Le bon M. Bordes voulut bien me tirer d'embarras : « Restez fidèle, me dit-il, au programme que je vous ai tracé : la prière, le silence, la bonté ; et en dehors de cela, rien : le laisser-faire, parfois si méritoire ! » Mais de son côté, il écrivit à François le billet suivant que j'ai retrouvé dans les papiers de mon fils :

Institution Saint-Joseph de Mauléon,

8 septembre, fête de la Nativité de N.-D.

Mon bien cher enfant,

M. l'Économe du Grand Séminaire me prie de lui envoyer la liste définitive des élèves de notre classe de rhétorique qui vont prendre cette année le saint habit.

Je vous ai dit, mon enfant, peu de jours avant la distribution des prix, combien la décision que vous aviez à prendre est importante pour votre âme, pour les âmes aussi dont le salut dépend peut-être du mot qui sortira de votre bouche.

Si vous êtes fermement résolu à ne refuser à Dieu aucun sacrifice, à briser tous les liens pour suivre son appel, venez. *Fidelis Deus per quem vocati estis in societatem Filii ejus Jesu Christi Domini Nostri...*

Si vous ne deviez apporter au Sanctuaire qu'une âme *délibérément* partagée entre le monde et Notre-Seigneur, épargnez à votre sainte mère, épargnez à cette Institution et à ce pauvre prêtre qui va rendre bientôt ses comptes au Souverain Juge, la douleur d'avoir donné à l'Église un serviteur inutile.

Votre bien affectueusement dévoué en N.-S.

JEAN BORDES,
*prêtre.*

Le laconisme sévère de ce billet m'a fait comprendre plus tard l'abattement où je vis tomber François pendant les derniers jours de ces tristes vacances. Comment le sage directeur avait-il donc tenu lui-même, à l'égard de cette âme en détresse, un langage si opposé à la ligne de conduite qu'il m'avait tracée : « inlassable et douce bonté » ? Sans doute ne m'avait-il commandé que la partie la plus facile d'un programme complexe, et s'en était-il réservé la contre-partie austère. Peut-être voulait-il corriger par quelques coups de sa main la suavité de toucher qu'il ordonnait à la mienne. Ne faut-il aux enfants, comme aux poulains difficiles, une juste alternance de brides qu'on resserre et des brides qu'on abandonne, — parfois la cravache ?

Pendant plusieurs jours, François déserta le croquet et le salon. Le jour, il chassait. Par tous les temps, je le voyais sortir, gagner les bois. Le soir, il se renfermait dans l'ancien pigeonnier qu'il avait accommodé lui-même en une sorte de cabinet de travail. Seulement, lorsqu'il entendait monter d'en bas les notes du piano qu'effleuraient les doigts de Maïté, il descendait, ouvrait la porte du salon, sans bruit, se plongeait dans un haut fauteuil Louis XV qui garnissait l'angle le plus sombre de l'appartement.

Parfois le piano se taisait. Il y avait des moments de silence qui m'intriguaient, tandis que je travaillais à côté dans le petit salon. Mais je n'ai jamais voulu

céder au mouvement qui me pressait d'ouvrir la porte mystérieuse. J'aurais paru épier, soupçonner : et mon fils, dans la crise de violence qu'il traversait, ne m'aurait pardonné ni cette défiance ni cette indiscrétion. À quoi bon, du reste ? Contrarier l'amour, n'est-ce pas l'exciter davantage ? Mieux valait m'en remettre de tout à Dieu. Si le visage, le regard, la voix d'une jeune fille devaient perdre cette vocation, ou réelle ou imaginaire, ma surveillance d'une heure ne la sauverait pas. Fragile vocation que celle qui tiendrait seulement à l'ombre d'une mère passant, une minute, devant deux enfants qui s'aiment !

Ma confiance en François n'a pas été vaine. Plus tard, quand mon grand fils m'a ouvert enfin son cœur apaisé, il m'a dit avec quelle timidité douloureuse il avait aimé, la seule fois qu'il eût aimé. Jamais il n'osa prononcer devant Maïté le mot qui lui brûlait les lèvres. Toute la douceur qu'il s'accordait tenait en ces fugitifs instants de silence où, dans le grand salon que la nuit envahissait, il écoutait, la sonate finie, la jeune fille lui parler, retournée vers lui sur le tabouret du piano. Et si la banalité des mots échangés en ces heures précieuses navrait son cœur oppressé d'aveux, le silence, du moins, où s'enchâssaient les paroles futiles, semblait plus doux à sa souffrance que les plus délirants transports.

Ainsi, je le devinais, mon pauvre enfant essayait d'endormir sa douleur. Plongé comme en un bain de

rêve dans cette musique et dans ces silences, il tâchait de s'évader, pendant quelques instants, d'une réalité qui lui imposait un impérieux et angoissant problème : l'amour ou le sacrifice, le foyer ou l'autel, Maïté ou Jésus... Oh ! la tristesse de François, je l'avais lue dans l'Évangile : c'était bien la mélancolie du tout jeune homme que Notre-Seigneur aimait, qu'Il appela un jour, mais qui s'en alla, se débattant : *Abiit, tristis.*

J'aurais pu abréger ces durs combats : la pensée, bien des fois, m'en est venue. Trouver un prétexte quelconque : santé, bains de mer, eh ! mon Dieu ! le plus simple, le plus vulgaire : raison de docteur, ou de dentiste, et j'aurais éloigné Maïté de Jauréguizar. Procédé misérable ! François ne méritait pas qu'on le traitât d'aussi mesquine façon ! Trop haute était sa vocation pour qu'on le sauvât par une duperie. Et puis, l'horrible cauchemar se dressait toujours devant moi : si j'allais, par des interventions indiscrètes, forcer une vocation qui n'était plus ou n'avait jamais été ! Non ! non ! le « laisser-faire si méritoire » que m'avait prescrit l'abbé Bordes ! Je ne tenterais pas le ridicule exploit de sauver Dieu, si Dieu ne voulait plus être sauvé !

Mais que cette réserve était pénible ! énervante cette contrainte ! Le soir, encore, quand je veillais, les voix, les horribles voix du désespoir sifflaient à mon oreille : « Franchement, tu perds ta partie à

plaisir ! Quoi ! ton intervention sauverait tout, et un scrupule t'enchaîne ! Et quel scrupule ? laisser faire Dieu ! Mais Dieu n'agit-il point par les hommes ? Va-t-il descendre sur ton Sinaï pour parler à François ? Allons donc ! Mesquineries d'une cervelle de femme ! Parle, agis, ordonne ! Sans quoi, tous les rêves tombent ! Adieu, la fête tant caressée de la Première Messe ! Adieu, le joli presbytère basque à la tonnelle de jasmin ! Adieu, la douce mort dans les bras de ton petit prêtre ! Au lieu de tout cela : confusion de l'échec, lassitude de l'effort brisé, pauvreté... »

Je répondais, à genoux au pied de mon lit : « Très douce Vierge Marie, ma Mère des Douleurs, Madone en manteau noir de la Solitude d'Anglet, vous avec qui seulement viennent causer les Bernardines vouées à l'éternel silence, vous qui voyez s'agenouiller devant vous, chaque soir, ma Stéphanie que j'ai perdue ; Vierge en pleurs, Vierge en deuil, Vierge et Veuve et Mère, ayez pitié de moi... »

Puis, les mains jointes plus fermement, la tête dressée, je récitais lentement la forte prière de l'abbé Cestac, le « Bon Père » de Notre-Dame d'Anglet :

Auguste Reine des cieux et maîtresse des Anges, vous qui avez reçu de Dieu le pouvoir et la mission d'écraser la tête de Satan, nous vous le demandons humblement, envoyez les légions célestes pour que, sous vos ordres, elles poursuivent les

démons, les combattent partout, répriment leur audace et les refoulent dans l'abîme.

QUI EST COMME DIEU ?

Saints Anges et Archanges, défendez-nous, gardez-nous.

O bonne et tendre Mère, vous serez toujours notre amour et notre espérance.

O divine Mère, envoyez les Saints Anges pour me défendre et repousser loin de moi le cruel ennemi.

Dans les tout premiers jours d'octobre, Maïté retourna à Anglet. François nous accompagna à la grande grille d'où partait le cabriolet qui allait nous conduire, la petite orpheline et moi, à la gare de Mauléon.

Les deux jeunes gens, un peu gauches, ne s'embrassèrent pas comme ils avaient fait toujours aux précédents départs ; mais lorsque l'attelage allait disparaître à l'angle du chemin, Maïté se retourna...

François n'avait pas attendu. Il était rentré brusquement.

Depuis lors, François parut changé. Quand je le retrouvai, deux jours plus tard, au retour d'Anglet, ses traits s'étaient détendus, sa démarche apaisée. Une gravité singulière se peignait sur son visage.

Alors je me souvins d'une parole que m'avait dite, un jour, l'abbé Bordes : « Il faut faire aux âmes que Dieu a aimées un crédit de confiance. Ne déses-

pérez jamais d'elles. Dieu, qui fut leur hôte familier aux jours de la grâce, en connaît trop tous les accès, pour renoncer, du premier coup, à les reconquérir. C'est comme une maison dont il sait les issues secrètes. On la lui ferme. On la profane peut-être. Il y paraît oublié. Et voici qu'il y réapparaît soudain, comme au Cénacle, malgré les portes closes... »

Un jour, François vint à moi, tandis que je travaillais au petit salon :

— Maman, il ne reste que dix jours, avant la rentrée...

J'interrogeai toute tremblante :

— Quelle rentrée ?

Mon pauvre grand enfant m'enlaça câlinement de ses longs bras, comme avait fait, deux ans auparavant, Stéphanie, et il murmura à mon oreille : « As-tu terminé le rochet ?... le rochet de dentelles ?... C'est le moment, tu sais ?... »

## XI

Par quel effort de volonté héroïque le jeune homme était-il parvenu à rompre le charme qui semblait l'entraîner hors de sa vocation première ? L'abbé Bordes m'en a laissé entrevoir très discrètement le secret :

— Chez les enfants tels que François, dont le cœur n'a pas été gâté par l'égoïsme, il y a place, presque toujours, à un élan généreux, à une poussée ardente d'abnégation et de sacrifice, pour peu que sache y faire appel le prêtre en qui ces enfants ont mis leur confiance. Aussi ne faut-il jamais désespérer d'eux, tant que leur relèvement dépend de leur seule volonté, tant que l'obstacle, chez eux, vient seulement du cœur. Le danger, le vrai, pour ces natures, est que le jugement ne se fausse, que la raison ne se voile, que la clarté de la foi ne faiblisse. Alors l'homme ne peut plus rien : il y faut les grands coups de la main de Dieu.

L'abbé Bordes me disait ces choses après la première année de séminaire de François, alors que j'étais toute à l'allégresse de posséder à Jauréguizar mon charmant petit abbé. Après ces dix mois d'éloignement, mon fils me revenait bien changé au physique et au moral ; tandis que l'économie s'équilibrait, que se tassaient les traits et les membres trop surmenés naguère par la croissance, le jugement se teintait de je ne sais quelle modération conciliante et facile qui contrastait singulièrement avec les exagérations et les extravagances de l'an passé. J'adorais d'entendre sortir de ses lèvres, — qui hier encore ne savaient que jaser, — de ces maximes graves et pondérées qui rappelaient la sagesse antique. Ah ! François serait bien le dernier à connaître le danger dénoncé par le vénéré Supérieur du collège : les déviations du jugement, l'obscurcissement de la foi !

Je le croyais, du moins. Mais déjà, sans doute, le clairvoyant vieillard avait pressenti l'orage : et Dieu voulait achever mon épreuve de coopératrice au sacerdoce en me faisant assister à une lutte, à une agonie de l'esprit où, ignorante et peu persuasive, je n'allais plus pouvoir intervenir vraiment auprès de mon fils que par la prière : « Prier, il faut beaucoup prier. »

Sa « philosophie » et sa première année de théologie terminées, François dut renoncer à poursuivre ses études au grand Séminaire de Bayonne : le voisinage de l'Océan, avec ses giboulées et ses tempêtes,

surexcitait ses nerfs, causant chez lui un état inquiétant d'irritabilité et d'insomnie. Le docteur Diriart conseillait la montagne, l'air des neiges. Un accord passé entre l'Évêché de Bayonne et l'Évêché de X... situé en plein massif montagneux, permit à mon enfant d'aller terminer sa formation théologique sous un climat plus favorable à son travail.

Nous étions en pleine époque de modernisme, à la veille même de l'Encyclique « Pascendi ».

Quand François me revint, après une année, je fus étrangement surprise de voir qu'il ne portait plus la tonsure.

— Cela n'a pas d'importance, me dit-il ; c'est une loi purement ecclésiastique.

Je n'insistai point, mais d'autres indices vinrent confirmer bientôt mes soupçons : François, de nouveau, hésitait.

On parla beaucoup, en ces années troublées, d'un mouvement qui se dessinait dans le jeune corps enseignant des grands séminaires, en faveur des doctrines modernistes importées d'Allemagne. Chaque diocèse eut ses innovateurs. Puis vint la réaction violente : et chaque séminaire eut ses victimes. On fit grand bruit, à cette époque, autour de la disgrâce d'un jeune professeur du Grand Séminaire de X..., l'abbé Dormesson.

Ce prêtre, dont François avait arboré la photographie sur sa table de travail — je revois ce profil

maigre pincé du lorgnon d'or, ces cheveux en brosse, ce large col romain dédaigneux du rabat trop provincial — avait pris sur mon enfant un étrange empire. Pendant les vacances, c'était entre le maître et l'élève un échange ininterrompu de lettres. « M. Dormesson me l'a dit ! » tel était le jugement sans appel de François, en théologie, en histoire, en littérature, voire en politique.

Ce prestige qui se dessinait déjà, aux yeux de mon fils, alors que le jeune abbé n'était point encore son professeur, s'accrut singulièrement après cette année de théologie passée à l'école du « Maître ». Malheureusement, l'éclat de ces leçons tenait déjà moins au talent de l'homme qui les professait qu'à une coterie turbulente d'intellectuels dont celui-ci était l'idole. Ces adorateurs compromettants exagéraient les moindres hardiesses du brillant docteur, et par leurs enthousiasmes mêmes le poussaient peu à peu vers l'abîme, tandis qu'ils pensaient l'élever sur le pavois. Les premières admonestations doctrinales venues de l'Évêché irritèrent ces chatouilleux partisans. Il y eut des murmures contre les censeurs vieux-jeu et les « pontifes de l'ignorance ». Bientôt tout le séminaire se trouva rangé en deux camps, également outranciers et violents : les « zelanti » ou les « roquets de l'orthodoxie », comme disaient les amis de M. Dormesson, esprits étroits et chagrins qui voyaient se dresser partout l'hydre du libéralisme ; — et les « intellectuels » ou partisans plus ou moins avérés des théories nouvelles.

Je m'étonne de trouver aujourd'hui ces termes sous ma plume. Mais en ces heures d'angoisse, j'ai tant consulté mes directeurs sur ces problèmes si nouveaux pour moi, qu'il m'en est resté des bribes de vocabulaire d'une saveur toute ecclésiastique.

Certes, au milieu de ces escarmouches théologiques, je ne m'attendais pas à voir François se ranger du côté des « intellectuels ». Dans le coin du pays basque où il avait grandi, les prêtres professaient la doctrine traditionnelle, et nous tous, fils et petit-fils de Basques fraîchement revenus de la rigidité janséniste, nous avions bien une tendance instinctive à resserrer plutôt qu'à élargir les interprétations du dogme ou les prescriptions de la morale.

D'où pouvait bien venir à François cette subite poussée d'esprit turbulent sur les questions de foi ? Ah ! la fatale amitié de l'abbé Dormesson avait-elle rencontré dans le fond de cette âme de petit Américain quelque germe obscur qu'y auraient posé ses ancêtres, nés chrétiens et devenus, là-bas, loin de l'ombre de leur clocher basque, quelque peu frondeurs en matière de religion ? Que Jean Etchandy aurait eu la partie belle et que facile eût été sa tâche, si, admis dans mon foyer, il eût voulu éteindre dans le cœur de mon enfant l'étoile de la vocation !

Au séminaire de X..., ces dissentiments en étaient à la période aiguë, quand éclata, comme un coup de foudre, la veille même des ordinations de juil-

let, le décret du Saint-Office « Lamentabili ». C'était la condamnation formelle de plusieurs thèses attribuées à l'abbé Dormesson sur l'interprétation des Livres Saints, le Messianisme, les sacrements.

D'une part, ce fut le triomphe, peut-être trop indiscret. De l'autre, il y eut quelques timides tentatives de révolte, aussitôt réprimées par l'expulsion des meneurs. La plupart des « intellectuels » imitèrent la conduite de leur Maître qui se soumit. Mais les Ordinations se ressentirent de la juste suspicion qui atteignait les amis du jeune professeur. Douze élèves, et des plus brillants, furent retardés aux Ordres mineurs. François était du nombre.

Dès la première entrevue avec mon fils, je vis que le coup avait atteint au plus vif de son être : à l'orgueil. Il était le favori du Maître condamné : ne devait-il pas le défendre ? Ses sourdes récriminations me rappelèrent les critiques aigres qu'il avait formulées, quelque quatre ans plus tôt, contre le collège d'où il me revenait en pleine crise d'âge. Mais cette fois, elles atteignaient l'Évêché, des vicaires généraux; elles montaient jusqu'à l'entourage du Pape, au Cardinal secrétaire d'État, aux Congrégations romaines.

J'étais consternée. Trop ignorante de ces ehoses pour suivre mon enfant dans une discussion en règle, je m'en tenais aux leçons rigides de mon vieux curé. Mais comme ces réponses brèves, aux allures d'apophtegmes, avaient le don de crisper mon petit docteur,

je jugeai prudent de me taire désormais. Vraiment, il ne me restait que la prière.

Ce fut au cours de ces vacances — le 7 septembre 1907 ! comment l'oublierais-je ? — que fut promulguée la fameuse Encyclique « Pascendi ». Je savais qu'elle irriterait mon fils : je voulus la lire ; mais au bout de quelques paragraphes, il me fallut renoncer à cette lecture : je n'y comprenais rien ! Seul, l'exposé de l'encyclique m'apparaissait, hélas ! trop menaçant : combattre ces « ennemis de la Croix de Notre-Seigneur, si étrangement accrus en ces temps nouveaux, parmi les chrétiens laïques et dans l'assemblée même des prêtres, et qui, sous couleur de servir l'Église, travaillent à l'affaiblir et tentent de renverser le Christ de son trône royal ».

Quoi ! mon petit prêtre passant aux rangs de ces ennemis de Notre-Seigneur ! L'enfant pieux et honoré de l'Appel divin devenant soudain l'un de ces nouveaux fils qui attristent leur Mère l'Église et qu'elle rejette de sa famille ! Etait-ce possible ?

Je résolus d'intervenir auprès de mon fils par l'autorité. Cette fois, je ne craignais plus d'exercer une pression imprudente sur une vocation combattue : il s'agissait avant tout de sauver la foi de mon enfant, d'éviter surtout un éclat et un scandale.

— Agissez vous-même, me dit l'abbé Iribarne. Moi, je ne saurais être entendu sur un terrain où je

suis condamné d'avance : aux yeux de cette jeunesse, nous sommes des ignorants et des routiniers. Toute l'amitié que veut bien me garder votre fils ne saurait contre-balancer la mésestime où il doit me tenir du point de vue intellectuel. Nous n'avons pas la « méthode » : on nous sourit avec condescendance, mais on en nous entend pas. Vous, votre qualité de femme vous permet d'esquiver le terrain logique, et votre qualité de mère vous autorise à parler à la fois de tendresse et d'autorité. Or, on a beau ne se dire accessible qu'aux documents historiques, on n'en subit pas moins la loi générale de l'humanité qui soumet souvent la raison raisonneuse aux mouvements de notre cœur.

Depuis la publication de l'encyclique, l'échange de lettres était devenu plus régulier entre l'abbé Dormesson et mon fils. Pour lire les longues communications du directeur moderniste, François se réfugiait toujours dans son haut pigeonnier. Quand il en descendait, à l'heure du dîner, il apportait un front soucieux, des paroles brèves et distraites.

Je profitai d'une de ces correspondances pour causer, un jour, avec mon enfant. Une lettre assez volumineuse, à en juger par la surcharge, était arrivée tandis que François travaillait dans sa retraite favorite. Je montai la lui porter moi-même. Au bruit de mes pas dans l'escalier, le jeune solitaire, qui m'avait sans doute reconnue, se leva (j'entendis le bruit du

fauteuil) et verrouilla la porte. On ne voulait pas causer ? Fort bien. Cette petite résistance ne m'affermissait que mieux dans mon dessein :

— François, dis-je d'un ton qui n'admettait pas la duperie, c'est moi : tu vas m'ouvrir tout de suite.

Une seconde d'hésitation, et la porte s'ouvrit. Mon agneau biaisa :

— Bon Dieu ! dit-il. Pas n'est besoin de se gendarmer pour se faire ouvrir. Je travaille, voilà tout.

Il montrait des revues, des brochures étalées sur la grande table qui barrait tout l'appartement, face à la fenêtre ouverte sur les montagnes bleues.

— Tu reconnais, lui dis-je, cette écriture ?

— Ah ! M. Dormesson !

Il tendit la main avec avidité. Je retirai le carré de papier :

— Attends !

Il me regarda, surpris, devina :

— Ah ! c'est pour aujourd'hui, le sermon ?

— Tu l'attendais ?

Il prit un air de conciliation désolée que je lui connaissais depuis peu :

— Vois, maman, ne parlons pas de ces choses. Nous nous entendons très bien sur tout le reste. Mais ici nous risquerions de ne pas nous comprendre : nous ne parlons pas du tout la même langue.

— Pardon ! Tu vas comprendre tout de suite la

mienne : j'exige que cette correspondance avec l'abbé Dormesson cesse dès aujourd'hui.

— L'abbé Dormesson n'est pas un excommunié, dit François.

Et il ajouta, avec un sourire amer qui faisait mal sur ses lèvres :

— Il est vrai que, par le temps qui court, on ne peut plus savoir...

— Il suffit, dis-je, que cette correspondance scandalise nos amis pour que je te la défende.

— Voilà ! Voilà les grands mots que j'attendais : « scandaliser nos amis ». Eh ! maman, c'est le scandale des faibles, ou plutôt des ignorants ! La lumière offusque toujours les oiseaux de nuit.

— Est-ce ainsi que tu traites des hommes tels que l'abbé Iribarne, l'abbé Bordes, les maîtres dont tu tiens tout ce que tu sais ?

— Oh ! permets, maman ! Ces prêtres m'ont initié, sans doute, de loin, aux rudiments : et je leur en ai de la reconnaissance — pas assez, cependant, pour ne point constater chez eux des lacunes. Ce n'est pas de leur faute. Ils ont été gorgés de scolastique. Au temps où ils étudiaient, la théologie positive était inexistante. On ne prouve pourtant pas par Aristote l'authenticité du quatrième évangile ou la distinction originaire du Baptême et de la Confirmation ! Ces gens-là nient les faits. À l'histoire ils opposent des syllogismes ! Oiseaux de nuit !

— Et si tes faits prétendus sont en opposition avec la foi ? De tes documents ou de la parole de Dieu, lequel, pour toi, l'emportera ?

— Entre la science et la foi il ne peut y avoir conflit : leurs terrains sont différents et nettement limités : l'une a les phénomènes ; l'autre a les dogmes ; la foi n'a rien à voir dans les premiers ; la science, rien à voir dans les seconds. Il y a cloison étanche.

— Pas assez, mon pauvre enfant, pour empêcher que cette triste science ne vienne troubler ta foi !

— J'aime mieux — dit le jeune homme, après un silence — être troublé dans ma foi tant que je n'y ai pas enchaîné ma vie et mon honneur. Après, il ne serait plus temps, et c'est cela qui serait l'horrible : devoir rester rivé à des choses qui ne sont plus ; enseigner ce que l'on sait être le mensonge et s'y conformer, sous peine de vivre en hypocrite.

Je venais de recueillir l'aveu. Je l'attendais. Et cependant, à le recevoir, j'éprouvai un choc violent. C'était la première fois qu'il m'était formulé. Aux heures mêmes où je l'avais lu le plus clairement dans le regard de mon fils, il m'était resté au moins un espoir : l'espoir de m'être trompée. Désormais, plus de doute, François songeait à revenir en arrière. Et, si près de se réaliser, mes rêves allaient tomber !

Comme il nous arrive quand nous sommes sous le coup d'une nouvelle qui abat soudainement en nous

tout un vol d'illusions chères, je voulais me faire redire l'affreuse déclaration. La fureur de ma première énergie était tombée, et ce n'était plus l'accent de l'autorité qui parlait en moi. J'implorai presque :

— François ! tu hésites ? Tu songes à quitter ?..

— Oui, j'y songe et je ne puis me décider...

— Il y a donc quelque chose ? quelque chose qui t'arrête ?

— J'ai peur... Oh ! non pas du qu'en dira-t-on ! Tant pis ! On pensera ce qu'on voudra ! Mais j'ai peur de me tromper malgré tout. Quand je travaille les origines chrétiennes, je crois voir bien clairement que l'Église n'est pas l'œuvre du Christ. Le mot de Loisy est indéniable : « Le Christ annonçait la fin du monde, et c'est l'Église qui est venue. » L'Église : ses sacrements, son sacerdoce. Et pourtant, au fond de mon âme, je sens sourdre toujours l'huile de la lampe qui alimente la foi que tu m'as donnée. Quand cette lampe aura baissé à mourir, ce sera l'heure... Mais sera-t-il encore temps ? L'année prochaine, c'est le sous-diaconat : le vœu de chasteté, le célibat qui engage au moins d'honneur devant les hommes, s'il est un vain mot devant un Dieu qui ne l'a jamais demandé. Alors quoi ? Prendre les devants ? Choisir la solution la plus prudente ? M'en aller dès maintenant ? Mais si c'est vous qui avez raison, malgré tout ? Vous, les simples croyants ? S'il y a, dans notre réseau d'arguments, quelque maille rompue par où la vérité s'échappe ? Je ne me conso-

lerais pas, ma foi retrouvée, d'avoir, dans une heure de découragement, brisé mon idéal si pur ! si beau !

— Tu vois ! tu vois bien ! m'écriai-je avec force. Tu crois encore ! Tu entends toujours l'appel !

François remua doucement la tête :

— Je ne sais plus...

Ses yeux s'étaient violemment remplis de larmes. Pour se donner une contenance, il déchira nerveusement l'enveloppe que j'avais posée à l'angle de son bureau et se mit à parcourir la lettre.

Soudain je vis ses traits se contracter. Il pâlit ; puis une subite rougeur lui monta au visage :

— C'est odieux ! s'écria-t-il. C'est un coup de Merry del Val !

— Qu'as-tu donc ? lui demandai-je, surprise de cet accès de fureur.

— Ce que j'ai ! mais regarde ! lis ! Une soi-disant mesure de l'Évêché révoque M. Dormesson ! l'envoie en disgrâce hors du séminaire ! hors du diocèse ! Ils ont peur de lui parce que c'est un indépendant ! parce qu'il va aux sources, lui ! parce qu'il sait nous passionner pour la science ! C'est une indignité !

— Voyons, François, calme-toi !

— Mais on n'écartera pas la lumière ! insistait le jeune homme exaspéré. Il faudra que Merry del Val cède ! M. Dormesson part pour l'Angleterre. Il va y rejoindre le P. Tyrrell. Il faut que ces hommes s'en-

tendent. Tu verras ce qui en sortira. De la lumière enfin ! de la vérité !

— François ! suppliai-je. Il n'y a pas de vérité hors de l'Église, contre l'Église ! Tu dois le reconnaître ! Tu dois t'humilier, demander pardon, prier, enfin ! et ta foi te reviendra ! Le bon Dieu ne permet-il ce coup pour te ressaisir, pour te relancer ?

— Oh ! moi, maintenant...

— Viens, viens prier avec moi...

— Non !

— ...La Vierge de l'église de Jauréguizar.

— Non !

— ...La Vierge de la Solitude d'Anglet...

— Non !

— François !

— À quoi bon ? dit le jeune homme en se redressant. Maintenant, oui, je viens d'en être sûr ! Je ne crois plus ! Je ne crois plus ! Je ne crois plus ! Je dois jeter la soutane !

# XII

Cette crise violente de la foi, que rien n'avait fait pressentir, fut pour nous deux l'épreuve la plus douloureuse et la plus menaçante. J'en arrivai à désespérer. Un tempérament aussi fougueux, me disais-je, ne retrouvera plus l'équilibre qu'il faut ; un esprit aussi tourmenté ne parviendra pas à recouvrer la sérénité qui est indispensable au distributeur officiel de la lumière et de la paix. Il y a, dans cette nature, trop d'inquiétude atavique, trop de vie américaine, trop de pampa et de traversées. Au prêter de nos campagnes il faut des antécédents plus tranquilles : une lignée d'ancêtres paysans qui ont enfoncé placidement leurs sabots dans les mottes de la même terre au long de plusieurs siècles. Par son père, fils de laboureur, François pouvait être prêtre : par moi, fille de noblesse et américaine, il ne le pouvait, sans heurt et sans combat. Au dernier de ces assauts, en dépit de tant de victoires, nous succombons : lui, dans son dessein, et moi dans mon rêve. Nous nous sommes trompés. Le désenchantement est dur. Mais

il faut revenir en arrière et se condamner à la vie basse après cet essor coupé, au terre à terre après avoir entrevu le ciel !

Pourtant l'abbé Iribarne me soutenait le regard toujours levé :

— Rien n'est perdu encore. Prions ! prions beaucoup. Rappelez-vous cette promesse de notre Évangile : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je vous l'accorderai afin qu'Il soit glorifié en moi ». Or ceci, Madame, c'est pour sa gloire que nous le Lui demandons.

Voyez-vous — ajoutait-il en s'arrêtant de marcher, comme il aimait à faire quand il allait émettre quelque principe, — de notre temps, il n'était pas utile que la foi de nos étudiants fût troublée ou inquiétée. Futurs pasteurs d'un tranquille troupeau, qu'avaient-ils besoin de connaître, au prix des larmes, des souffrances qu'ils ne seraient pas appelés à consoler un jour ? Aujourd'hui, l'état des esprits a changé. L'incrédulité, à tout le moins l'inquiétude, pénètre partout. Elle a forcé les retraites de nos montagnes. Dès lors, n'est-il pas bon au prêtre de demain d'avoir senti vivement en lui les menaces du mal qu'il devra guérir chez les autres ? Ainsi il le comprenprendra mieux, il le traitera avec plus d'autorité, plus de compatissante douceur. Peut-être n'est-il pas imprudent d'appliquer au prêtre, en cette épreuve

même, la parole de saint Paul sur le Sauveur : « Il fallait qu'il fût assimilé en tout à ses frères, afin qu'il pût mieux exercer sa miséricorde ; car ce qu'on guérit le plus efficacement chez les autres, c'est cela dont soi-même, au jour de l'épreuve, on a souffert aussi. »

Cependant tout semblait démentir, chez François, ces interprétations optimistes du vieux curé. Après son cri de révolte, je l'avais vu retomber dans l'abattement de sa seizième année. C'étaient les mêmes journées de solitude farouche dans son pigeonnier ou à travers bois, les mêmes heures de rêverie au salon, tandis que Monique jouait du Raynaldo Hahn sur le clavier où avaient couru autrefois les doigts de Maïté.

Maïté... pourquoi le souvenir de la petite orpheline retournée maintenant à sa Biscaye me revenait-il si obstinément depuis quelques jours ? Mais tout semblait l'évoquer ! Les morceaux que François demandait à sa sœur de lui jouer étaient les morceaux favoris de Maïté. Au pigeonnier, les fleurs que François renouvelait tous les jours sur la cheminée étaient des hortensias bleus, — la fleur préférée de Maïté ; et un bouquet d'œillets sauvages qu'il avait été chercher dans la montagne, s'étiolait sur sa table de travail. La photographie de la petite amie d'enfance était revenue dans un écrin de velours d'où l'avait chassée, au retour du sémi-

naire, mon François rasséréné. Plus de doute. Le pauvre enfant, dépris du sacerdoce, revenait à ses premiers enchantements mondains : peut-être même travaillait-il — extravagance d'une imagination de vingt ans ! — à refaire avec Maïté une vie qui, blessée une première fois par elle, avait mis trois ans à mourir.

— Non, me disait l'abbé Iribarne, François n'en est pas là. Il ne fait qu'obéir à un instinctif besoin de consolation. Au sortir des luttes de l'esprit où il se débat, il lui faut quelque image où il se repose. Et puisque le souvenir calmant ne saurait, en ces heures, lui venir du ciel, il le cherche sur la terre... Puisse-t-il comprendre enfin — son âme est assez élevée pour cela — que ce précieux talisman n'existe point en ce monde !

***

Quelqu'un là-bas, dans la solitude des pins et des sables, avait suivi comme moi, d'un regard chargé d'angoisse, toutes ces incertitudes et tous ces débats.

Trop habituée à lire librement dans l'âme du petit frère, son élève, Sœur Marguerite des Neiges — ma Stéphanie du passé — n'avait pu mettre long temps à deviner les luttes qui se livraient dans le cœur et dans l'esprit de François.

Les demi-confidences de Maïté dont elle était devenue, à Anglet, la maîtresse de classe, l'avaient aidée à déchiffrer le premier de ces mystères ; et plus tard, les aveux mêmes de François la firent assister, douloureuse mais impuissante, au duel du doute et de la foi dont cette pauvre âme était le théâtre. Avec François elle n'avait jamais osé effleurer ce problème du cœur qui, pourtant, la remplissait de crainte ; mais avec Maïté elle en avait parlé fermement et d'autorité. Elle s'était appliquée à éteindre, chez son élève, tout désir d'essayer son prestige sur le cœur trop sensible du jeune collégien. Elle avait défendu les droits de Dieu sur l'âme que Dieu s'était réservée. Elle avait souligné l'odieux de disputer à Notre-Seigneur son Élu. Elle avait humilié la jeune fille en lui représentant, avec toute la dureté de la mentalité basque, l'infériorité de son rang de femme, sa fragilité et son incapacité de fille. Mais elle avait tempéré de beaucoup d'amour et d'une douceur exquise ces rudesses qui, prises pour un défi, auraient pu exaspérer l'enfant, sûre de son empire.

Guidée par son instinct de femme en ces choses d'amour, ma fille fut moins sûre de l'attitude à prendre quand le séminariste, sorti triomphant des luttes du cœur, lui laissa entrevoir le désarroi de sa foi. Elle ignorait tout de ces incertitudes et de ces ombres. Elle allait à Dieu en pleine clarté, entraî-

née dans le souffle ardent d'ailes invisibles. Ah ! elle aurait bien défié tous ces savants dont les livres troublaient l'âme de son frère — Loisy, Harnack, Heckel — de couper, un seul instant, les élans de sa foi à elle, d'altérer, une minute même, la ferveur de sa prière ! Mais la foi est un don de Dieu, et aussi la conscience, le sentiment de sa foi. Comment obtenir tout cela au petit frère, qui, pour distribuer Dieu, demain, aux âmes, devrait Le posséder si pleinement ?

Tout de suite, elle comprit l'inanité des raisonnements et l'insuffisance de la compassion. Mais si elle se résigna, de ce chef, à ne sembler offrir que des mains vides à qui lui découvrait une aussi profonde détresse, elle voulut cependant s'attacher à montrer, devant cette âme désemparée, la plus inébranlable confiance :

— François ! lui dit-elle un jour, je te dis que ces nuages se dissiperont ! Tu guériras, je le sais !

— Tu le sais ? appuya tristement le jeune homme. As-tu donc des révélations ?

— Je sais, répondit avec une étrange gravité la religieuse, qu'il est une prière que Dieu ne repousse jamais.

— Ah ! vraiment ? Laquelle ?

Ma grande regarda François longuement, jusqu'au fond des yeux, puis répondit, dans un souffle :

— Ça, c'est mon secret !



Septembre allait finir. À Jauréguizar, c'étaient déjà les après-midi avant-coureurs de la saison la plus enchanteresse en pays basque, l'automne. Sous le tiède soleil passaient les charrettes d'épis de maïs que recouvraient des bâches écrues à large bande bleue. Partout, dans les champs, le craquement sec des épis cassés au ras de leur tige d'or par la main des moissonneurs. M. Iribarne aimait alors à parcourir les glèbes, de groupe en groupe, son bréviaire sous le bras.

Un soir, comme je venais de congédier, à la petite grille, un visiteur, je le vis apparaître, le regard au loin, la tête haute, derrière un char qui l'avait masqué d'abord :

— Bonsoir, Monsieur le Curé !

Il s'arrêta, prit cérémonieusement son tricorne à deux mains, s'inclina :

— Madame, je vous présente mes respects.

Et il entra au parterre, trouvant sans doute trop cavalier de causer sur le chemin.

— Je retourne, me dit-il, de visiter mes malades. L'un d'eux me donne des inquiétudes. Il n'est pas de Jauréguizar, mais de l'annexe. L'Américain...

Je n'eus que le temps d'un sursaut :

— Jean Etchandy... M. Etchandy est malade ?

Le fin vieillard voulut bien ne pas remarquer mon trouble :

— M. Etchandy, malade en effet, très abattu à certains moments, très exalté à d'autres, consent à me recevoir, mais à la condition absolue que la question sacrements ne soit pas agitée entre nous. Dans l'espoir qu'il révoquera un jour cette clause, j'ai accepté. Je l'ai vu. Nous avons causé, longuement même. Contre mon attente, il a abordé, à défaut de problème religieux, du moins les sujets confidentiels, intimes...

Nous étions arrivés, en causant, au rond-point où je me tiens d'habitude, l'après-midi, avec mon ouvrage. Vers le chemin, la haie de lauriers d'Espagne masque la vue. Des tilleuls étendent leur ombre molle et légère sur les bancs, sur la table à ouvrage ou le métier dressé.

Je perdis tout à coup ma timidité :

— Ah ! puisqu'il vous a parlé, Monsieur le Curé, puisqu'il a voulu vous parler, à vous, je suis sûre qu'il vous a dit...

L'abbé Iribarne me répondit gravement et doucement :

— Le mourant m'a tout dit, Madame.

— Le mourant ? demandai-je, effrayée. Mais M. Etchandy n'en est pas là ?

— Le Docteur sortait de chez lui. Sur ces tempéraments de forts, la phtisie a beau jeu, quand elle les

a dominés sourdement. C'est une question de jours.

Les larmes des émotions trop contenues allaient me gagner. Je dis avec précipitation, comme qui s'excuse d'un soupçon ou d'un reproche :

— Eh bien, oui, Monsieur le Curé : c'est vrai, je n'ai pas voulu. Et pourtant... Ah ! sans son irréligion !...

— *Jounak joun*... murmura le vieux prêtre basque. L'en-allé est en-allé... Cependant, ajouta-t-il après une légère hésitation, c'est vers vous que revient sa pensée, la dernière...

— Quoi ! Jean Etchandy me demande ?

— Oui... en votre enfant.

— François ?

— Il le réclame... Et, je n'en doute pas, c'est pour aborder avec lui la question qu'il évite avec moi.

— Mais François n'y peut rien ! il n'est pas prêtre !

— Il peut frayer la voie au prêtre.

— Lui ! lui ! dans l'affreuse crise qu'il traverse ! Ah ! jamais ! Ce serait les perdre tous deux que les mettre en présence !

— ...ou les sauver tous deux.

— Les doutes de l'un éclairer les négations de l'autre ?

— ...ou la négation dissiper le doute.

— Non ! non ! vous n'y songez pas ! L'enjeu est trop terrible !

— En effet : c'est l'enjeu d'une âme, d'une âme prête à tomber en enfer et qu'il faut sauver !

— ...en perdant celle de mon fils ?

— « Celui qui perd son âme pour Notre-Seigneur et le salut de ses frères, sauve aussi la sienne », Madame. C'est l'Évangile.

— Ah ! c'est trop affreux ! il n'ira pas !

M. Iribarne s'était redressé. Il dit avec dureté :

— Il ne vous suffit donc pas d'avoir, par votre refus, hâté peut-être cette mort charnelle...

J'interrompis violemment :

— Je devais sauver...

Il s'imposa :

— Vous voulez encore faire mourir l'âme ?

— Vous me torturez à plaisir ! Vous savez que je l'aimais !

— C'est le moment de le montrer. Maintenant Dieu vous le permet, maintenant il vous l'ordonne ! Eh quoi ! — continua-t-il après un silence — vous avez consenti cent fois, dans des circonstances que je ne rappellerai pas, à vous effacer pour laisser agir Dieu, Dieu seul, en votre enfant ! Vous avez été, parfois, la mère discrète jusqu'à l'héroïsme ! Et maintenant vous voulez imposer vos petites vues à Dieu ! À Dieu vous avez tout confié, tout abandonné, et voici que vous ne vous fiez plus à Lui ! Espérez-vous donc sauver contre Lui ce qui ne peut être sauvé sans Lui ? S'il y a imprudence à laisser aller François,

cette imprudence, c'est Dieu qui la demande, je vous le déclare, Madame ; et toutes nos prudences échouent devant les audaces de Dieu.

— Eh bien, dis-je, essayez... Mais François ne voudra jamais.

— Si la vocation est morte en lui, soit ; mais s'il reste une étincelle du prêtre qu'il a rêvé d'être, je vous jure qu'il ira.

— Dans le fond, il haïssait Etchandy.

— Et c'est pour cela que, prêtre, il ira !

— C'est bien. Parlez-lui.

— C'est vous, Madame, qui lui transmettrez le message.

— Moi ! moi ! Mais enfin, Monsieur le Curé, qu'est-ce donc que ce martyre que vous venez m'infliger ce soir ?

— Ce « martyre », avez-vous dit ? Ah ! la grande, la belle parole ! Tenez : pour elle seule je pardonne toutes vos résistances... « Ce martyre », c'est votre maternité sacerdotale, c'est votre rôle de mère, la mère du prêtre : souffrir...

Et sur un salut grave et froid, sans une parole de plus, il sortit.

— Où donc est François ? demandai-je à la domestique qui rentrait du jardin pour allumer le feu du soir.

— Mais, Madame, au pigeonnier, je crois. Il n'en est pas descendu depuis le déjeuner.

Je trouvai en effet mon enfant assis à sa table de travail. Au seul son de sa voix tranquille, je devinai qu'il n'étudiait pas. L'ombre, en effet, avait envahi presque complètement la petite pièce sans lumière. Par la fenêtre ouverte, barrant l'horizon, se dressait la masse noire des montagnes d'Ahuzky qu'ourlait seulement, au fil des cimes, une ligne de clarté. Devant les feuillets épars sur la table — seules taches de blancheur vague dans la pénombre — le séminariste, assis, méditait.

— François, lui dis-je, M. le Curé, qui vient de rentrer, m'annonce que M. Etchandy va plus mal. Cela pourrait se précipiter.

— Ah ! et il fait appeler le prêtre ?

— Non... pas précisément... mais (c'est peut-être un caprice de malade !) c'est toi qu'il veut voir, il te demande...

— Moi ? Mais à quoi bon ?... Il me croit sans doute prêtre (il est si peu au courant !). Il suffit de lui dire que je ne le suis point.

— Il le sait. Il ne veut pas de prêtre.

— Mais, alors, que puis-je faire, moi ?

— Je ne sais pas... L'écouter... le consoler... Peut-être, disait M. Iribarne, préparer les voies...

Il y eut entre nous deux quelques secondes d'un impressionnant silence. François, la main sur les yeux, semblait réfléchir, hésiter, se débattre. Enfin il dit, avec une tristesse et une fermeté qui firent monter à mes yeux des larmes :

— C'est bien. J'irai.

Le lendemain, dans la matinée, je dus monter encore au pigeonnier. Je trouvai François lisant un petit livre à couverture bleue qu'il me sembla reconnaître... C'était le catéchisme du diocèse de Bayonne, le premier livre, avec l'alphabet, que j'avais mis entre les mains de mon enfant tout petit. En me voyant rentrer, il ne chercha point à le dissimuler. Il me l'indiqua, au contraire, du regard, avec un pâle sourire :

— Je me prépare, tu vois. C'est pour ce soir.

François partit seul après le déjeuner. Trop énervée pour tenir en place, j'allai, toute la soirée, de chambre en chambre, d'armoire en armoire, rangeant, dérangeant. Parmi les visions des souvenirs lointains qu'évoquaient les objets ainsi remués revenait sans cesse la physionomie de François : François enfant, François premier communiant, François disant la messe. Des bons points signés de la grosse plume d'oie dont se servait M. Iribarne ; des chasubles de papier, des lots de la chapelle d'autrefois passaient entre mes mains, avec des robes de poupées de nos

filles et des dentelles que j'avais portées au temps des crinolines.

Mais aucune de ces évocations ne parvenait à remplacer devant mes yeux l'expression troublée et le pâle sourire de mon fils quand il m'avait dit, le matin, en me montrant le catéchisme de son enfance :

— Je me prépare, tu vois...

Ah ! sur le point d'aborder une âme dont le salut dépendrait peut-être de lui, ce n'était point à Loisy et Harnack qu'il avait recours ! Pour rendre la foi à une âme qui l'avait perdue, il n'allait point consulter les notes prises au cours de l'abbé Dormesson ! D'instinct, il prenait le catéchisme où lui-même, enfant, il avait puisé.

Toutes mes terreurs de la veille sur la rencontre de François étaient tombées. Je savais maintenant que l'âme de mon fils, loin de trouver dans cette visite un danger, y découvrirait peut-être son salut. Il me semblait par moments que l'âme en péril était celle de François, et que Jean Etchandy l'avait citée au tribunal de son agonie pour la toucher et pour la convertir.

Vers la fin de la soirée, j'allai, suivant mon habitude, passer quelques instants à l'église. Le soleil déclinant vers les montagnes frappait, à travers la rosace du fond, les panneaux rouge et or du vieux ré-

table espagnol. Les bruits divers des fermes voisines — cocoricos éclatants, appels suraigus de femmes aux poules du verger, meuglements de vaches, voix d'enfants, — s'engouffraient sous la nef, la faisant sonner elle-même comme une maison paysanne.

Je me mis à prier distraitement. Il me parut que la veilleuse n'était pas allumée. Je montai au sanctuaire pour m'en rendre compte. Je m'aperçus alors que je n'étais point seule dans l'église. Au fond de la chapelle de la Vierge, à genoux, la tête dressée vers l'autel, M. Iribarne priait. À cette place et à cette heure, où pouvait bien viser la prière fervente du vieux curé ? Les paroles de la veille, à défaut de divination, le rappelaient à ma mémoire. Le vieillard, prêtre, pasteur, ami, priait Celle qui est le Refuge des pécheurs, d'assister là-bas deux pauvres âmes en détresse et de « les sauver toutes deux ».

Comme je sortais de l'église, je me rencontrai presque de front avec François qui venait d'un pas pressé.

— Où est M. le Curé ?

— Ici. Qu'y a-t-il ?

— M. Etchandy veut se confesser et communier. Il se meurt. Je repars, — m'expliqua-t-il hâtivement — avec M. le Curé, pour le Viatique. Je rentrerai probablement tard.

Malgré l'allure qu'il avait menée depuis la maison du mourant, François était pâle. Seules les paupières enflammées disaient qu'il avait dû pleurer.

Je retournai avec lui à l'église pour tirer des armoires les ornements et les vases des sacrements dont je connaissais la place.

Tout en s'habillant, M. Iribarne interrogeait :

— Il accepte ? Vous êtes sûr qu'il ne fera pas injure au sacrement ?

— J'en suis absolument sûr.

— Il y a danger pour la nuit ?

— Le docteur le craint beaucoup. Le râle des poitrinaires peut durer, paraît-il, mais c'est une question d'heures.

Dans le pays basque, il est de tradition d'accompagner au domicile du mourant le prêtre qui « porte le Bon Dieu ». Aux appels lents et espacés de la cloche de l'agonie, des femmes, des enfants du voisinage viennent former derrière le prêtre un petit cortège de deuil. À leurs mains tremblent les flammes de petits cierges jaunes roulés en spirale dans un corbillon d'osier blanc.

Je me joignis machinalement au groupe. En passant devant notre grille, ma domestique m'apporta mon rouleau de cire et mon long voile d'église. Devant nous, la clochette de l'enfant de chœur, sonnant à intervalles réguliers, faisait s'agenouiller, dans l'herbe des ornières, les passants.

En suivant ainsi la petite foule, je n'avais obéi qu'à un mouvement instinctif. Tandis que nous che-

minions, l'équivoque de ma démarche m'apparaissait peu à peu. Qu'allais-je faire, mon Dieu, au chevet de cet homme dont j'avais tant troublé la vie ! S'il me reconnaissait, dans cette chambre, à travers les buées de l'agonie, ma vue n'allait-elle pas le distraire, peut-être le troubler, dans son recueillement suprême ? Ne voudrait-il me parler ? Et que seraient ces paroles, prononcées là, par un mourant, devant des indifférents ou des indiscrets ? Ah ! mieux valait accompagner seulement le saint Viatique de ma prière et de ma pensée, en offrant à Dieu, pour l'âme qui bientôt paraîtrait devant Lui, l'amertume de ce dernier renoncement !

Après avoir longé quelque temps la grand'route de Tardets, le cortège s'arrêta devant une claie de bois. J'entendis grincer l'osier des gonds rustiques... Quoi ! allait-on passer avec le Bon Dieu par la passerelle ? la passerelle du soir de l'aveu ! Ah ! je sentis qu'une main invisible m'arrêterait là, — là où Jean Etchandy s'était jadis arrêté lui-même sur le chemin de sa vocation.

Le feuillage dense des saules épaississait l'ombre du soir. Demeurée en arrière, je vis les gouttes d'or des cierges étoiler la nuit du boqueteau, comme une nef baignée de ténèbres. Soudain elles s'étirèrent, se formant en chapelet, l'une derrière l'autre. On passait un à un, sur le petit pont de bois... Restée sur l'autre rive, je m'effaçai. De l'ombre du sous-bois,

le cortège passa à la clarté de la prairie, longea le bief bordé de hauts peupliers.

Quand il eut disparu, je me retournai. L'eau ne tombait plus, maintenant, en cascade sonnante, de l'aqueduc, rompu dans une récente inondation. Mais sous la passerelle, toujours, coulait avec un petit bruit triste le ruisseau, aminci et rongé par les nénuphars et les glaïeuls sauvages. Une minute je revis le passé... Jean svelte et fort... Jean qui à ce moment mourait, là-bas, dans le haut manoir dont j'entrevoyais la façade...

Alors, furtivement, comme une femme qu'on chasse, mon grand voile noir ramené sur les yeux, je rentrai à la maison.

François ne revint du village que très tard dans la nuit. Je veillais dans ma chambre, seule, tandis que tout dormait. J'avais allumé deux cierges de cire blanche devant ma statue de Notre-Dame-de-Lourdes, — un don de Pierre, quand François était né.

Au bruit de la grille du parc, j'allai ouvrir moi-même à mon enfant :

— Eh bien ?

— C'est fini... Mort...

Je serrai le bras de mon fils :

— Viens.

Je l'emmenai dans ma chambre. Il vit les cierges allumés. Alors il se laissa tomber sur le prie-Dieu, la tête dans ses bras, et il éclata en sanglots.

Sanglots de mon pauvre grand enfant, que je vous ai aimés ! Que depuis longtemps j'avais faim de vous entendre ! Vous m'avez dit, bien avant les paroles, qu'en cette heure douloureuse j'avais enfin retrouvé mon « petit prêtre » pour jamais...

Quand les sanglots commencèrent à tomber, je m'approchai de mon fils toujours à genoux. Je posai ma main sur son épaule, ma tête contre la sienne.

— François, lui dis-je, aux objections que l'Américain a dû te faire contre notre foi, comment as-tu répondu ?

— Par notre vieux Catéchisme.

— Etchandy s'est rendu à ces vieilles réponses ?

— Elles sont si belles ! Je m'y suis rendu moi-même... Vois-tu, à mesure que je les lui répétais, doucement, presque comme une prière, je les sentais pénétrer à la fois en lui et en moi. Mon désir d'éclairer cette âme en danger a jeté une lumière telle entre nous que tous deux nous en avons été inondés. Il me semblait que nous étions là deux pécheurs, deux incroyants, et qu'un lointain ami d'enfance, revenu pour nous assister, nous redisait la vieille chanson. Je pleurais en lui parlant et je lui ai fait ma confession. J'ai osé lui dire que moi-même j'ai douté, tant j'étais sûr qu'il croirait de nouveau. C'est cela, surtout, qui l'a touché. Tu vois que ce n'est pas bien savant...

— Est-ce donc pour cela qu'il te voulait, toi ? T'a-t-il dit pourquoi il t'a fait demander ?

— Non. Ou plutôt...

— Il t'a parlé du passé ?...

— Non, mais... je devine qu'il a dû avoir pour nous, sans l'avouer, un grand attachement.

— Pourquoi donc ?

— Il m'a dit dès les premiers mots : « Je ne veux pas avoir d'autre sort là-haut, que celui de votre famille, de votre mère. Je voudrais mourir, si je le pouvais, dans la même foi. »

— Il n'a rien dit de plus ?

— Pour nous, rien. Il a invoqué la Vierge de Lujan. Il a parlé des Amériques. Puis, quand l'agonie est venue, il a pris ma main, il l'a gardée serrée, puis il a dit (c'est sa dernière parole, sans doute dépourvue de sens) :

— « Votre main ! votre seule petite main ! »

Dépourvue de sens, la suprême parole de Jean Etchandy ! Ah ! François ! si j'avais pu, à mon tour, parler et te dire de quel accent, un jour, cette parole me fut jetée dans la galerie d'Ahuzky, au soir de cette déchirante scène dont ta vocation fut l'enjeu ! Si tu l'avais comprise toi-même, quand, à genoux près du lit où tu dormais, je la redisais en couvrant de mes baisers et de mes larmes ta petite main qui pendait des draps !

Elle m'avait frappée comme d'un coup de lance, la suprême parole de Jean Etchandy. Les souvenirs qu'elle évoquait me brisèrent le cœur. Les larmes jaillirent de mes yeux, tandis que je gardais mon front posé sur le front de François...

— Maman ! tu pleures ! dit mon fils avec émoi. Qu'as-tu donc ? Après tout, M. Etchandy n'était plus, depuis longtemps, qu'un étranger pour nous !

— Tais-toi ! dis-je avec violence. Un jour je t'expliquerai comment cet homme qui vient de me rendre ta vocation, naguère je l'ai écarté de nous de peur qu'il ne la perdît !

Je renvoyai doucement François à sa chambre. Onze heures sonnaient à la vieille horloge de Jauréguizar. Je m'agenouillai de nouveau devant la Madone et les cierges vacillants, afin de passer en prière toute la fin de cette journée, deux fois mémorable, où j'avais vu mourir l'homme qui, pour mon amour, avait sacrifié le Prêtre, et revivre le Prêtre pour qui, moi, j'avais sacrifié l'amour...

## XIII

Les premiers jours d'octobre, François retourna au grand séminaire. On l'y reçut avec quelque défiance. La disgrâce de l'abbé Dormesson était trop récente pour qu'on eût oublié l'influence qu'avait exercée le professeur moderniste sur son disciple privilégié. Un moment, le conseil du séminaire s'était demandé si on n'engloberait pas François dans la peine dont on avait frappé le maître et ses élèves trop dociles. L'un des directeurs, qui avait toujours gardé à mon enfant sa confiance entière, le défendit avec un tel accent qu'il obtint son admission à titre d'essai.

Il n'eut pas à regretter sa démarche. Quand j'allai, quelques mois plus tard, à X. . ., je fis demander au parloir, avant même de voir mon fils, M. le Supérieur.

En le consultant, je me faisais violence. Je le soupçonnais de n'avoir pas compris l'âme mobile et complexe de mon enfant. Puis, ce supérieur

immense — deux mètres, mais il avait la bonté d'incliner complètement la tête au bout de son long buste oscillant — gênait mes manières de petite, en m'obligeant à lui parler comme on parle aux statues des niches : le front levé !

M. le Supérieur fut, ce jour-là, très bon, très condescendant, satisfait. Je crus bien un moment que son masque sévère allait se détendre jusqu'au sourire.

— L'éloignement de M. Dormesson, me dit-il, a eu les plus heureuses conséquences pour M. Jauréguy, lequel subissait trop son emprise. La fâcheuse influence écartée, tout est rentré dans l'ordre. Nous sommes contents de Monsieur votre fils. Dès le premier jour, son attitude nous a fait comprendre que le philtre était évanoui. Nous nous félicitons d'avoir usé d'indulgence à son endroit.

Je me gardai de relever dans ces déclarations ce que j'aurais pu y observer d'erroné. Je savais bien, moi, que l'éloignement de M. Dormesson, tout providentiel qu'il pût être, n'avait point réalisé en mon enfant la transformation dont M. le Supérieur lui attribuait tout le mérite. Je me souvenais trop de la scène violente du pigeonnier, à l'annonce de cette disgrâce. Penser, comme on le semblait, qu'une pareille contrariété eût assagi mon fils, si violent, si fier, si obstiné, m'apparaissait comme une faute chez un maître censé psychologue. J'en souffrais.

Mais j'étais touchée des éloges décernés à la conduite de mon enfant. On était content de François. François tenait ses promesses de la nuit où Etchandy était mort. J'étais heureuse.

Heureuse ? Non. Le motif même de mon voyage à X... m'aurait empêchée de l'être.

Depuis le commencement de l'automne, les nouvelles qui m'arrivaient d'Anglet étaient alarmantes. Notre grande fille, très fatiguée du travail de l'année, ne s'était point remise pendant les vacances. Elle toussait, et — symptôme plus grave — le retour des élèves, l'animation des cours repris ne l'avaient point fait sortir de la prostration où semblait la jeter l'approche de l'arrière-saison. Novembre, si doux à Anglet où se prolongent les dernières roses dans la verdeur immuable des pins, avait été particulièrement maussade. La mer toute proche poussait continuellement sous le ciel bas des pelotons de nuages plombés, qui crevaient en déluge sur la forêt ruisselante. La nuit, le vent hurlait aux fenêtres ses hululements longs.

Après deux mois d'essai, Sœur Marguerite des Neiges dut abandonner son cours, ses élèves, son cher pensionnat. C'était urgence : les médecins avaient prononcé le mot fatal : la phtisie.

La vaillante petite trouva dans l'âpreté même de son sacrifice un ressort nouveau : en s'y jetant résolument, elle recouvra une apparence d'énergie qui

lui fit franchir sans aggravation notable le moment critique de la chute des feuilles. On atteignit Noël, la rentrée du Jour de l'an. Le docteur Diriart qui, pour elle, allait tous les jours à Anglet, semblait un instant espérer.

— Parbleu ! disait-il rudement à la Mère générale, ce sont toutes vos manigances qui ont épuisé cette enfant ! Avec vos boîtes à coton, vos heures de patenôtres, vos disciplines, vous rendriez phtisique un portefaix des Allées Marines ! De l'air, sac à papier ! du mouton d'Ahuzki ! du vin de Sauguis ! et dégourdissez-moi ça !

Hélas ! il fallut très vite déchanter. Une recrudescence de mauvais temps — giboulées de grésil et de neige fondue — amena aussi une recrudescence du mal. La rapidité des symptômes qui survenaient ne laissa plus aucun doute. C'était bien la phtisie galopante : il fallut se préparer à tout.

Quoique Sœur Marguerite des Neiges ne m'en eût rien dit, il lui restait à désirer sur la terre une douceur : celle de revoir le petit frère dont elle avait acheté — j'allais apprendre bientôt à quel prix ! — la vocation. Je le devinais aux longs regàrds silencieux qui suivaient ce seul nom : François.

Je ramenai donc de X... mon grand séminariste et je l'accompagnai à Notre-Dame.

Mystère des âmes toutes à Dieu ! J'avais pressenti entre les deux enfants des scènes déchirantes :

je ne trouvai que la surnaturelle joie de deux âmes que la mort même ne saurait séparer. Un instant, seulement, les yeux de François se remplirent de larmes : ce fut quand nous débouchions sur la petite place où expire l'allée des platanes. Il me demanda :

— Quelle fenêtre ?

Je lui indiquai la première croisée aux tulles blancs contre la façade ajourée de l'église. Au bas du petit escalier de bois qui menait à l'infirmerie, il s'essuya les yeux, et ce fut tout. Le deuil fini, l'hymne allait commencer.

— Bonjour, mon petit curé, s'écria joyeusement Sœur Marguerite des Neiges en voyant entrer François. Et elle s'amusa de la gaucherie avec laquelle mon abbé l'embrassait.

J'ai perdu les détails de l'entretien, mais je n'oublierai jamais l'atmosphère toute du ciel où ces deux enfants entrèrent après les premiers mots échangés.

C'étaient des accents d'une joie et d'une fierté qui ne sont pas de la terre, surtout de la terre où l'on meurt : un hymne fervent, enthousiaste, à leur double vocation.

François chantait les âmes qu'il sauverait en vivant et Stéphanie celles qu'elle gagnait par la mort : mon fils prolongerait par le geste de ses mains consacrées le geste des mains inertes de la religieuse qui mourait. Tous deux se disaient, dans l'acceptation

de leurs sorts si divers et si pareils, les choisis, les privilégiés, les bien-aimés. Ils priaient, et c'était comme un duo angélique, un envoi délirant de flèches d'amour.

Et moi, toute petite, sur ma chaise de paille, auprès d'une religieuse qui pleurait, je me sentais grandir, comme confondue dans la reconnaissance et dans la douleur.

Aux premiers jours de février, doucement, sans un râle, son grand sourire aux lèvres, Sœur Marguerite des Neiges mourut.

Par une matinée claire, toute traversée d'écharpes de brumes qui s'effilochaient aux pointes des ifs, quatre novices en voile blanc ont porté le petit corps léger jusqu'au cimetière de sable ! Et nous l'avons laissé là, sous la grande croix de coquillages couchés, sous le murmure éternel des pins où la foule passe et repasse, dans l'indicible paix...



Dès le soir de ce doux et triste jour, il fut arrêté entre mes enfants et moi que la première messe de notre petit prêtre, au lendemain de son ordination à la cathédrale de Bayonne, serait dite là, tout près de la tombe, dans la chapelle du pensionnat d'Anglet.

Chère cathédrale de mon vieux Bayonne, comme tu m'as parlé au cœur, en ce jour du 15 juillet 19..., où j'ai vu se réaliser enfin, sous tes arceaux, le

rêve de toute ma vie : François ordonné ! François prêtre !

Tu étais haute, haute comme les forêts, tes contemporaines, qui ne sont plus qu'un souvenir dans ce Labourd nu, aux collines d'ajoncs parsemés de petits chênes rabougris. Tes longues colonnes, accouplées comme des roseaux fusant très haut dans le ciel, laissaient tomber, en réunissant leurs cimes penchées, les clés de voûte polychromées, semblables à des fruits pendants ! Tes verrières étaient pareilles aux larges panneaux de jour que les clairières étalent au bord du bois entre les fûts dressés !

J'ai compris ce matin-là que tu étais, toi, la mère austère et somptueuse de mon petit prêtre ; que tu étais le décor où s'encadredait à jamais sa silhouette drapée dans la chasuble d'or ; qu'à sa vocation tout de toi avait pris part : tes voûtes, ton odeur d'encens et de vieilles pierres, tes orgues, tes chants.

Et comme mon enfant, moi aussi, je me sentais auprès de toi grandir ! Je n'étais plus la pauvre femme en noir, effacée et anonyme, qui, treize ans plus tôt, cachée dans la chapelle du baptistère, avait écouté en tremblant monter, sous ton cintre, les trilles du « chanteur à la voix voilée ». En attirant à toi, à ton autel, à ton sacerdoce, mon petit chanteur de jadis, comme lui tu m'avais transformée, haussée !

Je me souvins à ce moment de l'horrible verrière du baptistère qui m'avait tant navrée, autrefois,

avec sa résille de cendre livide, veinée de violet. Instinctivement, je me retournai. Ah ! comme elle était changée aussi ! Un rai de soleil levant la frappait du dehors et elle flamboyait comme une fleur de nacre et d'améthyste dans la corbeille d'un jardin. Qu'êtes-vous devenues, figures grimaçantes et sinistres qui vous hissiez naguère au bord de cette ouverture béante sur le triste ciel ? Je croyais voir toute ma vieille cathédrale traversée par les ailes d'anges chantant le « *Jam non dicam vos servos*..., Vous n'êtes plus mes esclaves, vous êtes mes amis ! »

Plus esclaves !... Tu n'es plus esclave, pauvre femme, des usuriers acharnés après tes maigres économies ! Tu n'es plus esclave, François, de la pauvreté de ta mère ! plus esclave, de tes angoisses et de tes doutes ! Tous deux, vous n'êtes plus esclaves du cœur : *Jam non dicam servos.*

Comme ces pensées depuis quelques instants m'absorbaient, je levai les yeux. C'était le moment de l'onction des mains. Je vis François s'agenouiller devant l'évêque, puis se retirer à sa place, le regard sur moi, les mains liées étroitement avec des bandelettes blanches, tandis que sa physionomie prenait une indicible expression de tristesse et de grandeur.

Aussitôt, le passé reflua vers moi d'un grand coup. Je songeai que moi aussi, un jour, d'un geste

machinal et sauvage, j'avais ligaturé mes mains avec mon chapelet, en disant à celui qui aurait voulu les couvrir de ses lèvres : « Impossible, elles sont liées ! »

Ah ! Dieu ! Dieu ! Voudrais-tu, dans ton amour jaloux, me dire maintenant à moi-même : « Tu rêves de recevoir mille douceurs des mains sacerdotales de ton petit, de ces mains que tu as baisées pendantes, jadis, sous la courbe des rideaux ? Impossible, elles sont liées !

« Tu rêves de leur demander, après tant de chagrins et de soucis endurés pour elles, enfin la Paix, enfin la Douceur, enfin le Bonheur ? Impossible, elles sont liées !

« Le presbytère calme près de la vieille église ? le jardin, la tonnelle des glycines, l'eau fraîche de la source ? le pain de froment blanc ? Impossible, elles sont liées !

« Tu tressailles de penser qu'elles te distribueront, ces mains, le Pain eucharistique, l'huile des moribonds, la cire bénite de l'agonie, l'eau lustrale de l'absoute, les roses de la tombe ? Impossible, elles sont liées ! »

Si je n'ai pas énuméré, à ce moment-là, toutes ces perspectives sévères, j'en ai eu, du moins, le pressentiment. Je savais que plus une âme se hausse vers Dieu, plus il lui demande d'efforts pour monter,

monter encore et n'arrête qu'en plein ciel la puissance de ses ailes.

Cependant, le soir de ce grand jour, Dieu parut vouloir me rendre toute la douceur fière dont j'avais cru, au matin, qu'il me demanderait le sacrifice.

J'avais voulu conduire François à un banc isolé des glacis, à la place où souvent j'avais veillé sur ses jeux, toute seule, l'ouvrage aux doigts. On franchissait la poterne du Châteaux-Vieux, puis le chemin de ronde encaissé entre les remparts où tintait toujours la sébile d'un aveugle, on passait la douve, on escaladait un talus herbeux, et c'était là : un banc vert entre deux vieux ormes. Là, François enfant avait cueilli à brassées les marguerites et les brises tremblantes. Maintenant, je revenais m'asseoir à ce vieux banc désert auprès de mon fils devenu grand, oui, si grand !

Nous causions. Sur notre gauche, au fil de l'Adour, large et clair, glissaient lentement des péniches, poussées à la perche par des mariniers basques en ceinture rouge. Plus loin, vers la Barre, apparaissaient, entre les pins bleuâtres, des voiles bombées, courant vers nous, comme pressées de nous apporter le joyeux bonjour de la mer, tandis que des mouettes, fouettant l'air de leur longues ailes, semblaient conduire, par ce battement muet, l'orchestre des voix qui nous chantaient notre bonheur.

Devant nous, notre vieux Bayonne — rangée de toits rouges pressés dans la corbeille des remparts — nous apparaissait comme une aïeule mystérieuse, assise au soleil tiède, sur un banc de très vieille pierre. Nous évoquions nos morts : Mlle Nuche, toute ridée et souriante dans son long châle de 1830 ; l'abbé Iribarne, qui eut tant voulu voir François à l'autel et s'était éteint à la veille de voir se réaliser son rêve. Je parlais du père, de l'orgueil qui l'eût aujourd'hui exalté, de Sœur Marguerite des Neiges..., et soudain je me souvenais de cette soirée infiniment calme, elle aussi, que j'avais passée au bord du lac Chiberta, la tête de ma fille sur mon épaule posée ! Comme Stéphanie naguère, François, ce soir, parlait à petits mots très courts : des exclamations, des lambeaux de passé évoqué d'un tout petit mot.

Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi faites-vous si douces aux pauvres mères ces heures suprêmes où elles vous amènent leurs enfants ?

Cependant, un nom, dans cette série de souvenirs, avait paru frapper davantage mon petit prêtre. Depuis que j'avais nommé Stéphanie, il se taisait, comme absorbé dans ses pensées.

Soudain, il chercha mon regard et me dit :

— Maman, as-tu songé, quelquefois, à cette parole de Sœur Marguerite des Neiges que je t'ai rapportée l'an dernier ? Tu sais : il y a deux ans,

quand je traversais cette crise mortelle... Un jour elle me dit : « François, tu guériras ! je le sais ! Il est une prière que Dieu ne repousse jamais ! » — « Ah ! vraiment. Laquelle ? » Alors elle me répondit, avec une expression singulière : « *Ça, c'est mon secret !* » Et, comme je me retirais, je la vis entrer aussitôt à la chapelle...

Eh bien ! maman, j'ai une pensée qui m'obsède au sujet de cette parole...

Mon enfant s'arrêta, ses yeux fouillant mes yeux, puis il me dit lentement :

— Si Stéphanie, ce jour-là, avait offert sa vie pour sauver ma vocation ?

Je me récriai :

— Quelle idée tu as ! C'est un enfantillage ! Rien ne fait croire...

— Mais cette certitude d'être exaucée ? cette expression indéfinissable ? ce secret ? ce recours, aussitôt, à la chapelle ?

— Pures coïncidences ! Une manière de t'impressionner, de toucher ton cœur !

François branla la tête et je l'entendis qui murmurait :

— Ah ! si je savais qu'elle eût fait cela, je ne supporterais pas d'être en reste avec elle, et moi aussi...

## XIV

Le lendemain de l'Ordination, jour de Notre-Dame du Mont-Carmel, notre petit groupe de famille — François et ses jeunes frères, Monique, des religieuses amies ou anciennes maîtresses de nos filles — se réunissait à Anglet, dans la chapelle du Pensionnat, pour la première messe de mon enfant.

De tous les coins aimés de mon vieil Anglet, cette petite chapelle est bien celui qui m'est resté le plus cher. À peine une chapelle : plutôt un salon, un salon bleu et or, dont le plafond à caissons est porté par des colonnettes frêles. Les rideaux des fenêtres, — cretonne rouge et tulle blanc alternés, — les lampes à globes, les vieux meubles en bois noir des îles, les tapis épais à l'odeur de rembourré : tout lui donne l'air d'un salon de vieille bourgeoisie provinciale. Seuls, le parfum de quelques œillets sauvages et le joli trois mâts qui pend des croisillons rappellent qu'on est en pleine dune, à deux pas de la grève.

Au moment où François montait à l'autel, revêtu de l'aube de dentelle que j'avais brodée au fil des heures, à Jauréguizar, la porte s'ouvrit avec brusquerie. Un pas ferme martela les planches, nous rejoignit. C'était le Dr Diriart qui faisait militairement sa première entrée à l'église depuis la guerre de Crimée.

Comment exprimerai-je la douceur de cette première messe dite par mon enfant ? Il est de ces heures qu'à l'avance on a vécues tant de fois, par le rêve et par le désir, qu'au jour où il nous est enfin donné de les vivre par la réalité, elles nous semblent moins enivrantes. Elles n'ont pas l'exaltation nerveuse que leur prêtait notre rêve. Elles se fondent sans soupir, sans hymne, sans extase, dans la tranquillité de la joie toute pure.

Ainsi, je me sentais baignée dans une indicible sérénité. J'avais l'exquise lassitude du bon travail accompli. Ma félicité me semblait toute naturelle, loin de m'apparaître comme un triomphe conquis de haute lutte. J'oubliais mes angoisses passées, j'oubliais mes combats. Le sacerdoce de mon fils me semblait être l'aboutissement normal d'une œuvre régulière et monotone, comme l'œuvre de mes doigts brodant jadis l'aube de dentelle. Et peut-être que, d'avoir vu quelque quinze ans en arrière mon enfant déjà revêtu d'une chasuble naïve et un fruste calice aux doigts, je trouvais tout simple aujourd'hui de l'apercevoir dans la même attitude devant la table de marbre où il attirait et nous livrait Dieu.

Après la messe, notre petit groupe se reformait dans le grand parloir du Pensionnat. Le bon docteur, remuant et toussotant, n'arrivait pas à dissimuler ses larmes. Il interpela énergiquement Monique qui le contemplait avec le sourire muet du ravissement :

— Eh bien ! quoi ? qu'as-tu à me regarder comme ça, petite ? Je t'ahuris, peut-être ? Allons, dis-le tout de suite. C'est la messe, hein ? eh bien, oui ! je l'avais promis à la petite. Ça t'étonne ! Je lui ai promis bien plus, et je le ferai, sac à papier ! Le temps d'aller voir un curé qui ait la manche large, et ça y sera, nom de...

— Docteur, lui dis-je tout juste à temps pour couper une exclamation qui eût effarouché les bonnes sœurs, voulez-vous accompagner les enfants au déjeuner ? J'arriverai très vite avec François.

Je voulais voir, seule, mon enfant. La Mère générale m'avait confié une enveloppe fermée qui portait ces mots de la main de Sœur Marguerite des Neiges : *Pour remettre à François après sa première messe.*

Quand mon fils eut achevé son action de grâces, je l'embrassai et je lui dis :

— Viens porter ta première bénédiction à Stéphanie.

Nous sortîmes. Bientôt nous passions la claie de bois que semble garder l'écriteau naïf émergeant des troènes :

## PRIÈRE DE PARLER À VOIX BASSE

Nous longions l'allée des hauts pins parasols, puis le berceau de platanes. Nous entrions dans la petite chapelle au fronton de temple presbytérien qui domine les ifs et les toits rosâtres des cellules. Déjà le soleil touchait les longs tulles crème des fenêtres étroites et petites. Sur l'autel de marbre blanc, les religieuses avaient renouvelé, le matin, les bouquets de marguerites et d'œillets sauvages. Au-dessus, la ravissante *Dolorosa* espagnole, niña aux sourcils très arqués, penchait sur l'épaule son visage rond et plein, encadré dans la gaze de son voile de deuil. Et, dans un geste d'un sentimentalisme tout andalou, ses deux mains fines et déliées pressaient contre le cœur une couronne d'épines.

Après avoir prié là quelques instants — je rappelai dans une vision brève mes angoisses passées — nous nous dirigions vers les tombes. La porte de bois noir du cimetière, percée dans une façade blanchie au lait de chaux, s'ouvrait là, entre les hauts cierges de crêpe des cyprès, sur un décor de printemps italien : sous le ciel d'un bleu profond, le tapis mou des sables blonds que soulèvent régulièrement mille petits tertres semblables à des cercueils d'enfants. Çà et là, le jet fusant des ifs où pépiaient des mésanges et des chardonnerets.

Au bord du monticule de sable, à peine plus haut que le sillage d'une vague sur une plage molle, nous avons prié tous deux. Puis François s'est relevé et il a béni la tombe du geste de sa main étendue.

— Tiens, lui ai-je dit alors. La Mère générale m'a remis pour toi une lettre. Je pense qu'il vaut mieux que tu la lises ici.

Nous avons été nous asseoir au fond du cimetière, sur un petit banc adossé à la minuscule chapelle de la Vierge. J'ai tendu à François la lettre... Il a un sursaut :

— L'écriture de Stéphanie !

Ses yeux se sont emplis de larmes. Il déchire l'enveloppe.

Ah ! je n'aurais pas eu besoin de vous lire pour vous comprendre, suprêmes lignes tracées par la main tremblante de Sœur Marguerite des Neiges, tant vous m'étiez transparentes à travers l'émotion qui se peignait sur le visage de mon fils ! Des paroles entrecoupées, comme des plaintes, tombaient de ses lèvres. Mais il se raidissait contre les sanglots avec toute l'énergie et toute la douceur qu'il venait de puiser dans le recueillement de sa première messe.

La lettre lue, il me la tendit :

— Lis, maman, tu es digne de souffrir cela...

Je dépliai la petite feuille blanche... La copie, de la main de François, est là, sous mes yeux. De tous ses papiers de famille, celui-ci est le seul que mon

enfant ait voulu emporter là-bas pour le garder jusqu'à la mort, plié et coincé dans les bras de son Christ de cuivre.

« Mon bien-aimé François devenu prêtre, mon petit prêtre, mon frère et mon Père !

« Bénis-moi ! non la toute première, mais, si tu veux, aussitôt après maman !

« Pardonne-moi mon audace : après maman, je crois être, moi aussi, un peu, la mère de ta vocation... Écoute...

« Il y a trois ans, lorsque je t'ai vu douter si douloureusement de ton chemin, j'ai senti que Dieu, pour sauver ta vocation et ta foi, me demandait un sacrifice, le dernier ! J'ai consulté mon confesseur, j'ai demandé permission à ma Chère Mère. Après quelques débats, tous deux m'ont dit : « Si Dieu continue à vous presser, faites... »

« Un jour, tu es venu me voir au Pensionnat. Oh ! comme tu m'as navrée ! À tous mes encouragements tu n'as répondu que par un regard désolé. Tu es parti... Mais alors, sans hésiter, j'ai été m'agenouiller dans la chère chapelle bleue du pensionnat et là j'ai offert à Dieu ma vie en échange du retour de ta vocation, du retour de ta foi chrétienne...

« J'ai *senti* que j'étais exaucée. Aujourd'hui, c'est mieux : *je le vois*.

« Tu connais trop, mon François, le prix d'une âme et celui d'une vocation sacerdotale pour regretter que j'aie voulu racheter de ma vie ta vocation chancelante et ton âme compromise.

« Ne maudis pas les heures troubles par où tu as passé. Dieu les a permises pour te mûrir et pour t'armer : qui sait ? peut-être, pour me donner à moi-même une part méritoire à ton sacerdoce.

« Qu'il sera beau, François, ce sacerdoce, fleur et fruit de tout l'arbre familial ! — fleur et fruit des indicibles épreuves que maman a endurées pour lui ! fleur et fruit des diminutions et des partages que Monique et tes frères ont consentis pour lui ! — fleur et fruit, aussi, de ma vie deux fois immolée pour lui ! — fleur et fruit de tes renoncements à toi, qui, dans le secret, as tant souffert pour lui !

« François, tu ne seras pas prêtre à moitié ! Tu ne borneras pas aux limites que peut atteindre l'ombre d'un clocher de campagne une œuvre sacerdotale qui est l'aboutissement de tant d'efforts ! Je te laisse à toi-même la tâche de fixer l'amplitude de ton vol, mais, ce vol, je le veux très haut, très haut !

« Ne redoute pas d'imposer à maman de nouveaux sacrifices, à l'heure où les premiers vont finir. Son cœur est digne du tien. Elle te suivra, prêtre, sur les cimes de tous les renoncements, comme elle t'y a précédé enfant.

« Va, François, va ! Notre-Seigneur t'aura invité, au jour de ton Ordination, en te disant par la bou-

che de l'évêque : « *Ego elegi vos*... C'est Moi qui vous ai *choisi* pour que vous PARTIEZ — *ut eatis* — et que vous donniez du fruit, et que ce fruit demeure... » Et saint Paul encore : « Nous sommes les pionniers, les Légats du Christ... » Va !

« Va ! et merci ! Merci pour la douceur que tu me donnes de mourir pour ta vocation ! Merci pour le Ciel que tu m'ouvres bien avant mon heure et dans lequel je te donne, ô François, rendez-vous, un jour, avec les âmes que *nous* aurons sauvées — moi par ton sacerdoce, toi par mon sacrifice. Adieu !

« Ta sœur qui meurt pour toi,
« SOEUR MARGUERITE DES NEIGES.»

En achevant cette lettre, j'avais mis ma main sur mes yeux d'où coulaient d'abondantes larmes. J'appuyai faiblement ma tête sur l'épaule de François.

Donc il n'était pas trompeur, ce pressentiment étrange que François m'avait communiqué, la veille, sur le banc du glacis ! Je croyais revoir la scène qui l'avait tant impressionné. J'entendais l'accent d'émotion dont avaient été prononcés les mots : « Ça, c'est mon secret ! » J'assistais à la suprême offrande dans la chapelle du Pensionnat.

De cette offrande mystérieuse, je n'avais eu qu'un seul instant l'intuition assez vague : quand Sœur Marguerite des Neiges avait répondu par un billet, qui était un cri de sa grande joie, à la lettre où

je lui racontais le rôle de son jeune frère au chevet de Jean Etchandy : « Maman ! ma bien-aimée petite maman ! — m'écrivait notre grande fille — tu ne peux savoir combien la bonne nouvelle que tu m'annonces est *la grande bonne nouvelle ;* et non pas seulement pour François et pour nous tous qu'elle rend si heureux, mais pour ta petite Marguerite des Neiges qui n'attendait plus désormais sur la terre que celle-là... »

Quoi ! Stéphanie chantait le *Nunc dimittis* ? Qu'y avait-il donc là de si décisif et de si solennel pour qu'après l'avoir appris elle ne voulût plus rien attendre d'autre ?

Hélas ! je savais bien que pour une âme définitivement retranchée des joies de la terre il ne peut plus y avoir ici-bas qu'une seule « grande bonne nouvelle», celle qui annonce l'approche de l'éternité. Mais j'avais attribué à un coup de folie heureuse, à une saute d'indicible joie, cette petite exagération échappée à la plume de la religieuse.

Je n'y avais plus pensé.

Maintenant la réalité m'apparaissait dans son plein jour, avec toutes ses suites poignantes.

Cette lettre, je ne l'avais que trop pressenti, apportait la mort à tous mes rêves : la tranquillité de la vie à deux dans le petit presbytère basque, le repos après l'épreuve, la douceur de l'œuvre aboutie. Depuis que s'était éveillée sous mon toit la vocation

de mon enfant, Dieu m'avait trop habituée à tout lui immoler, pour qu'une ombre d'espoir pût me rester encore d'échapper à cette suprême demande.

Désarmée d'avance, j'attendais là le coup de grâce. François eut la force me le donner :

— Maman, me dit-il, Stéphanie n'a fait que deviner... Oui, c'est très haut, c'est très loin que je veux porter mon vol !... Maman, je veux être le Légat de Notre-Seigneur, le pionnier intrépide du Souverain Pontife... Vous tous, les miens, vous avez traversé plusieurs fois l'Océan pour gagner de l'or... En nous faisant perdre peu à peu cette fortune que vous aviez amassée là-bas au prix de votre peine, Dieu nous fait comprendre que l'homme est vain de franchir les mers pour cueillir les biens qui passent. Il en est d'autres, là-bas, qui ne passent point... L'Évêque le disait hier, après Stéphanie : « *Eatis... et fructus vester maneat !* Partez à la recherche d'un fruit qui demeure ! » Par vos voyages et vos traversées vous avez mis en moi l'inquiétude atavique du lointain. Je partirai ! — *eatis !* — Et vous, maman, vous m'avez inculqué, par votre foi et votre piété, le goût des biens éternels — *maneat !* — J'irai donc chercher, sur le sillage de vos bateaux, la perle impérissable... Vous avez été défricheurs de pampas... Je serai missionnaire...

Je gémis, sans défense :

— François !

— Je serai la sentinelle avancée de l'Église, la plus avancée de toutes vers le pôle...

— François !

— On m'a dit qu'en Alaska, vers le détroit de Behring, il n'y a qu'un seul poste de missionnaire catholique... Il faut, entends-tu, maman, que ce missionnaire-là soit un Basque, un frère par le sang de saint François-Xavier... Ce sera moi ! Je partirai pour le pays des grandes neiges !

Les grandes neiges ! Pourquoi m'a pensée, à ce moment, alla-t-elle retrouver cette matinée d'hiver où les buissons chargés de neige du parc de Jauréguizar m'avaient suggéré l'idée du « rochet de dentelles » ? Ah ! ce rochet, puis cette aube, ouvragés comme des résilles de haies sous la neige, étaient-ils l'emblème et l'annonce des linceuls de glace et de neige où mon fils, un jour, vivrait emprisonné, et, un jour, mourrait, mollement enlacé ?

Tout, jusqu'à ce détail infime, m'apparaissait, soudain, dans ma vie, comme la préparation providentielle du sacerdoce de François, hélas ! de la mission de François !

Ah ! quand Dieu nous demande nos enfants, à nous les mères, nous ne soupçonnons pas la portée de cet appel ! Nous sourions à la vision de notre « petit prêtre » revêtu de l'aube et de la chasuble ! Et nous ne savons pas les bouleversements qu'entraînera peut-être dans notre vie l'entrée au foyer

de ce petit lévite. Elle est bien enfantine et bien fruste, la petite table où l'enfant s'essaie à dire la messe avec des ornements en papier, mais sur ce pauvre autel Dieu nous demande parfois de brûler bien des bonheurs humains... La vocation d'un petit, dans une famille, est une dentelle merveilleuse où tout s'enchaîne, mais où la trame et le lien n'apparaissent, admirables, divins, qu'à l'automne de notre maternité...

Ils étaient trop transparents à mes yeux, ce lien et cette trame, en cette heure décisive, pour que leur portée providentielle ne forçât point en moi la soumission, l'acquiescement.

Nous nous étions levés.

Ma tête toujours posée sur l'épaule de mon fils, je lui montrai la tombe de sable scellée de la grande croix de coquillages couchés, et je redis d'une voix ferme le mot de Stéphanie, le mot décisif qui m'avait arraché les larmes :

— Va, François, va !

. . . . . . . . . . . . . . . . .

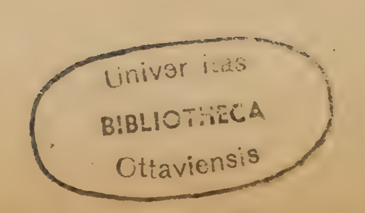
Seigneur, mon enfant est parti pour jamais... Seigneur, vous m'avez pris mon enfant... Mon prêtre, mon petit prêtre, à l'heure où j'espérais en la douceur de ses mains, vous me l'avez emporté... Ce rayon que je m'étais préparé dans la douleur pour.

les heures de la vie où la clarté décroît, vous l'avez éteint dans mon ciel... Cette fleur de mon jardin pauvre, vous l'avez coupée... Soyez béni !...

Seule dans le grand château désert, avec Monique et ma servante (les fils grandissent, au travail) je me demande parfois ce que je fais encore en ce monde. Et songeant à la fécondité de ma souffrance dont « mon petit prêtre » est la plus riche fleur, — songeant que pai les larmes je collabore de loin à son apostolat, — songeant que par lui je suis, moi, pauvre fille de la montagne basque, apôtre, sauveur et prêtre, je murmure cent fois le jour, en adorant vos voies :

— Ce que je fais encore ici-bas ? Mais... toujours mon métier de mère : souffrir...

*S'Heeren-Elderen (Belgique),*
*novembre 1912 — Hernani 1917.*



"Imprimé et publié en conformité d'une licence décernée par le Commissaire des Brevets sous le régime de l'*Arrêté exceptionnel sur les Brevets, les Dessins de fabrique, le Droit d'auteur et les Marques de commerce* (1939)."

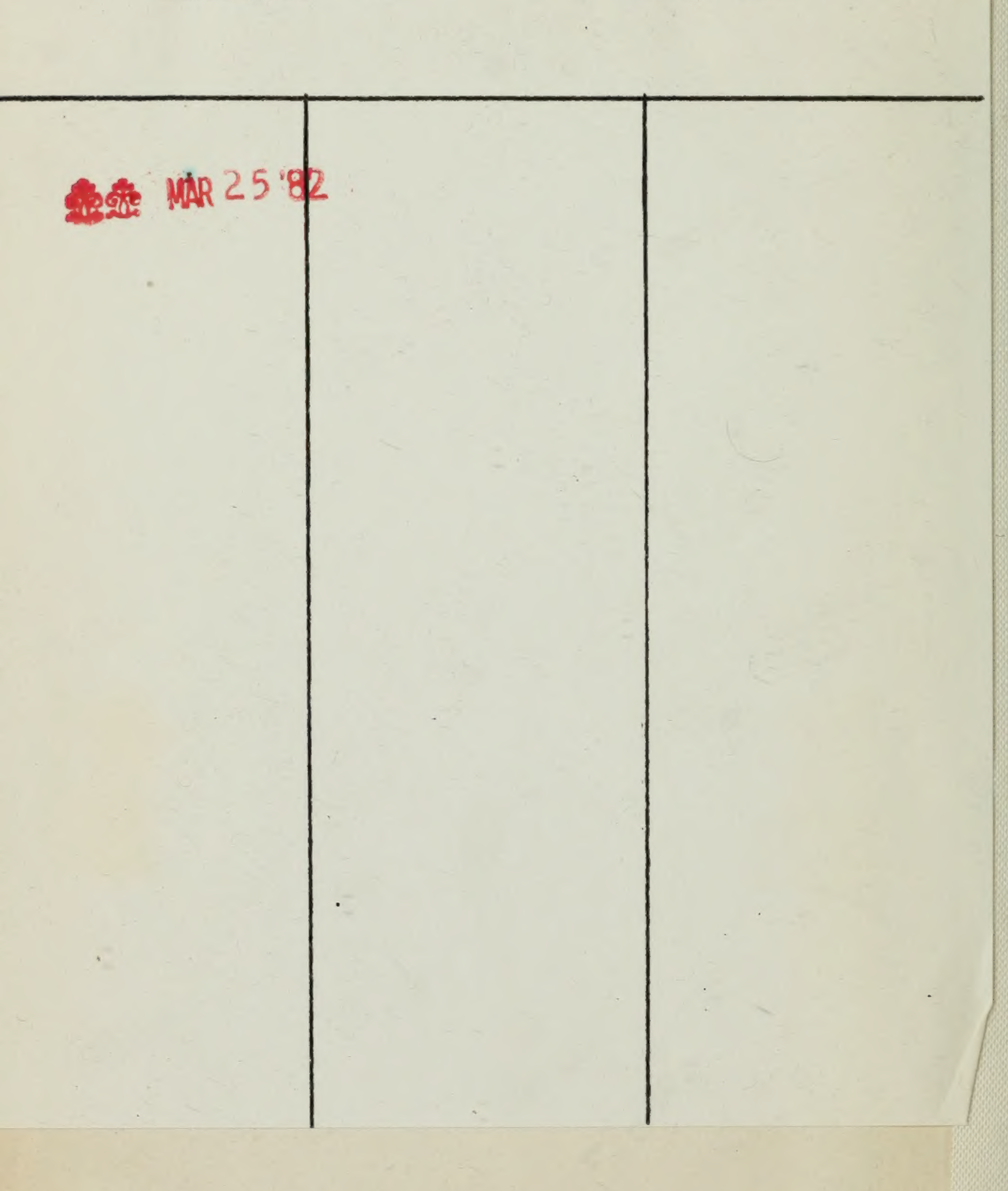
IMPRIME AU CANADA
—
PRINTED IN CANADA

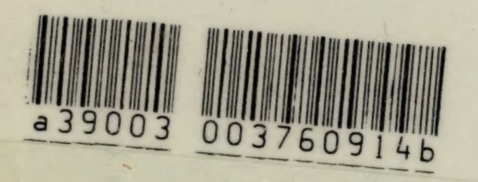
LHANDE

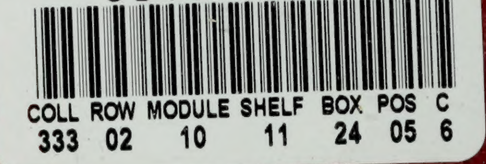
MON
PETIT
PRÊTRE



ABRIEL
UCHESNE


MAR 25 '82


a39003 003760914b


COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 11 24 05 6